



HAL
open science

Habiter le camp de réfugiés

Maliya Saifullah

► **To cite this version:**

| Maliya Saifullah. Habiter le camp de réfugiés. Art et histoire de l'art. 2017. dumas-01588464

HAL Id: dumas-01588464

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01588464>

Submitted on 15 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Habiter le Camp de réfugiés

Malija Saifullah

Master 2 Design, Arts, Médias
2016/2017

Directeurs de mémoire:

Pierre-Damien Huyghe

Françoise Parfait

Annie Gentes



UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

Je voudrais adresser mes sincères remerciements à ceux qui ont contribué à l'élaboration du mémoire. Je tiens tout particulièrement à remercier mes directeurs du mémoire: Monsieur Huyghe, Madame Parfait et Madame Gentes pour leur soutien et les éléments de méthodologie, indispensables pour la création du mémoire.

Je souhaiterais également remercier Monsieur Schefer pour ses conseils lors du cours sur la Méthodologie ainsi que Monsieur Tiberghien, notamment pour les idées concernant les cabanes et les gens du voyage.

Je remercie également Monsieur Yona Friedman, Mathieu Perrier et Thomas Combes, Jonas Vancanneyt, dont les entretiens ont enrichi les propos de ce mémoire.

Puis, surtout, je souhaiterais remercier ceux sans qui cet écrit n'aurait jamais eu lieu: tous les réfugiés que j'ai pu rencontrer dans des différents lieux- ma famille afghane, mais aussi Saif, Farid, Ali, Faria, Anis, Mohammed, Soraya et les autres. Je suis reconnaissante pour votre enthousiasme envers cette étude et l'envie de partager les éléments de votre quotidien.

Sommaire

Introduction 6

Habiter en déplacement 9

L'habiter dans une situation de réfugié 10

Habiter et habitudes 10

Sentiment du « chez soi » 11

Habitat dans le contexte de déplacement 14

Signification du logement 14

Habitat mobile 15

Se réfugier 16

Abri et refuge : notion de sécurité 16

Cabane : illusion d'un refuge 18

Camp : sens, éléments, *habitants* 20

Définition du camp 21

Dimension militaire et étymologie péjorative 21

Dimension « humanitaire » 22

Différence avec d'autres termes 24

Camp et campement 24

Camp et bidonville 25

L'habitant du camp 27

Différence entre un réfugié et un migrant 27

L'étranger et les frontières 29

Habiter un lieu de contrastes 33

Entre uniformisation et altérité quotidienne 34

Standardisation 34

Entre contrôle et diversité culturelle 35

Entre industrialisation et rapport à soi 37

Architecture sans âme 37

Entre identité et anonymat 39

Temporalité 41

Entre désir projeté et réel imposé 41

Architecture dans l'urgence 42

Conclusion 45

Bibliographie 48

ANNEXES 51

Entretiens 51

Entretien avec Yona Friedman 51

Entretien avec Thomas Combes et Mathieu Perrier 61

Entretien avec Jonas Vancanneyt 73

Entretien avec Saif 83

Proposition de Yona Friedman sur mes photographies	86
Proposition pour Forum des politiques de l’habitat privé	90
Carte mentale	94
Lettre-poème de Wajma Asma	97
Schéma de Georges Perec dans <i>Espèces d’espace</i>	98
Normes : l’habitat privé en France et le camp de réfugiés	99
Images	100
Images <i>Refugees Welcome</i>	100
Images <i>Refugees Not Welcome</i>	101
Tateh Lehib - Maisons en bouteilles en plastic	102
Camp de Grande-Synthe et camp militaire britannique en Afghanistan	103
Touaregs et gens du voyage	104
Bruit du frigo - Refuges Periurbains	105
Précarité du campement: ancien camp de Grande-Synthe	106
Banksy - Dismaland à Calais	107
M.A.D.E. - Otra Nation	108
Fernando Romero - Border City	109
Répétition dans les camps	110
Huang Yong Ping - Empires	111
Andrea Branzi - No-Stop City	112
Atelier van Lieshout - AVL-ville	113
Yona Friedman - Museum of Simple Technology	114

Introduction

La question des migrations, des déplacements dus à des guerres, et des camps de réfugiés, devient centrale aujourd'hui, dans notre société. Il n'y a pas un jour sans qu'un grand journal en Europe ne présente une information concernant ce sujet. Des sommets européens extraordinaires se tiennent régulièrement pour parler de la répartition des migrants, les réseaux sociaux continuent à publier des réactions par rapport à l'arrivée des flux migratoires... Le débat sur l'immigration s'invite même dans les publicités. C'était par exemple le cas des spots publicitaires lors du Super Bowl le 5 février 2017. Parmi quelques annonceurs, Airbnb¹ a décidé de lancer une publicité où défilait le message suivant : « Nous pensons que qui que vous soyez, d'où que vous soyez, qui que vous aimiez, ou en qui vous croyez, nous avons tous notre place. Plus vous acceptez, plus le monde est beau »². Cette phrase défilait sur fond de visages de personnes étant de différentes origines ethniques. La publicité est apparue dans un contexte politique particulier : il s'agit d'une réponse à la proposition de Donald Trump de construire un mur entre le Mexique et les Etats-Unis.

De temps en temps, une notion ou une autre devient virale et occupe les médias pendant quelques semaines. Le cas du Super Bowl est extrême, car commercial³ et populaire. Mais les exemples sont multiples. Nous pouvons notamment voir des réactions lors de nombreuses manifestations et le partage sur les réseaux sociaux des *hashtags* : «Images Refugees Welcome» ou «Images Refugees Not Welcome».

La question des réfugiés n'est pas qu'une seule question isolée. C'est en réalité un réseau de questions qui sont très liées et peuvent se multiplier à l'infini. Cela concerne les Droits de l'Homme, des problèmes de logements précaires, la définition du statut judiciaire : ce sujet d'actualité touche des domaines très différents : l'économie, la politique, la sociologie, l'architecture, l'ethnologie... Il n'est donc pas évident de cerner qu'un seul thème sans se référer aux autres. Comme le remarque Marc Augé⁴, l'idéal – et donc l'impossible – pour l'ethnologue soucieux de caractériser des particularités singulières, serait que « chaque ethnie soit une île, éventuellement reliée à d'autres mais différente de toute autre, et que chaque îlien soit l'exact homologue de son voisin »⁵. Comment, en tant que jeune chercheuse

1 Airbnb – Il s'agit d'une plate-forme « communautaire » de location et de réservation de logement de particulier à particulier.

2 En version originale (anglaise) : « We believe no matter who you are, where you're from, who you love or who you worship we all belong. The world is more beautiful the more you accept. »

3 Super Bowl, ce sont surtout les enjeux financiers avec près de 112 millions de téléspectateurs dans le monde entier, où une polémique ou une critique d'un choix politique sont très rarement présentées.

4 Augé Marc, né en 1935, est un ethnologue et anthropologue français.

5 Augé, Marc, *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 66.

en devenir, puis-je choisir un point de départ dans toute cette masse d'informations, très chaotique et très imposante au quotidien ?

Tout d'abord, il y a eu une lettre. Celle d'une jeune réfugiée afghane à son petit frère, qui se trouvait être mon père. La lettre de ma tante¹, en forme d'un poème, décrivait en langue dari les malheurs de la guerre en Afghanistan, les violences faites aux femmes et aux enfants, l'obligation de quitter le pays en guerre qu'elle aimait tant. Elle n'avait pas le choix – pour survivre, elle devait partir et s'installer au Pakistan, dans un camp de réfugiés.

« Les personnes qui gouvernent ce pays n'ont pas de générosité. [...]

Pour le pouvoir, ils détruisent des maisons, des villages, des villes. [...]

Beaucoup de femmes sont devenues veuves.

Beaucoup de sœurs ont perdu leurs frères. »

C'était le début des années 2000. Les réfugiés ne faisaient pas encore la une de tous les journaux quotidiens. Mais dans ma famille, vivant en Pologne, on ne parlait presque que de ça – les histoires sur les chemins de migration, la sécurité, les problèmes des personnes restant en Afghanistan. Depuis toujours, je côtoie donc des personnes, qui, venant de différents lieux du Moyen Orient et l'Asie Centrale, ont dû faire le chemin jusqu'en Europe pour fuir la guerre, l'insécurité, la peur et la pauvreté. Dans ce contexte, la lettre-poème de ma tante est devenue un récit collectif, un témoignage de nombreuses histoires personnelles. Petite fille à l'époque, je ne comprenais pas tout, mais l'honnêteté de la lettre m'a sensibilisé à ce sujet.

C'est pour cela que j'ai commencé à travailler dans des camps de réfugiés (Grande-Synthe), centres d'accueil de demandeurs d'asile (Rixensart, Bruxelles) et centres d'animation culturelle pour les migrants (Rixensart). Le désir de comprendre ce vécu familial m'a poussé à vivre ces expériences en Belgique et en France. Grâce à des programmes de bénévolat, j'ai pu réinvestir mon héritage familial et entrer dans l'univers décrit par la lettre. Je me suis vite retrouvée proche de ces migrants et leurs histoires. Loin de les considérer seulement comme victimes, j'ai souvent découvert leur courage et leur détermination. Ce qui m'intéressait était leur nouveau choix de vie et la manière dont ils adaptaient l'espace qui les entourait.

Cet espace est toujours très différent. Entre des abris en cartons posés aléatoirement au sol, les tentes du Haut-Commissariat des Nations Unis pour les Réfugiés et les cabanes en bois, leurs *habitats* changent sans cesse. Justement, nous pouvons lire dans la presse qu'il s'agit d'un *habitat d'urgence*. Mais peut-on réellement parler d'un habitat ? Comment peut-on caractériser ces espaces, où le plus souvent les conditions ne sont pas à la hauteur du mot

¹ L'intégrale de la lettre « Cri d'un réfugié » en original et traduit en français est à retrouver dans les annexes de ce mémoire : «Lettre-poème de Wajma Asma»

habitat, à la manière dont le comprennent de nombreux philosophes et sociologues¹ ?

Habiter, n'est-ce pas quelque chose dont nous avons tous besoin ?

Dans ce mémoire, je voudrais me concentrer ainsi sur ces espaces, dits *non-lieux* : les camps de réfugiés. Ce sujet me semble très complexe, notamment par rapport à la question de la temporalité. Les camps de réfugiés sont censés être temporaires, provisoires. Ils sont considérés comme ceci par les autorités politiques et pourtant, ils durent dans le temps. Comment peut-on donc analyser ces *habitats*? Et finalement, quelle est ma responsabilité, en tant que designer en devenir, face à ces nombreux espaces?

Cette analyse sera le fil conducteur de mon mémoire notamment par le titre de celui-ci : Habiter le camp. Je pars d'un constat qu'*habiter* signifie beaucoup plus qu'être logé. Aujourd'hui les réfugiés dans le camp ne semblent pas y *habiter*. Dans une première partie, je voudrais donc me concentrer sur les notions autour de celle d'*habiter*. Qu'est-ce que cela signifie et comment pouvons-nous définir ce mot? Quels sont ses éléments ? *Habiter en déplacement*, est-ce possible ? Ensuite, dans une deuxième partie, je souhaiterais me concentrer sur la notion du camp. Qui sont les personnes qui y restent ? S'agit-il réellement d'un lieu ?

Une fois que les deux éléments du titre du mémoire seront analysés : *Habiter* et *camp*, je souhaiterais me concentrer sur les caractéristiques de ce *non-lieu*. Comment l'uniformisation influence-t-elle les comportements et l'architecture de ces endroits ? Est-ce possible d'*Habiter le camp* ? Si oui, est-ce possible de créer en urgence ? Par quel biais cela se ferait-il ? Je me pose également la question présentée par Fiona Meadows : « Comment repenser le campement à partir de réfugiés et non de leur gestion d'enfermement et de contrôle »² ?

Dans ce mémoire, je voudrais tenter d'analyser la situation actuelle des camps de migrants et réfugiés par le biais de la notion de l'habitat. Je souhaiterais esquisser une des nombreuses analyses, ce que ne constitue en aucun cas la seule solution. Je suis consciente du fait qu'il est important de poser les questions sans forcément toujours avoir des réponses directement.

1 J'analyserai cette notion et développerai ces propos dans la première partie du mémoire.

2 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 15.

Habiter en déplacement



« Dans l’habitat même, c’est l’expérience qui compte. Ca y est, ça marche, c’est très bien, ça ne marche pas, on ne l’oublie pas parce que peut-être ça marchera ailleurs. [...] Je suis pour l’expérimentation. C’est très bien qu’on peut faire les théories mais je veux aussi savoir ce que ça donne en réalité¹. »

Yona Friedman, architecte, entretien du 23 mars 2016.

1 L’intégralité de l’entretien est à retrouver dans les annexes: «Entretien avec Yona Friedman»

L'*habiter* dans une situation de réfugié

Habiter et habitudes

Que signifie *habiter* aujourd'hui ? Habitons-nous les tentes ? Habitons-nous la rue ? Habitons-nous des *non-lieux* ? Le concept d'*habiter* est traité par de nombreuses disciplines : sociologie, architecture, géographie, anthropologie, ethnologie... Il ne s'agit pas ici de découvrir ou comprendre toutes ses facettes, car nous faisons face à un sujet très vaste. Il serait néanmoins intéressant d'analyser certains de ses caractéristiques en lien avec le sujet du mémoire – *habiter* le camp.

Pour Guy Amsellem¹, habiter est « investir un lieu, le charger de projets, de subjectivité. [...] C'est se sentir chez soi, c'est partager avec d'autres une histoire intime². » Cette expérience, peut-elle être possible dans un camp de réfugiés ? Un réfugié peut-il se sentir comme « chez soi » en dehors de chez soi ? Peut-il vraiment investir le camp dans lequel il se trouve ? Et même si c'est le cas, veut-il vraiment le faire ? Une seule réponse n'existe pas mais nous pouvons prendre en compte des différentes caractéristiques d' *habiter*. Si nous approfondissons cette notion dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, nous trouvons d'autres termes qui y sont liés de manière directe ou indirecte. En effet, certains d'entre eux peuvent enrichir notre réflexion sur les camps de réfugiés et la manière de les *habiter*. Dans la langue latine, deux voies parallèles se sont créées, celle de *habere* et de *habitare*. La première s'est notamment par la suite transformée en *habit*, *habitus*, *habitude*, tandis que la deuxième a donné des mots comme *habitation*, *habiter*, *habitant*, *habitat*.

L'analyse de cette première voie n'est pas à ignorer. Dans le cadre de ce mémoire et dans le cas d'un réfugié, elle reprend des questions concernant l'intégration. *Habitus* signifie « manière d'être »³, *habitude* – « relation, rapport »⁴. Le réfugié dans son cheminement doit très souvent laisser son *habitus* ainsi que ses *habitudes* pour intégrer sa société d'accueil. Il doit apprendre à nouveau à *habiter le camp*, avec des règles qui ne lui sont pas connues auparavant. En paraphrasant Pierre-Damien Huyghe pendant ses cours auxquels j'ai pu participer⁵, nous habitons là où nous pouvons avoir des habitudes, où nous pouvons nous livrer à nos habitudes sans honte, où nous pouvons nous abandonner à des habitudes.

1 Amsellem Guy est président de la Cité de l'architecture et du patrimoine.

2 Amsellem, Guy, « Habiter l'inhabitable ? », Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 8.

3 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1054.

4 Ibid.

5 Cours de méthodologie enseignés aux étudiants de Master 2 Design, Arts, Médias, 2016/2017, à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Aujourd'hui, la situation d'un réfugié dans les camps ne lui permet pas de *s'abandonner à ses habitudes*. Il doit sans cesse suivre des règles imposées par les organisations, les policiers, le gouvernement.

Cela peut être encore mieux compris en analysant les verbes que Georges Perec utilise pour décrire l'emménagement dans un nouveau lieu. Quand il s'agit d'un réfugié, cela peut néanmoins se limiter seulement à quelques mots. Dans le schéma ci-dessous nous pouvons donc voir tous les mots en concernant du livre *Espèces d'espace*¹. Ceux d'entre eux que j'ai considéré utilisés dans la situation d'un déplacé, sont mis en bleu. Les deux derniers verbes de ce schéma ne sont pas, comme chez Georges Perec, « habiter » et « vivre », mais bien « chercher » et « recommencer ».

«Schéma de Georges Perec dans *Espèces d'espace*»

Sentiment du « chez soi »

Comment dans ce cas peut-il se sentir «chez soi», loin de son pays d'origines, entouré par des normes et des cultures qu'il ne connaît pas? Bruce Bégout nous propose de considérer cette question d'un autre angle. Le monde d'aujourd'hui nous pousse souvent à considérer notre « chez soi » comme un lieu d'arrêt transitoire. Il ne s'agit pas d' « automatiquement se sentir *chez soi* dans une chambre de motel, mais, inversement, que l'on a l'impression, étant chez soi, d'être dans une chambre de motel². » Le « chez soi » n'est plus forcément lié à un espace figé mais il est constitué de certains éléments que l'on peut créer dans n'importe quel endroit.

Mais quels sont ces éléments ? Nous pouvons en créer une liste, sûrement non-exhaustive, basée le contenu des entretiens, des différentes lectures mais également sur notre propre expérience personnelle. Thomas Combes, l'architecte dont l'interview peut être retrouvé dans les annexes, évoque cette notion de manière suivante : « Qu'est-ce qui définit le lieu ? Qu'est-ce qui fait que tu te sens chez toi ? Ce sont souvent des choses très simples. Pour les Touaregs, un seul trait au sol définit déjà l'espace. On a tous été loin de chez soi, on a tous fait des campings ou autre et souvent, un petit rien ça détermine le confort³. » Pour lui, un de ces éléments est le confort, mais qui ne demanderait pas d'autant d'effort

1 Perec, Georges, *Espèces d'espace* (1974), Paris, Galilée, 1994, p. 51-52.

2 Bégout, Bruce, *Lieu commun*(2000), Paris, Allia, 2011, p. 75.

3 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Thomas Combes et Mathieu Perrier»

et d'investissement. Le confort peut se créer d' « un petit rien » et il est surtout lié à un état d'esprit, celui de la tranquillité, calme, apaisement. Mais un réfugié habitant un camp peut-il vraiment retrouver le confort ? Même en enlevant de cette réflexion la notion d'instabilité, pouvons-nous parler du confort dans des camps de réfugiés d'aujourd'hui ? Cette tentative me semble impossible, car même si certains groupes de réfugiés restent dans le même endroit pendant des années, il est difficile de distinguer l'habitude du confort.

Mais le confort peut notamment être créé par la pratique du bricolage. Pour un bricoleur, les moyens de bord suffisent afin de réaliser son idée. Claude Lévi-Strauss dans *La Pensée Sauvage* souligne notamment sa dimension poétique avec laquelle le bricoleur ne cherche pas seulement à exécuter mais qui raconte une histoire. « Sans jamais remplir son projet, le bricoleur y met toujours quelque chose de soi¹. » Un des exemples concernant cette notion du bricolage peut être le travail de Tateh Lehbib Breica, un réfugié sahraoui. Son camp, celui d'Aswerd dans le sud d'Algérie possède surtout des constructions en boue, très fragiles et souvent détruites par les fortes pluies et tempêtes dans la région. Ce jeune ingénieur a donc eu l'idée d'utiliser des bouteilles en plastique pour construire des *habitats*, plus pérennes dans le temps. Chaque bouteille est remplie avec du sable et de la paille, puis chaque abri nécessite environ six mille bouteilles, d'après le site Global Citizen². Avec l'aide du Haut Commissaire des Nations unies pour les réfugiés, il a pu construire 25 maisons. Ce qui semble être très intéressant dans ce concept, est justement l'aide de l'organisation qui soutient ce type de projet depuis un mois³. Cela peut signifier une prise de conscience sur l'importance de la solidité de ces abris. Ensuite, l'utilisation des matériaux accessibles sur place – le sable, la paille, les bouteilles en plastique – inscrit cette idée dans la notion du bricolage. Cela montre également l'esprit d'indépendance de ces réfugiés et le manque de solutions de la part du pouvoir administratif du camp.

«Tateh Lehbib - Maisons en bouteilles en plastic»

Yona Friedman nous donne d'autres éléments. « Habitat, ce n'est pas seulement habiter, mais aussi manger. Et [...] en Indonésie, lors d'une conférence, j'ai lancé «Habitat, c'est d'abord une question de nourriture». Et c'est évident⁴. » Ainsi, le fait de créer sa propre nourriture aiderait se sentiment de chez soi. Pour lui, la seule solution pour les réfugiés serait de leur donner une terre où ils pourraient faire leurs propres jardins-potagers. D'après mon expérience dans le camp de Grande-Synthe, la dépendance à la nourriture crée beaucoup

1 Lévi-Strauss, Claude, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 32

2 Rueckert, Phineas <https://www.globalcitizen.org/en/content/plastic-bottle-houses-sahrawi-refugees-algeria/> ; consulté le 11/05/2017.

3 L'écriture de ce mémoire s'effectue entre le mois de mars et de mai 2017.

4 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Yona Friedman»

de frustration chez les réfugiés. Ils sont très souvent angoissés concernant ce besoin de base dont le manque renforce le sentiment d'insécurité qui freine tout sentiment du « chez soi ».

Bernard Salignon remarque qu'il s'agit d'une expression française car elle renvoie à un « soi ». Mais elle existe également dans les langues slaves, notamment en polonais¹. Dans ce cas, elle renvoie à une grande culture de l'accueil, dont l'expression « L'invité chez soi, Dieu chez soi »² en fait partie. Ainsi, notre relation à l'extérieur peut également être importante dans la notion de « chez soi ». C'est en fonction du *dehors* que nous caractérisons le *dedans*. Cela fait aussi penser au verbe *accueillir*. Nous n'accueillons que chez nous.

Pour Bernard Salignon, cette notion est liée à l'intimité de chacun qui peut être comprise de deux manières. D'un côté, c'est une relation à ce « soi », un moment de repli, de lien avec son propre intérieur. De l'autre côté, c'est un rapport que l'on entretient avec quelqu'un d'autre qui partage ce même endroit. Le « chez-soi » est pour lui « ce lieu d'intimité secrète où les choses et les êtres conservent silencieusement l'histoire oubliée de chacun de nous »³. A cette notion de « chez soi » il lie également la mémoire du lieu. En général, nous considérons un habitat sédentaire comme le lieu qui préserve notre mémoire beaucoup plus que l'habitat mobile. Selon Bernard Salignon, c'est justement cet abandon de la mémoire individuelle qui crée le « chez soi ».

Nous avons donc pu voir quelques éléments qui peuvent construire ce sentiment : la production de la nourriture, l'intimité, l'accueil, le confort. Le réfugié peut-il donc trouver ces éléments dans le camp ? Cela change en fonction des espaces. Dans certains camps, notamment à Kacha Garhi au Pakistan, une ONG distribue des semences pour pouvoir cultiver ses propres choux-fleurs ou pommes de terre. C'est loin d'être la réalité en France. Quant au confort ou bien à l'intimité, nous pouvons les chercher en vain à Grande-Synthe. Il me semble donc impossible aujourd'hui de considérer ces camps de réfugiés comme des espaces ayant ne serait-ce qu'une seule caractéristique de ce sentiment. « Et, de fait, «avoir un chez-soi» exprime tout de même bien autre chose [...] qu'«occuper un logement» »⁴. Pour mieux comprendre cette différenciation et voir où se situent les camps de réfugiés, il faut également chercher la signification de cette deuxième expression.

1 Dans la version polonaise : u siebie [traduit par mes soins].

2 Traduit par mes soins de polonais : « gość w dom, Bóg w dom ».

3 Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter?*, Paris, Editions de la Villette, 2010, p. 14.

4 Ibid.

Habitat dans le contexte de déplacement

Signification du logement

Au quotidien, nous utilisons tous très souvent les termes suivants pour désigner l'habitat : logement, maison, chez soi, habitacle, demeure. Lors des cours que j'ai pu suivre pendant les études de Master 2 Design, Arts, Médias, le professeur Pierre-Damien Huyghe a mis l'accent sur la différence entre ces notions¹. Car s'agit-il de la même chose quand nous parlons de l'habitat et du logement ?

J'ai été très surprise de découvrir l'étymologie du terme *logement* dans le *Dictionnaire Historique de la Langue Française*. Il renvoie tout de suite au sens premier, à savoir militaire. Il s'agissait au début (en 1275) d'un « campement des troupes ». C'est seulement cinq siècles plus tard qu'il a trouvé son sens contemporain. Mais ce nom est un dérivé du verbe *loger* qui « est apparu (v. 1138) au sens intransitif aujourd'hui vieilli d' «établir son camp», à partir duquel se sont développées d'autres acceptions, «se trouver» (1280) et «demeurer provisoirement en un endroit» »². Nous pouvons ainsi déduire que le logement est un espace provisoire, temporaire. Son ancien sens militaire influence le sens contemporain de cette notion.

Si nous remontons encore plus dans les origines de ce mot, nous retrouvons le terme *loge*. Dans le cadre de ce mémoire, il est intéressant d'expliquer son sens initial : « un abri de branchage, par extension une construction rudimentaire pour loger un animal »³. Nous nous éloignons donc de l'habitat dans le sens donné par Pierre-Damien Huyghe. En revanche, la situation de réfugiés dans les camps en France me semble s'en rapprocher. Dans l'analyse étymologique de ce terme, nous trouvons non seulement un caractère militaire et provisoire, mais également une notion d'abri. Dans le camp de Grande-Synthe près de Dunkerque, j'ai retrouvé les mêmes caractéristiques. La ressemblance des cabanes au camp militaire britannique en Afghanistan ; l'instabilité de cet espace ; la temporalité du séjour... La notion du logement s'impose fortement dans ce contexte.

«Camp de Grande-Synthe et camp militaire britannique en Afghanistan»

1 Cours de méthodologie enseignés aux étudiants de Master 2 Design, Arts, Médias, 2016/2017, à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

2 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1288.

3 Ibid.

Habitat mobile

Certes, nous ne pouvons pas d'autant plus parler d'un domicile concernant les camps de réfugiés. Le mot *domicile* ayant ses origines dans *domus* (maison), nous sommes très loin de cette notion. Mais il peut être intéressant de se concentrer sur son usage dans la langue française. Il est très courant de l'utiliser plutôt dans sa négation, à savoir *sans domicile fixe*. Nous pouvons lire dans le *Dictionnaire historique de la langue française* que cette expression est devenue « un symbole de l'exclusion sociale et de pauvreté extrême, l'image sociale étant autre que celle du clochard »¹. Le réfugié, s'il est logé dans un camp, représente justement cette expression administrative, il est bien sans domicile fixe, à vrai dire, sans domicile tout court.

Mais cela signifie-t-il pour autant que nous ne pouvons pas habiter si nous n'avons pas de domicile ? Dans cette logique, l'habiter serait possible seulement dans le mode de vie sédentaire. Or, Georges-Hubert de Radkowski utilise la notion d'un habitat mobile, en évoquant le mode de vie des nomades cueilleurs-chasseurs. « Non attachée au site, car non *fondée* (non «enracinée») dans aucun, l'habitation nomade n'a pas «partie liée» avec l'œkoumène². » Elle devient l'habitat une fois posée au sol. Quand elle est enlevée, elle reprend sa fonction d'un équipement et le milieu retourne à son état antérieur. « Pour les Touaregs, un seul trait au sol définit déjà l'espace » : dans l'entretien, Thomas Combes et Mathieu Perrier comparent les nomades à des gens de voyage et trouvent de nombreux points en commun. Que peut rendre un non-lieu un lieu ? « C'est la pratique de l'espace », répond Thomas Combes³.

« Eloignez vos tentes et rapprochez vos cœurs »⁴. La pratique de l'espace pour les Touaregs inclut de nombreuses règles. Il y a toute une organisation intérieure, notamment l'ouverture au Sud. La partie droite est réservée à l'homme et la partie gauche est propriété de la femme. Cette organisation peut également être retrouvée chez les gens du voyage. Les caravanes sont disposées d'une certaine manière, puis chaque caravane a son cercle intime. La tente pour les Touaregs et la caravane pour les gens du voyage sont les cellules élémentaires de la vie sociale.

«Touaregs et gens du voyage»

1 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 706.

2 Radkowski, Georges-Hubert de, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 83.

3 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Thomas Combes et Mathieu Perrier».

4 Proverbe targui, dit par un des sahraouis que j'ai pu rencontrer.

Cela nous amène également à notre rapport à la terre. Pour les Nomades, il suffit d'un trait au sol pour délimiter leur habitat à un moment donné. Quant aux Aborigènes, la notion de la propriété était connue autrement qu'aujourd'hui. Bruce Chatwin dans *Le Chant des pistes* explique que leur monde était un chant dont chacun connaissait une partie. « Personne en Australie n'était sans terre, puisque chacun recevait en héritage un tronçon du chant de l'ancêtre (...). Les strophes que possédait un homme constituaient ses titres de propriétés »¹. Il explique par la suite qu'en revanche, il n'était pas possible de les revendre.

Nous pouvons conclure de ces quelques remarques qu'il existe de nombreuses interprétations de l'habitat, en fonction d'un mode de vie choisi. Le réfugié, avant d'atteindre sa destination, ne peut donc pas envisager l'habitat sédentaire. La mobilité devient donc sa seule possibilité. Il peut ainsi non seulement s'abriter mais retrouver les notions de l'habitat mobile pour trouver son « chez soi ».

Se réfugier

Abri et refuge : notion de sécurité

Bernard Salignon² et Georges-Hubert de Radkowski³ remarquent qu'habiter est bien plus que s'abriter. Mais dans ce cas, que signifie la notion d'abri ? Dans ses premiers emplois dans la langue française, il s'agit d'un lieu couvert, qui protège de la pluie. Alain Rey dans le *Dictionnaire historique de la langue française*⁴ explique que ce terme prend par la suite le sens du mot *refuge*. Ce dernier a sa racine dans *refugere* – « reculer en fuyant, s'enfuir » et « chercher asile ». « Le mot désigne en effet un moyen de se dérober à un danger (v. 1160) et, par métonymie, le lieu où l'on se retire momentanément pour échapper à ce danger »⁵. Ce qui peut être intéressant, dans le cadre de cette étude, est sa signification urbaine. Dans

1 Chatwin, Bruce, *Le Chant des pistes*, cité par Tiberghien, Gilles A., *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Paris, Le Félin, 2014, p. 31.

2 Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter?*, Paris, Editions de la Villette, 2010, p. 13.

3 Radkowski, Georges-Hubert de, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 24.

4 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1990.

5 Ibid.

l'aménagement dans les villes, nous appelons *refuge* un petit espace « disposé au milieu de la chaussée pour permettre aux piétons d'être à l'abri des voitures lorsqu'ils traversent une rue »¹. Cela ajoute à cette notion la question de la temporalité. En effet, le piéton est dans un certain entre-deux. Il a déjà commencé son parcours, il a traversé une partie de la chaussée. Il s'arrête pour s'abriter afin de fuir le danger. Mais il doit aussitôt repartir.

L'un des exemples sur le travail de la notion du refuge est le projet de Refuges Périurbains² créé par le collectif Bruit du Frigo³. Il s'agissait de promouvoir la pratique de la randonnée dans la communauté urbaine de Bordeaux et de favoriser la découverte du territoire. Pour cela, le collectif a créé une série de refuges à usage performatif. « Des refuges pour ceux qui désirent faire l'expérience d'une retraite insolite en pleine ville. (...) Des refuges aux formes désirables, tous uniques, entre œuvre et architecture, à même d'offrir à ses occupants une expérience spatiale et poétique inoubliable »⁴. Dans ce cadre-là, le refuge devient un endroit insolite, qui attire par sa situation spatiale et son concept architectural. La temporalité du séjour est ici encore plus limitée – les refuges sont gratuits et disponibles à tous. Il est néanmoins possible de réserver seulement pour une seule nuit.

«Bruit du frigo - Refuges Periurbains»

Le refuge, dans ce sens, ne constitue pas une réponse durable à l'habitat. La personne qui s'y réfugie ne peut pas rester longtemps, tout est temporaire. Mais ces deux notions, *abri* et *refuge*, ont un point important en commun: l'idée de se protéger de quelque chose. Le réfugié se réfugie et s'abrite après avoir fui quelqu'un ou quelque chose. Il recherche la sécurité dans ces éléments. Si nous décidons de lier le camp de réfugiés avec la notion du refuge, cela signifie que le camp devrait devenir un espace de sécurité, où l'on peut réellement s'abriter. Il faut savoir que le camp n'est jamais un choix, mais, comme le remarque Michel Agier, c'est « le résultat d'une contrainte vitale (survivre, se soigner, se cacher), ou bien le résultat d'une obligation administrative, d'une opération policière ou militaire⁵. » Ces contraintes ne créent donc pas « un monde où l'on se sent à l'abri »⁶. Au contraire, de nombreuses violences au sein du camp témoignent de cette impossibilité. L'idée d'un camp de réfugiés considéré comme un refuge semble utopique.

1 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1990.

2 Bruit du frigo, dossier de presse du projet *Refuges Périurbains*, http://www.bruitdufrigo.com/assets/files/dossiers_pdf/REFUGES-PERIURBAINS-REVUE-DE-PRESSE_2010-2014.pdf ; consulté le 11/04/2017.

3 Collectif des architectes, urbanistes et designers qui se consacre à l'étude et l'action dans la ville à travers des démarches participatives, artistiques et culturelles.

4 Dans le dossier de presse : http://www.bruitdufrigo.com/assets/files/dossiers_pdf/REFUGES-PERIURBAINS-REVUE-DE-PRESSE_2010-2014.pdf ; consulté le 11/04/2017.

5 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 24.

6 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1990.

Bruce Bégout considère les motels américains comme refuges. Dans son livre *Lieu commun*, il raconte son arrivée dans un vieux motel *Par-a-Dice Motel* à Las Vegas. Ce qu'il souligne est l'aspect fragile et transitoire « qui traduit aussitôt la crainte de s'attacher à quelque chose ou à quelqu'un¹. » Ici, à nouveau, nous faisons face à une certaine temporalité de cet endroit et à sa relation avec l'être humain. Nous ne voulons pas nous attacher à ces espaces transitoires. Tout comme un motel américain, le refuge nous permet de faire une pause pour continuer le trajet par la suite, pour tracer la route. « Cette analogie formelle est significative en ce qu'elle indique la prédestination du lieu : un refuge pour des êtres loin de leur famille et de leur terre natale. Emblème de l'instabilité chronique de tout un pays, le motel représente la forme d'installation typique d'une ville qui n'a pas su s'ancrer définitivement dans le sol, mais se complaît dans les abris temporaires »². Dans cette citation, l'expression *abris temporaires* semble devenir tautologique. Comme nous l'avons analysé précédemment, les abris sont tous à priori temporaires. Mais Bruce Bégout remarque aussi un autre élément, celui de l'instabilité. Pour lui, le motel devient une métaphore de l'instabilité de tout son environnement. N'est-ce pas aussi le cas des camps de réfugiés ? Une fois analysés, ils font surtout découvrir le manque de réponse et de solution face à cette situation. Puis cette instabilité se remarque aussi et, peut-être surtout, dans leur construction. Même si celle-ci va au-delà des tentes, les baraques proposées à leur place sont tout aussi fragiles. Au camp de Grande-Synthe, elles auraient pu peut-être ressembler à de petites cabanes bâties dans le fond d'un jardin, si ce n'est leur nombre spectaculaire et leur aménagement répétitif.

Cabane : illusion d'un refuge

L'étude sur la cabane peut néanmoins fournir de nouvelles dans la manière dont nous réfléchissons sur le camp. Nous partons ici directement d'une théorie donnée par Gilles A. Tiberghien dans son livre *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*³. Nous allons donc partir du principe que malgré son approche étymologique, la cabane n'a rien à voir avec la maison, comme l'explique l'auteur. Quelles sont donc ses caractéristiques ? Nous revenons à nouveau vers la notion de l'instabilité, si connue dans les camps de réfugiés. « Construire une cabane, c'est précisément ne rien fonder. Même si cela n'exclut pas une expérience «fondamentale», une expérience du sol et de l'environnement. Mais pas de la

1 Bégout, Bruce, *Lieu commun*(2000), Paris, Allia, 2011, p. 43.

2 Ibid.

3 Cette théorie a également été expliquée par lui dans Berque, Augustin, de Biase, Alessia, Bonnin Philippe [dir.], *L'habiter dans sa poésie première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner lieu, 2008.

stabilité ou des racines – ce qui est le propre des *demeures* familiales qui portent bien leur nom¹. » Si nous ne fondons rien, la cabane n'est donc jamais réellement ancrée au sol, elle devient un prolongement de l'espace dans lequel nous nous trouvons.

Habiter la cabane, cela peut donc signifier de ne pas trop s'attacher. Celui qui en fait l'expérience est comme un réfugié qui doit faire face à l'instabilité du lieu. En analysant ses caractéristiques, Gilles A. Tiberghien remarque sa dualité : la cabane devient un endroit qui nous permet de nous isoler du reste du monde tout en restant très vulnérable et instable. C'est une illusion d'un refuge. Si nous nous concentrons seulement sur ces caractéristiques, nous trouvons des points communs avec les camps de réfugiés. En effet, eux aussi incarnent une illusion de stabilité. Une cabane, de par sa construction, est « un corps vulnérable que les tempêtes peuvent emporter »². Les camps, quant à eux, même s'ils atteignent un titre officiel, peuvent être détruits très rapidement ou leur statut peut être modifié. Les réfugiés doivent ainsi constamment rester en éveil.

1 Tiberghien, Gilles A., *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Paris, Le Félin, 2014, p. 40.

2 Idem, p. 46.

Camp : sens, éléments, *habitants*



« Quand tu restes trop dans le camp, tu deviens le camp »¹

Jonas Vancanneyt, MSF, entretien du 18 avril 2017.

1 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt».

Définition du camp

Dimension militaire et étymologie péjorative

Qu'est-ce qu'un camp ? Quelle est sa ou ses définitions ? Comment pouvons-nous caractériser cet espace ? *Le Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey met surtout l'accent sur sa dimension et ses origines militaires. Cela signifie que, non seulement le mot « logement », mais aussi « camp » ont un lien avec ce thème. Le terme a tout d'abord été utilisé au XV^e siècle dans l'expression *lit de can*, qui désigne le terrain sur lequel une armée s'établit. En effet, les tout premiers camps étaient militaires, et on le retrouve dans de nombreuses expressions : lit de camp, lever le camp, choisir son camp, champ de bataille, champ de Mars. Le livre *Parler des camps au XXI^e siècle* explique ceci de manière suivante : « C'est le *campus*, terrain d'exercice ou lieu d'un combat, mais aussi étape de cette armée en déplacement, et plus généralement "station provisoire de populations en mouvement" »¹. Dans le prochain chapitre, je voudrais notamment analyser à quel point l'origine de ce mot à la connotation militaire a influencé les camps de réfugiés et la manière dont on considère cet espace, en tant que « habitant », population sédentaire ou architecte, urbaniste, designer.

Le terme a très souvent un caractère péjoratif. L'expression *camp de concentration* désignait au début (dès 1916) un espace organisé qui regroupait des étrangers, présumés hostiles. Cela devient encore plus négatif avec l'usage fait par les nazis, dont les synonymes deviennent *camp de la mort* ou *camp d'extermination*. L'expression *camp de travail* a subi le même sort, très souvent utilisé sous les régimes totalitaires, au sens de travail forcé. Le livre *Un monde de camps* explique qu'il s'agit ici d'une fausse piste par rapport aux camps d'aujourd'hui : « Même si le camp de la mort hante le mot et la réflexion sur les camps en Europe, on ne peut pas aborder les camps dans le monde d'aujourd'hui d'abord comme des lieux de mise à mort »². Cette explication ne va néanmoins pas assez en profondeur. Pourquoi nous ne pouvons pas faire un lien entre ces deux espaces ? Est-ce parce que les camps, dans ce contexte, deviennent des espaces de violence ? Une autre hypothèse serait de dire que partir de ce point de vue deviendrait très réducteur. Dans l'histoire du camp, les camps de concentration ne constituaient pas sa seule définition. Les camps militaires étaient présents bien avant, partout dans le monde. Il y a néanmoins quelques points en commun entre ces deux espaces. De nombreuses violences dans les camps de réfugiés, notamment en Europe, ne doivent pas être ignorées. A cela s'ajoutent les actions menées par les gouvernements qui

1 Alain Rey, *Parler des camps au XXI^e siècle. Les étapes de la migration*, Paris, Guy Trédaniel, 2015 dans Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 11.

2 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 26.

souhaitent à tout prix contrôler ces espaces. Le déplacé est donc très souvent restreint dans ses actions. Pour ceux de l'extérieur, il devient anonyme, il fait partie d'une grande masse dans laquelle l'individu ne compte plus.

Déjà, en 1834, le terme était lié au déplacement : « Par métonymie, *un camp* a pris le sens de personne qui "se déplace sans cesse" (...) puis de "vagabond", et notamment de "gitan de passage" ». Cela n'est pas anodin, d'autant plus que c'est seulement depuis les dernières décennies du XXe siècle que cette notion est appliquée à des groupes de réfugiés, migrants, étrangers. Nous pouvons ainsi lire dans le Dictionnaire : « Ces camps, à côté de ceux qui parquent des populations migrantes par nécessité et qu'organisent les Etats, constituent un phénomène historique et anthropologique global, apparenté à une urbanisation sauvage, que tentent de maîtriser des organisations internationales, gouvernementales et non gouvernementales (ONG)»¹. Le terme est très souvent alterné avec ses synonymes : campement, zone de transit, centre d'accueil, mais également avec les mots de foyer, ghetto et récemment de jungle.

Il est également intéressant dans le cadre de ce mémoire d'ajouter l'emploi du mot *camp* en français du Canada. Dans ce contexte, il s'agit du « petit bâtiment en bois, chalet », et d' « ensemble d'abris de ce type (*un camp forestier*) »². Il fait donc référence non seulement à l'habitat mais également à l'espace de forêt, rejoignant ainsi, d'un côté, la notion de la cabane et, de l'autre, le terme *jangal*.

Dimension « humanitaire »

Dans la presse, nous pouvons très souvent lire l'expression « camp humanitaire » avec des « organisations humanitaires » qui aident à son maintien au quotidien. Pierre-Damien Huyghe, lors de son cours de méthodologie donné aux étudiants en Master 2 Design, Arts, Médias³ remarque que c'est un mot très souvent utilisé sans que l'on se questionne sur son sens. Dans le *Dictionnaire historique de la langue française* nous pouvons lire que ce mot a tout d'abord été utilisé dans son caractère péjoratif. Cet adjectif signifie « qui vise au bien de l'humanité »⁴ et aujourd'hui reprend un sens encore plus précis, dans son caractère

1 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 26.

2 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 369.

3 Cours de méthodologie enseignés aux étudiants de Master 2 Design, Arts, Médias, 2016/2017, à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

4 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1107.

urgent, pour « assister les populations, sauver des vies humaines »¹. Dans cette logique, si nous utilisons cette expression « camp humanitaire », cela voudrait dire que c'est un camp qui « vise au bien de l'humanité ». Est-ce que c'est le cas ? Michel Agier remarque bien que même si le camp est géré par une organisation humanitaire, « il a un effet d'enfermement, de privation de liberté et crée un sentiment de souillure qui rejaillit sur la vie et l'identité des encampés². » Les camps d'aujourd'hui servent plutôt à enfermer, ce sont des endroits où règne le contrôle et non forcément la bienveillance.

Nous pouvons comprendre cela notamment grâce à l'entretien avec Jonas Vancanneyt, membre de l'organisation Médecins Sans Frontières³. Il explique que de nombreux bénévoles ne sont pas présents dans les camps par bienveillance. « J'ai vu tellement de fois les gens en train de prendre des selfies à Calais et à Dunkerque. Pas même pour une bonne cause, mais juste pour dire «Regarde, je suis dans un camp de réfugiés!» ». L'image qu'on a de soi, la bonne conscience n'apportent pas forcément de l'aide. De nombreuses personnes que j'ai pu rencontrer dans le camp m'ont confirmé ceci.

Mais ce n'est pas seulement la question du bénévolat. Il ne faut pas oublier que la crise migratoire a aussi ouvert le marché pour de nombreuses ONG. Plus de 150 ONG internationales et plus de 400 ONG nationales travaillent aujourd'hui sous contrat au sein des seuls camps du HCR⁴. Ce sont les chiffres à ne pas ignorer. Car qui finalement gagne dans la crise ? Pourquoi celle-ci s'empire au lieu de s'améliorer ? Dans le cadre de ce mémoire, nous ne nous concentrons pas sur ce sujet très vaste mais il me semble important de poser ces questions. Saif, un des réfugiés s'est exprimé à ce sujet lors de notre entretien. « Aider un réfugié en Turquie ou en Jordanie coûte beaucoup moins cher qu'ici en Suède. Si seulement c'était possible de payer directement les populations qui en ont le plus besoin, ça aurait évité toute la crise. Mais ce n'est jamais le cas⁵. » Néanmoins, je ne prétends pas que sa réponse constitue la solution dans cette situation. Il s'agit d'une des voix, portée par un des réfugiés qui ont subi cette crise.

1 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1107.

2 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 16.

3 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt».

4 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 22.

5 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Saif».

Différence avec d'autres termes

Camp et campement

Comme cela a été précédemment expliqué, les notions du camp et du campement sont très souvent utilisées comme synonymes, sans aucune différenciation. Nous pouvons néanmoins lire dans le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* que « par rapport à *camp* (...), *campement* suppose des regroupements humains de fortune et relativement spontanés, concernant des migrants, des personnes déplacées, des réfugiés »¹. De cette différenciation se distingue la spontanéité de la création du campement. Si nous poursuivons cette analogie, dans la région de Dunkerque, nous pouvons trouver un seul camp de réfugiés, celui de Grande-Synthe, appelé la Linière, géré par de nombreuses organisations. Et il existe au moins une quinzaine de campements autour, créés de manière provisoire, précaire, regroupant des personnes de la même ethnie. En visitant ces campements illégaux, j'ai pu voir les conditions de vie de ces gens. Pour la plupart, ils restent dans ce campement par choix, pour fuir le camp trop organisé, trop contrôlé où règnent « la mafia, les passeurs et les ONG »².

«Précarité du campement: ancien camp de Grande-Synthe»

La précarité du campement, encore plus accentuée par rapport à la notion du camp, est également visible dans le livre *Habiter le campement* sous la direction de Fiona Meadows. « Dire «le campement précaire» est littéralement un pléonasme, puisque, par définition, le campement suppose et contient la précarité. Tout campement est supposé limité dans le temps et mobile dans l'espace »³. Dans cette analyse nous pouvons voir que le campement devient donc un abri que l'on crée pour soi, souvent dans un contexte hostile et dans les interstices de la ville. Le camp en revanche est donc « l'espace de la mise à l'écart dont le tracé et la définition légale émanent d'un Etat souverain »⁴. Il est donc question de différence de notion de légalité entre eux ainsi que de liberté d'action.

1 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1107.

2 Dans l'entretien avec Jonas Vancanneyt, l'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt»

3 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 18.

4 Idem., p. 22.

Camp et bidonville

Le campement de Calais a souvent été nommé « jungle de Calais ». L'emploi de ce terme vient probablement de *jangal*, le mot qui signifie « forêt » en farsi, dari et pashto (les langues d'Afghanistan et d'Iran). Cette notion porte une signification plus ou moins forte et sa notion discriminatoire ou bien raciste varierait selon les personnes qui l'utilisent. La jungle dans la langue française désigne également un environnement où règne la loi du plus fort. Cela peut faire référence notamment à la lecture du livre *Du citoyen* de Thomas Hobbes. En reprenant les propos de Plaute¹ « L'homme est un loup pour l'homme »², il soutient une idée qu'en fonction de l'état dans lequel les hommes se trouvent, leur coexistence change. Contrairement à Plaute, Hobbes ne se concentre pas sur la situation singulière de l'homme mais sur sa situation plurielle.

La Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme (LICRA) s'est ainsi exprimé sur la notion de la *jungle* pour le média LCI : « Même si le mot *jungle* n'est pas forcément raciste pour tous ceux qui l'emploient, il est pour le moins inapproprié. (...) A nous de lui substituer le mot plus juste de *bidonville* qui souligne la responsabilité de ceux qui n'en font pas assez pour les réfugiés »³. Je ne peux néanmoins pas être d'accord avec cette signification, car il me semble qu'il existe une vraie différence entre les notions de camp et de bidonville.

Concernant ce dernier, souvent employé dans les médias pour remplacer celui de *jungle* ou bien de *camp*, il est bien différent de par son aspect étymologique. Dans le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* nous pouvons lire que cette notion n'est pas directement liée à des réfugiés mais plutôt à des personnes vivant dans des endroits précaires. Elle signifie « groupement misérable et insalubre d'habitations de fortune, souvent à la périphérie ou dans certains quartiers des grandes villes »⁴. Alain Rey accentue également le fait que ce mot est chargé d'une signification très forte, notamment dans la sociologie et la politique.

Un bidonville a aussi été défini par le Programme des Nations unies pour les établissements humains (ONU-Habitat). Dans ce contexte, il s'agit de la partie défavorisée d'une ville, avec des logements « très insalubres, une grande pauvreté et sans aucun droit ou sécurité foncière »⁵. Dans son mémoire de fin de deuxième cycle à l'École d'Architecture de

1 Plaute – de son nom latin Titus Maccius Plautus, est un auteur comique latin dans l'Antiquité.

2 Hobbes, Thomas, *Du citoyen* (1642), Paris, Flammarion, 2010, p. 75.

3 Mollinié, William, « Calais : parler de jungle est-ce raciste ? », LCI, le 26/09/2016 ; <http://www.lci.fr/societe/calais-parler-de-jungle-est-ce-raciste-1504542.html> ; consulté le 12/04/2017.

4 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 238.

5 Wikipédia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Bidonville#cite_note-1 ; consulté le 3/03/2017.

Strasbourg, Yann Barnet explique que ce terme est vraisemblablement apparu au Maroc au cours de la crise mondiale des années 30 du XXe siècle pour désigner « un habitat précaire, spontané, fait de bric et de broc »¹. Ce qui ressort de ces deux définitions est d'un côté la précarité de l'endroit, de l'autre côté son lien à la ville.

Selon cette analyse, la *jungle* de Calais ne peut pas être considérée comme un bidonville de par son emplacement en dehors de la ville de Calais. Ce *non-lieu* n'en faisait pas partie, bien au contraire, il était considéré comme un endroit à part, avec ses propres règles intérieures et extérieures, décidées, entre autres, par l'Etat. La séparation entre la ville de Calais et la *jungle* était bien présente. En revanche, le lien que nous pouvons trouver entre ces deux notions est celui de la précarité de logement. Dans la *jungle* les réfugiés ont commencé à créer des cabanes eux-mêmes ou avec une aide des associations locales. Ils ont utilisé des matériaux de tout type – bois, palettes, bâche plastique, vieilles couvertures, dont chacun avait une importance. Les couvertures ont servi de matériau d'isolation, les palettes ont été utilisées pour le plancher, la bâche publicitaire pour l'étanchéité. Yona Friedman, lors de l'entretien, a constaté l'importance de ces matériaux. « Dans notre civilisation, il y a énormément de matières premières, des déchets. Ce qui est un déchet pour une société industrielle riche, c'est une matière première pour celui qui n'a rien »².

Banksy, l'artiste du *street art*, semble suivre une logique similaire. En septembre 2015, après le démantèlement de son Dismaland à Bristol, il a envoyé certains matériaux jusqu'à la *jungle* de Calais. Ils ont servi à construire huit abris pour les réfugiés, surtout pour des femmes et des enfants. Sur le site Internet de Dismaland, Banksy a annoncé que « tout le bois et les accessoires de Dismaland seront envoyés au camp de réfugiés (...) pour construire des abris »³. En aucun cas, il ne parle du *bidonville*, il se réfère à chaque fois à la notion de *jungle*, sans autre qualification.

«Banksy - Dismaland à Calais»

Une grande différence entre un camp de réfugié officiel et un bidonville est son statut de légalité. Yann Barnet met accent sur cette caractéristique qui lie presque tous les bidonvilles entre eux. « Les habitants des bidonvilles restent perpétuellement sous la menace de l'expulsion de leur logement précaire »⁴. Mais quand on réfléchit ici aussi sur la situation des réfugiés, elle n'est pas très éloignée de celle des *habitants* de bidonvilles. Les réfugiés

1 Barnet, Yann, *Bidonvilles et architectes*, mémoire de fin de deuxième cycle, Ecole d'Architecture de Strasbourg, 2002/2003, <http://yann.barnet.free.fr/bidonvilles/bidonvilles.htm> ; consulté le 4/05/2017.

2 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Yona Friedman»

3 Big Browser, Le Monde, le 28/09/2015 ; <http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2015/09/28/banksy-deme-nage-dismaland-a-calais-pour-fournir-des-abris-aux-refugies/> ; consulté le 3/03/2017.

4 Barnet, Yann, *Bidonvilles et architectes*, mémoire de fin de deuxième cycle, Ecole d'Architecture de Strasbourg, 2002/2003, <http://yann.barnet.free.fr/bidonvilles/bidonvilles.htm> ; consulté le 4/05/2017.

aussi, même dans des camps officiels sont contraints à cette temporalité et instabilité. Selon Yann Barnet, les bidonvilles sont surtout la conséquence d'une migration massive de populations vers les grandes villes. Cela n'est pas le cas de réfugiés, qui se déplacent en dehors de leurs pays d'origines. Il distingue néanmoins deux types de bidonvilles : ceux qui se situent dans les pays développés, issus d'une émigration internationale et ceux dans des grandes métropoles des pays en voie de développement. « Les premiers se doivent d'être résorbés par une politique de relogement adéquate, les pays développés ayant les ressources suffisantes pour aider cette proportion extrêmement réduite de leur population sujette au "mal-logement" »¹. Cela n'est pourtant pas le cas aujourd'hui, avec de nombreux campements illégaux et plusieurs camps en France où les conditions de vie restent très difficiles.

Nous pouvons déduire de cette analyse que le camp et le bidonville ne peuvent pas être utilisés de la même manière. Il existe plusieurs caractéristiques qui les différencient. En revanche, le bidonville a beaucoup plus en commun avec le terme *campement*. Il se peut qu'un campement devienne par la suite un bidonville, avec ses caractéristiques de précarité et de pauvreté. Il se peut également qu'un camp s'agrandisse, devienne incontrôlable, s'étende jusqu'aux interstices de la ville. Dans un cas similaire, il reprend les caractéristiques d'un bidonville. Mais pour la plupart, le seul lien entre ces deux endroits reste la précarité du logement.

L'habitant du camp

Différence entre un réfugié et un migrant

Afin de mieux comprendre la situation dans laquelle se trouve la personne devant quitter son pays, il est important d'analyser la différence entre le statut du migrant et du réfugié. Comme le remarque Michel Agier, ces statuts administratifs sont « attribués de manière aléatoire selon les politiques publiques des pays d'arrivée à l'égard de la migration et de l'asile »². En effet, les règles juridiques changent très rapidement et la personne concernée doit vite s'adapter à de nouvelles situations.

1 Barnet, Yann, *Bidonvilles et architectes*, mémoire de fin de deuxième cycle, Ecole d'Architecture de Strasbourg, 2002/2003, <http://yann.barnet.free.fr/bidonvilles/bidonvilles.htm> ; consulté le 4/05/2017.

2 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 15.

Le 20 août 2015, le média Al-Jazira a annoncé qu'il n'utilisera plus que le mot « réfugié » en parlant de la situation méditerranéenne¹. Selon lui, le terme « migrant » ne suffit plus pour décrire l'horreur de tous les jours que subissent ces déplacés. « Il a évolué depuis ces définitions, pour devenir un outil péjoratif qui déshumanise et distance »². Cette décision a inspiré le débat dans les médias internationaux. Il est donc important de définir les deux notions et comprendre la différence entre elles.

Le terme « réfugié » a été défini lors de la convention de 1951 à Genève, ratifiée par 145 Etats membres de Nations Unies. Il s'appliquera « à toute personne (...) qui, craignant d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut, ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays »³. Chaque personne peut demander l'asile dès qu'elle se sent menacée dans et par le pays de ses origines. La réalité est néanmoins différente – il s'agit très souvent d'une généralisation due à des conflits et des pays en guerre. Ainsi, le dernier flux des réfugiés en Europe vient surtout d'Afghanistan, Syrie et Irak. Dans le cas de ces nationalités, il est moins important de prouver le danger qui semble évident dans les pays d'origines.

Tout réfugié est un migrant, mais tout migrant n'est pas forcément un réfugié, il s'agit d'un terme plus général. Selon le dictionnaire Larousse, le migrant est une personne qui effectue une migration, c'est-à-dire un « déplacement volontaire dans un autre pays ou région, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles »⁴. Cela signifie que le migrant peut avoir d'autres motifs que de fuir son pays par manque de sécurité. Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, contacté par le média Le Monde⁵, décrit aujourd'hui le contexte méditerranéen comme « crise de réfugiés ». Il utilise néanmoins les deux termes pour parler de cette situation dans son ensemble.

Devrons-nous donc utiliser le terme « camp de réfugiés » ou bien « camp de migrants » ? La presse française ne fait pas réellement la différence entre ces deux termes et l'utilise de manière aléatoire. Si nous prenons en compte les deux notions expliquées ci-dessus, il est important de différencier également les camps.

1 Malone, Barry, Al-Jazeera, <http://www.aljazeera.com/blogs/editors-blog/2015/08/al-jazeera-mediterranean-migrants-150820082226309.html> ; consulté le 24/03/2017.

2 Traduit par mes soins de l'anglais : It has evolved from its dictionary definitions into a tool that dehumanises and distances, a blunt pejorative. ; Malone, Barry, Al-Jazeera, <http://www.aljazeera.com/blogs/editors-blog/2015/08/al-jazeera-mediterranean-migrants-150820082226309.html> ; consulté le 24/03/2017.

3 UNHCR, <http://www.unhcr.org/fr/4b14f4a62> ; consulté le 24/03/2017.

4 Dictionnaire de français, Larousse : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/migration/51399> ; consulté le 24/03/2017.

5 Pouchard, Alexandre, « Migrant ou réfugié : quelles différences ? », Le Monde, http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/08/25/migrant-ou-refugie-quelles-differences_4736541_4355770.html ; consulté le 24/03/2017.

Dans le cadre de cette étude, il serait beaucoup plus simple d'utiliser le terme « camps de migrants », étant donné que les réfugiés rentrent également dans cette catégorie. Car que savons-nous de chaque individu qui se trouve à Calais ou qui dort dans le camp de Grande-Synthe ? En effet, les camps plus développés et organisés comme notamment celui de Chatila au Liban, peuvent accueillir seulement les personnes étant en danger. Mais nous ne pouvons pas dire la même chose de La Linière qui ouvre ses portes à tous ceux qui en ont besoin, sans connaître leurs statuts. Il serait donc plus simple de parler de camp de migrants. Néanmoins, ne serait-ce pas un élément réducteur qui ignorerait l'importance de la crise ? Toutes les personnes que j'ai rencontrées à Paris dans des logements précaires ou à Grande-Synthe avaient fui une situation très grave. Elles ont parcouru des milliers de kilomètres pendant des mois, afin de se retrouver en France, en renonçant au confort. Je serai donc ici de l'avis de Michel Agier, lorsqu'il parle de la perte : « Le déplacé arrive dans le camp après un ensemble de pertes - perte, intégrale ou partielle, de ses lieux, de ses biens et de ses liens. En outre, tous les déplacés se trouvent d'une manière ou d'une autre séparés, abandonnés voire rejetés par un Etat supposé les protéger et les représenter »¹. Pour cette étude, le parti pris serait donc pour ma part d'appeler chaque camp « camp de réfugiés », en prenant en compte non seulement le statut administratif et judiciaire, mais surtout la situation actuelle et le contexte plus général.

L'étranger et les frontières

Le réfugié est avant tout considéré comme étranger – non seulement de par son statut judiciaire, mais également par rapport à la réaction de la population dite « locale ». Comme l'explique Michel Agier, « les camps mettent en scène, ou plutôt "en espace" », la condition de l'étranger comme déraciné, dépaycé, délocalisé, dénationalisé »². Il n'est jamais à sa place. C'est la frontière qui le définit, surtout une fois qu'il la traverse, une fois qu'il décide de migrer.

Zygmunt Bauman³ s'est exprimé à ce sujet, en soulignant que les réfugiés, « rebut humain du territoire-frontière global, sont les intrus incarnés, les étrangers absolus, étrangers partout et déplacés hors lieu, partout sauf dans les endroits qui sont eux-mêmes hors lieu »⁴.

1 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 24.

2 Idem, p. 24.

3 Zygmunt Bauman – sociologue et philosophe polonais, né en 1925 et décédé en 2017.

4 Bauman, Zygmunt, cité dans Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 70.

Ce que signifierait que leur place reste toujours de l'autre côté de la frontière et que c'est dans des endroits comme les camps de réfugiés où ils peuvent se sentir « au centre ».

Mais qu'est-ce que réellement une frontière ? Georges Perec donne sa propre définition, pleine de simplicité. « Les frontières sont des lignes. Des millions d'hommes sont morts à cause de ces lignes. Des milliers d'hommes sont morts parce qu'ils ne sont pas parvenus à les franchir »¹. La notion de la frontière est un sujet très vaste, traité par de nombreux philosophes, sociologues, hommes politiques, artistes. Elle définit en conséquence « ici » et « là-bas », « nous » et « eux », « intérieur » et « extérieur ». On pourrait penser que la seule frontière existante dans le cas des réfugiés et celle entre eux et la population dite « locale ». Cela ne reflète pas la réalité. Les réfugiés ont de différentes origines et ils emmènent avec eux leurs bagages ethniques, politiques, culturels. Les conflits entre les ethnies sont nombreux, comme le prouve dernièrement le cas du camp de Grande-Synthe. Le 10 avril, une rixe entre Afghans et Kurdes était à l'origine du feu déclenché dans le camp. En conséquence, la plupart de chalets ont été brûlés. Mais la frontière dans le cas de réfugiés est également celle de l'espace. Aujourd'hui, il existe de différents non-lieux, hébergeant ces déplacés. Michel Agier fait notamment différence entre des centres de rétention administrative, dont certains sont proches du quotidien carcéral, et des camps de déplacés internes qu'on distingue mal des banlieues pauvres. Ayant visité et travaillé dans les deux cas, je peux confirmer que le contexte et le rapport à l'autre sont différents. Au Petit Château, centre de demandeurs d'asile à Bruxelles, il s'agit d'un ancien bâtiment de l'armée, qui déjà de par son architecture, impose un contexte et des règles extrêmement strictes. Les déplacements sont surveillés et la liberté d'action est contrainte. En revanche, au centre de demandeurs d'asile à Rixensart, sont beaucoup moins sous le contrôle d'administration. Ces nouveaux espaces de frontières se dessinent de plus en plus et influencent ainsi la relation entre « nous » et « eux ». Dans son entretien avec la revue *Urbanités*, Michel Agier accentue encore plus l'importance du rapport du dedans et du dehors. « Etre là, être inclus, être exclu. La meilleure façon de l'appréhender c'est d'aller voir aux limites : c'est à la frontière que les choses se déterminent »².

Cette réflexion autour de la frontière peut être nourrie par de nombreuses idées dans le domaine de l'architecture et du design. Aujourd'hui, en 2017, la construction d'un mur entre les Etats Unis et le Mexique fait polémique et devient un symbole très fort de la frontière dans les médias et l'opinion publique. M.A.D.E., un collectif américano-mexicain composé d'ingénieurs, d'urbanistes et d'architectes, a proposé une alternative. A la place du mur, ils voudraient construire une ligne Hyperloop entre les deux états. Mais leur vision ne s'arrête pas là, ils proposent par la suite une création d'un nouveau territoire économique

1 Perec, Georges, *Espèces d'espace* (1974), Paris, Galilée, 1994, p. 100.

2 Revue *Urbanités*, le 16/01/2017 ; <http://www.revue-urbanites.fr/ville-bidonville-campement-de-la-relativite-urbaine/> ; consulté le 12/04/2017.

qu'ils appelleraient Otra Nation et qui serait commun aux deux pays. Leur projet me semble intéressant dans le cadre de ce mémoire par rapport à la manière dont il traite la notion de frontière. Au lieu de maintenir, voire agrandir une séparation, il consiste à trouver un point commun qui serait à priori bénéfique aux deux états. L'idée peut sembler utopique, mais le collectif a déjà estimé le coût de cette entreprise, en soulignant moins de dépenses que la création du mur¹.

«M.A.D.E. - Otra Nation»

Ce même sujet a été traité aussi par Fernando Romero de l'agence FR-EE. En 2001, il a proposé un concept du « Bridging Museum », un musée de l'histoire commune entre le Mexique et Etats-Unis. Il serait créé à la frontière entre Juarez et El Paso. Aujourd'hui, il présente une deuxième proposition, cette fois-ci il s'agit d'une idée de la ville-frontière, une mégapole binationale pour déconstruire la frontière américano-mexicaine. L'architecte propose de développer une ville à l'intersection des états du Texas, du Nouveau Mexique et du Chihuahua. Dans l'article de *Urbanews*, il explique : « C'est une vision à long terme (...) qui déconstruit la nécessité d'un mur en pensant de manière ambitieuse à la relation mutuelle entre deux pays à leur frontière »². Selon lui, le concept de frontière est aujourd'hui un concept primitif, il est ainsi nécessaire de trouver des alternatives à cette territorialisation.

«Fernando Romero - Border City»

Cette frontière est néanmoins bien visible dans non seulement dans la réalité géographique mais aussi dans l'imaginaire de réfugiés. Dans la région Haut-de-France, les réfugiés tentent presque toutes les nuits de la passer pour atteindre le rêve de la terre anglaise. Cette vie à la frontière mobilise toutes les capacités pour se débrouiller, pour arriver. Pour de nombreux réfugiés que j'ai pu rencontrer, cela devient une obsession. Ils « font avec », ils « vivent avec ». La frontière devient le seul sujet de conversations et de pensées. Dans ce contexte, le passeur, quant à lui, est celui qui peut permettre de réaliser ce rêve à tout prix. Oui, à tout prix – les hommes sont capables de donner toutes leurs économies dans ce but. Mais son pouvoir ne s'arrête pas là. Dans son interview, Jonas Vancanneyt m'a expliqué que les passeurs constituent souvent une mafia dans le camp de réfugiés³. Ils connaissent

1 Samama, Pascal, « Plutôt qu'un mur, une ligne hyperloop », BFM Business, le 16/04/2017 ; <http://bfm-business.bfmtv.com/monde/plutot-qu-un-mur-une-ligne-hyperloop-entre-les-etats-unis-et-le-mexique-1140394.html> ; consulté le 17/04/2017.

2 Groot, Arthur, « Une mégapole binationale pour déconstruire la frontière américano-mexicaine », *Urbanews*, le 29/09/2016 ; <https://www.urbanews.fr/2016/09/29/51588-une-megapole-binationale-pour-deconstruire-la-frontiere-americano-mexicaine/> ; consulté le 17/04/2017.

3 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt».

ces déplacés depuis leur ville d'origine et ces informations sont utilisées comme menaces.

Pour les chercheurs, le camp de réfugiés devient une « zone de marge ». Fiona Meadows explique que la question d'*habiter le campement* devient justement un travail sur la marge. Selon elle, la zone de marge est « le moment ou le lieu d'une déstabilisation des identités collectives et individuelles »¹. Certains camps d'ailleurs, notamment les palestiniens au Liban incarnent cette nouvelle « centralité » de la marge. Ils s'agrandissent et se développent en arrivant jusqu'à des marges urbaines, jusqu'à des bidonvilles. Fiona Meadows remarque que cela renforce « le sentiment de (...) l'encampement du monde². » Peut-être bien en centralisant la question du camp de réfugié nous allons arrêter de le considérer comme un espace étranger. En questionnant la marge, nous déplaçons notre regard du centre, de la norme, pour mieux l'interroger.

1 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 14.

2 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 26.

Habiter un lieu de contrastes



« Peu importe qui tu es, quand on te trouve, on t'arrête, et tu vas pour trois mois en prison. Ensemble avec les criminels. Tout simplement parce que tu ne disposes pas de papier d'identité? »¹

Saif, un réfugié, entretien du 22/04/2017.

1 L'intégralité de l'entretien dans les annexes: "Entretien avec Saif"

Entre uniformisation et altérité quotidienne

Standardisation

La toute première chose que nous remarquons en arrivant au camp de Grande-Synthe, en regardant les photos de satellite des camps palestiniens en Jordanie ou du camp Ain al-Hilweh au Liban, est la répétition. Celle des tentes blanches ou des abris en bois, avec exactement la même distance entre chacun d'entre eux. Pourtant, ni dans la ville, ni dans le village cette répétition a lieu. Les gens ont plus ou moins d'espace, leurs besoins changent, ils sont à plusieurs, ils sont seuls. Mais ces besoins ne sont pas pris en compte dans la plupart des camps de réfugiés. Nous pouvons trouver encore deux autres espaces qui reprennent cette idée de l'uniformisation. D'un côté il y a des camps militaires dont l'architecture ressemble étrangement à celle des camps de réfugiés. De l'autre côté nous pouvons trouver un lien avec le principe du motel américain, en se référant surtout au livre *Lieu commun* de Bruce Bégout.

«Répétition dans les camps»

Les camps de réfugiés ont certaines normes internationales qui doivent être respectés, lors de leur création et leur maintien. Elles ont été introduites par UNHCR¹. Le schéma «Normes : l'habitat privé en France et le camp de réfugiés» présente certains de ces aspects, notamment ceux concernant l'espace de l'abri par personne, le positionnement de latrines, nombre de personnes par point d'eau. La question qui se pose est la suivante : pourquoi ces normes-là ? Si nous les comparons avec les normes minimales de confort dans la location et logement décent en France, nous obtiendrons des données différentes. Certes, dans le cas des camps de réfugiés, nous faisons face à l'urgence et la temporalité. Mais est-ce que la conséquence de cette urgence peut-elle résulter en une moins bonne qualité de conditions de vie ? L'urgence ne devient-elle pas une excuse pour créer des espaces beaucoup plus précaires ? Les pièces principales en France doivent bénéficier d'un éclairage naturel suffisant et d'un ouvrant donnant à l'air libre, définis par le troisième alinéa de l'article R. 111-1 du code de la construction et de l'habitation. Pourquoi ces notions ne sont pas prises en compte dans la construction des camps ? « [...] avec du bois, après un certain temps, il y a des champignons. De nombreuses personnes n'ont pas assez aéré leurs intérieurs. Avec

¹ The United Nations High Commissioner for Refugees, en français Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR dans l'espace francophone).

MSF, nous [...] faisons nos tournées quotidiennes et nous expliquons aux gens d'ouvrir leurs portes à la journée pour que l'air puisse circuler. Mettez vos affaires dehors afin qu'elles ne soient pas infectées¹. » Cette description donnée par Jonas Vancanneyt lors de l'entretien explique déjà bien de nombreux soucis concernant ces normes. L'aération devait s'effectuer par les réfugiés eux-mêmes, tous les jours, afin d'éviter l'infection. L'uniformisation des camps de réfugiés ne signifie donc pas pour autant des conditions de vie décentes pour les êtres humains.

Tout est standardisé. Pourquoi ? A quoi et surtout à qui cette uniformisation sert ? Est-ce que ces espaces sont réellement faits pour répondre aux besoins des réfugiés ? Selon Bruce Bégout le procès de standardisation a pour but d'éliminer tout type d'indétermination. « Peu importe que tout se ressemble [...]. L'essentiel n'est pas là. En soi, il réside dans l'annulation systématique de toute surprise, qu'elle soit bonne ou mauvaise, éblouissement ou effacement, et de l'innovation, qu'elle soit positive ou destructrice, création ou altération². » Si tout se ressemble, cet espace devient plus déterminé et en conséquence – plus contrôlable.

Entre contrôle et diversité culturelle

Comme l'indiquent de nombreuses organisations, cette uniformisation permet de maintenir de l'ordre. Ce contrôle est donc assumé et bien voulu non seulement par les gouvernements mais également par les organisations non gouvernementales qui restent sur place, qui s'occupent de la création du camp et de son maintien au quotidien. Une fois dans le camp, on demande aux réfugiés d'abandonner leurs préjugés, leurs passé politique, culturel et leurs opinions. C'est notamment le cas du camp Lukole en Tanzanie. « Pour mériter une assistance humanitaire, le receveur est considéré dans sa seule humanité : une personne sans passé, sans volonté politique, sans volonté personnelle propre, sans *agency*. (...) Les réfugiés sont supposés être les victimes et non les agents de l'Histoire³. » Ceci dit, de nombreux réfugiés ne sont pas à la hauteur de cette image, ils ne peuvent pas entrer dans ce cadre préétabli. Et cela crée de nombreuses tensions non seulement parmi les réfugiés, mais aussi entre eux et les organisations. Demander aux réfugiés d'incarner un seul rôle, celui d'une victime est une utopie. C'est très important de prendre en compte les différences culturelles.

1 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt».

2 Bégout, Bruce, *Lieu commun*(2000), Paris, Allia, 2011, p. 135.

3 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 75.

Jonas Vancanneyt m'a expliqué lors de l'interview à quel point cela reste essentiel : « Ne met pas les Afghans tout seuls dans un bloc de Kurdes. Met-les tous ensemble pour qu'ils restent en sécurité. La même chose pour les Iraniens, met-les tous ensemble à l'entrée du camp, pour que si jamais il se passe quelque chose, ils puissent vite partir. Parce que ces gens sont capables de choses folles, ils ont une haine¹. » Il a expliqué qu'il faut prendre en compte leurs différences culturelles, les guerres dans leur pays d'origines. Ignorer ceci amène des conflits à l'intérieur du camp.

Tout cela s'enchaîne : l'uniformisation amène le contrôle et celui-ci crée de l'enfermement. Et cela est présent même si le camp est géré par une organisation dite « humanitaire ». Cela a pour effet une impression d'une privation de liberté. Comme le remarque Michel Agier, « cela rapproche le camp de réfugiés qu'on trouve en Afrique ou en Asie du centre de rétention pour étrangers en attente d'expulsion qu'on trouve en Europe². » Par exemple, au camp Lukole en Tanzanie, les autorités tanzaniennes vérifient qu'aucun réfugié ne quitte le camp. Tous ceux qui se trouvent en dehors du camp sont arrêtés.

Cette industrialisation fait également penser au système du taylorisme, où « l'homme est un «robot» et l'architecture une machine »³, et dans lequel le travail à la chaîne « régit l'architecture répétitive, pour une vie à la chaîne »⁴. Cela crée des hommes-robots, des hommes qui à priori doivent se ressembler, doivent rester anonymes. On revient à nouveau à la question de l'identité et le passé du réfugié. Le camp devient un lieu plein de contrastes. D'un côté, c'est un endroit fermé avec une privation de liberté signifiante. L'homme est contraint dans ses actions, il doit mettre de côté son passé, ses opinions. Et de l'autre côté, les camps deviennent des « carrefours cosmopolites »⁵. C'est là où les différentes cultures vivent les unes à côté des autres, sans forcément toujours se croiser.

Penser qu'il est possible de créer le réfugié parfait, celui de l'image faite par de nombreuses organisations humanitaires, est penser de manière utopique, voire dystopique. Il est important de prendre en compte cette diversité culturelle, dans une première étape de création d'un camp – la réflexion sur l'architecture.

1 Traduit par mes soins de l'anglais : "Don't put ten Afghans inside a whole block of Kurdish people. Put them all together so that they are safe. The same thing for Iranian people, put them together at the front, so that if something happens they can get away. Because these people are capable of crazy things because they have this hate". L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt»

2 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 16.

3 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 15.

4 Ibid.

5 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 19.

Entre industrialisation et rapport à soi

Architecture sans âme

Cette uniformisation est créée tout d'abord dans l'espace – par les urbanistes ou les architectes. « L'immense majorité des humains qui vivent dans des campements rencontrent l'architecture professionnelle que lorsque celle-ci se fait industrielle, voire carcérale : les dizaines de milliers de tentes blanches du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés – UNHCR, les baraquements bisant à contenir, contrôler, enfermer¹. » Le lien avec le camp militaire n'est pas anodin. Nous l'avons déjà vu seulement en analysant les mots – logement, camp. Ces notions puisent dans les origines militaires. A ceci ajoute l'architecture. Si nous comparons des abris créés par Médecins Sans Frontières pour le camp de Grande-Synthe en mars 2016 avec ceux au camp militaire britannique en Afghanistan, il est difficile de voir la différence. Pourtant dans le premier cas, il s'agit de sauver les gens, les abriter contre la guerre. Dans le deuxième, c'est justement la guerre qui est souvent à l'origine de sa création en dehors du pays d'origines.

Cette dérangeante idée de l'uniformisation a notamment été traitée par de nombreux artistes. Ils annoncent, de manière plus ou moins consciente, son danger et ses enjeux. Certaines notions y sont attachées : répétition, clonage, anonymat. C'est notamment le cas de l'artiste chinois Huang Yong Ping, l'invité pour l'exposition Monumenta au Grand Palais en 2016. Son œuvre, *Empires*, utilise plusieurs montagnes composées d'empilements, plus ou moins hauts, de conteneurs. Ce sont de grosses boîtes métalliques aux formes standardisées qui s'ajustent parfaitement, en créant ainsi une masse, un bloc. Cette répétition des éléments est mise en lumière dans l'exposition, car l'artiste a fait un choix d'utiliser les vrais conteneurs, avec le nom et la couleur initiaux.

«Huang Yong Ping - Empires»

L'uniformisation est également présente dans l'œuvre d'Andrea Branzi, *No-Stop City*², de l'année 1969. Cette ville, qui n'a pas de fin, présente un « schéma répétitif aux centres multiples, structure neutre, égale et continue »³. En commentant son propre travail, Andrea

1 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 12.

2 Branzi, Andrea, *No-Stop City*, 1969-2001 ; maquette ; bois, carton, verre, peinture, fibre synthétique, plexiglas ; 54.5 x 52.2 x 51.7 cm ; l'œuvre vu au Frac Centre.

3 Expliqué dans la collection du Frac Centre.

Branzi constate dans son livret *No-stop City* : « Aux utopies qualitatives, nous répondons par la seule utopie possible : celle de la Quantité »¹. La répétition à l'infini des mêmes schémas inquiète et pose la question de l'individu dans ce type d'espace et de la qualité de vie. C'est aussi un endroit où l'architecture est dépourvu de toute valeur symbolique et s'inscrit seulement dans une grille imposée auparavant.

«Andrea Branzi - No-Stop City»

L'œuvre d'Andrea Branzi et du collectif Archizoom Associati rappelle la manière dont sont construits les supermarchés, les usines... Mais également les camps de réfugiés. Les tentes de UNHCR, les cabanes en bois de La Linière et même le *Better Shelter* de IKEA dans le camp de transit sur l'île de Lesbos – ces endroits ont cela en commun. Ils ressemblent tous à des « No-stop cities », des villes sans âme, sans vie, sans fin.

Cette architecture sans âme est aussi présente dans les motels. Il n'y a pas de place à l'appropriation de l'espace, ni dans les camps de réfugiés officiels, ni dans les motels américains qui reprennent tous les aspects des *warehouses*. C'est comme s'il n'y a jamais eu de passé dans ces espaces. « L'âme n'existe pas dans cette boîte, et il n'y a pas à espérer qu'elle y trouve un jour un refuge, si ce n'est sur le mode dérisoire et furtif de la planque. [...] Monde sans traces ni empreintes, où tout passé est aussitôt dépassé, le motel, s'auto-nettoie chaque matin de l'humanité passagère qui pourrait le souiller »². Et comme le remarque Bruce Bégout, aujourd'hui c'est la seule solution industrielle visible. Et c'est cette industrialisation qui crée des espaces sans âme. Cela peut à nouveau faire penser aux camps de la mort. Pourquoi ? Car ceux-ci étaient également pensés par des architectes dans une logique industrielle. Et qu'aujourd'hui le camp de Riversaltes est un centre de rétention, que l'ancien camp de concentration Dachau est ouvert à de nombreux réfugiés. En quoi cela constitue une réelle solution pour la situation des réfugiés ? Il s'agit des lieux de la mort et leur puissance significative restera très péjoratif.

1 Branzi, Andrea, *No-Stop City*, à retrouver dans la collection du Frac Centre.

2 Bégout, Bruce, *Lieu commun*(2000), Paris, Allia, 2011, p. 45.

Entre identité et anonymat

« Seule la célébrité peut éventuellement fournir la réponse à l'Éternel plainte des réfugiés de toutes les couches sociales : « personne ne sais qui je suis » ; et il est exact que les chances du réfugié célèbre sont plus grandes, tout comme un chien qui a un nom a davantage de chance de survivre qu'un chien errant qui ne serait juste qu'un chien en général¹. »

Hannah Arendt écrivait déjà ces mots en 1951, à la date de la création du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Sa comparaison des réfugiés à des chiens errants semble être très forte mais l'errance prend souvent beaucoup d'importance dans la vie d'un réfugié. Néanmoins, le verbe « errer » a deux étymologies : *itineror* et *errare*. Errer, c'est rester dans l'itinérance, ne pas trouver de point de chute. « L'exil est différent, il signifie "hors d'ici", "hors de ce lieu". Quelles que soient ses raisons, l'exil implique un lieu de départ, un déplacement, mais aussi un lieu d'arrivée temporaire ou permanent chez des "autres" »².

Mais Hannah Arendt met ici accent surtout à la question de l'identité et du rapport à soi. Ces notions ont notamment été analysées par Yasmine Eid-Sabbagh, photographe et anthropologue libanaise. Avec son projet « A Photographic Conversation from Burj al-Shamali Camp » qui a commencé en 2006, elle crée depuis une dizaine d'années des archives photographiques dans le camp palestinien Burj al-Shamali au sud du Liban. Mais au lieu de devenir un témoin silencieux de cet environnement, elle implique les jeunes du camp dans chaque étape du projet. Celui-ci mélange donc de nombreux médiums : des vidéos, des enregistrements sonores, des photos historiques. Ce qui reste important pour Yasmina Eidd-Sabbagh, est l'effet de cette proposition participative « sur la façon dont les participants se perçoivent et ce qu'ils considèrent possible d'accomplir »³. Il s'agit d'un processus qui peut offrir de nombreuses pistes sans se précipiter sur une seule interprétation de ce territoire. Comme le remarque Daniel Berndt⁴, dans le cas de ce projet, ce sont des « actions et convictions d'un individu qui contribuent à la création d'une communauté significative⁵. » Et en même temps, cela permet également d'analyser des circonstances socio-politiques.

L'identité dans un camp comme celui de Burj al-Shamali est un sujet très complexe. Il s'agit d'un camp palestinien qui existe depuis plus de soixante ans sur le territoire libanais.

1 Arendt, Hannah, *L'Impérialisme, Les Origines du totalitarisme*. (1951), Paris, Fayard, 1982, p. 266.

2 Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 13.

3 Beland, Florence, « La photographie comme lien social », Agenda Culturel, le 24/02/15 ; <http://www.agendaculturel.com/Photographie-La-photographie-comme-lien-social#id3> ; consulté le 13/04/2017.

4 Daniel Berndt- historien d'art et philosophe qui vit à Berlin.

5 Traduit par mes soins de l'anglais ; Berndt, Daniel, « In/distinction », Ibraaz, 6/11/13 ; <http://www.ibraaz.org/essays/75#author244> ; consulté le 13/04/2017 ; en version originale : « [...] it is the individual's actions and convictions that contribute to the formation of a meaningful community. »

C'est un exemple typique d'un espace temporaire devenu permanent. La population libanaise considère encore aujourd'hui ce camp comme une menace pour la sécurité et l'histoire générale des camps de réfugiés au Liban témoigne de nombreuses tensions entre ces deux populations. Le projet de Yasmine Eidd-Shabbagh est d'autant plus d'actualité que de nombreux Palestiniens dénoncent la perte de « palestinité » dans les camps, notamment dans celui de Chatila. Les premières analyses du projet *A photographic conversation from Burj al-Shamali Camp* vont à l'encontre de cette perte de l'identité palestinienne.

Faire le mort pour vivre sa vie. Tel est l'objectif d'un être humain qui souhaite être dans l'anonymat. Cela reste néanmoins en contradiction avec la citation de Hanna Arendt qui suggère aux réfugiés de ne pas rester dans l'ombre. Mais beaucoup de ceux que j'ai pu rencontrer préfèrent ne pas révéler leur identité. Une grande majorité n'avait même pas de papiers d'identité en arrivant en Europe. Etre anonyme, raconter une histoire comme les autres, cela devient leur outil pour entrer dans le système. Le film de Sylvain George *Qu'ils reposent en révolte*¹ montre les conditions de vie des personnes migrantes à Calais. Nous pouvons notamment observer une pratique assez courante : se brûler ses empreintes digitales afin de ne pas être reconnu et ne pas être obligé de suivre le traité de Dublin. Cette décision est celle de quelqu'un si désespéré de vouloir enlever sa propre identité afin de ne pas revenir dans son pays d'origines. Le choix de vie s'impose : *faire le mort pour vivre sa vie.*

Mais dans le camp de réfugiés, surtout à Grande-Synthe, il y a aussi ceux qui utilisent la technique du camouflage. Faire semblant d'être réfugié, rester dans l'anonymat pour rester au centre. Il s'agit de passeurs. Jonas Vancanneyt dans son entretien explique qu'il était extrêmement difficile de reconnaître les passeurs. Ils étaient très nombreux, mais ils savaient rester anonymes. Nous pouvons aussi faire le lien avec les habitants des motels américains dont parle Bruce Bégout. « Ne pas se faire remarquer, ne pas prendre la parole en son nom, ne pas se présenter telles sont les armes de l'être anonyme habitant les motels et qui, tel un caméléon social, se préserve en se camouflant dans son environnement immédiat². »

1 Georges, Sylvain, *Qu'ils reposent en révolte*, 2011.

2 Bégout, Bruce, *Lieu commun*(2000), Paris, Allia, 2011, p. 167.

Temporalité

Entre désir projeté et réel imposé

« Il y a péril en la demeure ».

Nous pouvons comprendre cette expression de manière suivante : c'est dangereux de rester dans la même situation, dans l'attente. Pourtant, *demeurer* signifie *rester, séjourner*. Mais cette locution représente bien le cas d'un réfugié dans les deux sens de ce mot : il est dangereux d'attendre, il est dangereux de rester. De plus, il est dangereux de créer des habitudes dans un seul endroit et de s'y projeter.

Dans le cadre de ce mémoire, au début de ma réflexion, je souhaitais faire appel à une dynamique collaborative. Questionner les réfugiés dans le camp de Grande-Synthe, leur donner des outils pour développer l'imaginaire afin de co-construire une idée d'un autre camp, telle était l'esquisse du projet. Comment pouvons-nous rendre ces lieux plus « habitables » ? Ma naïveté est néanmoins arrivée à une impasse. Je ne comprenais pas à ce moment-là qu'une grande majorité de ces réfugiés ne voulait pas réfléchir à ces questions. Je me suis rendue compte plus tard que pour eux il s'agissait d'une question très complexe. Prendre le temps pour cette réflexion signifierait réaliser la situation si précaire dans laquelle ils se trouvaient. Mais c'était aussi le danger de se projeter dans cet endroit dans l'avenir. Et se projeter devenait très dangereux, car cela ne correspondait pas à leur objectif – partir ailleurs, passer en Grande-Bretagne, ne pas rester, ne pas *demeurer*. Dans ma proposition ils ne voyaient pas le provisoire, mais plutôt quelque chose de perpétuel.

La question du temps est ici essentielle, car très complexe. Les réfugiés au camp de Grande-Synthe essayaient de partir presque toutes les nuits en Grande-Bretagne, mais pour la plupart, ils reviennent épuisés à l'aube au camp. Ils veulent partir – mais ils restent, pour certains d'entre eux depuis la création du camp. Mais le camp de Grande-Synthe est ici plutôt une exception. Une grande majorité de réfugiés décident d'entreprendre des actions pour partir ailleurs. C'est exactement ce qui les rapproche de clients des motels américains, comme l'explique Bruce Bégout. La plupart d'entre eux arrivent très tard le soir et repartent à l'aube. « Tout le sens du voyage réside exclusivement en son terme, les étapes intermédiaires qui le ponctuent ne présentent que peu d'intérêt pour celui qui les parcourt¹. » L'auteur utilise ici le verbe *parcourir*, qui pourrait correspondre également au cas de réfugiés au nord de la France. Pour beaucoup d'entre eux, la Grande-Bretagne devient une terre de rêves. Pour de

1 Bégout, Bruce, *Lieu commun*(2000), Paris, Allia, 2011, p. 98.

nombreuses raisons – la politique concernant l’immigration, le lien social, les autres membres de la famille. Pour atteindre ce but, ils *parcourent* l’Europe, ils *parcourent* toute la France, pour se retrouver au nord du pays et essayer de passer.

Quant aux autres camps dans le monde entier, la temporalité atteint encore une autre dimension, celle de la dépendance. Nous pouvons prendre en exemple le camp Chatila, installé depuis 1948 au Liban. Le sort de réfugiés palestiniens dépendait surtout de la situation politique dans leurs territoires d’origines. Le contraste concernant cette temporalité consiste à d’un côté créer des camps dans la plus grande urgence, sans se soucier des matériaux utilisés et de l’avenir, pour une période très courte ; et de l’autre côté y laisser des réfugiés pendant des années. En effet, nous ne comptons plus en mois, mais bien en années, voire en générations. Certains camps existent depuis plus de 20 ans, comme au Kenya, 30 ans – c’est le cas du Pakistan, Algérie, Zambie, Soudan, et même 60 ans au Moyen-Orient. Depuis leur création, ils n’ont pas cessé de fonctionner pour ceux qui y restaient à cause d’une très difficile situation dans leurs pays d’arrivée, mais aussi pour accueillir de nouveaux arrivants. Les camps de réfugiés afghans au Pakistan pour exemple, ont été créés après l’invasion soviétique en Afghanistan en 1979. Depuis, ils n’ont jamais cessé de servir.

Architecture dans l’urgence

L’architecture de ces *non-lieux* témoigne aussi du temps qui passe. Pour la plupart, les camps ont été construits pour un temps délimité. « [...] le camp a été construit comme camp de transit. – *Pour un an ?* – Encore moins. L’idée de base était juste de satisfaire leurs besoins fondamentaux, il fallait agir rapidement. C’était une solution à court terme¹. » Lors de l’entretien, Jonas Vancanneyt explique le début de construction du camp de Grande-Synthe. Et c’est le cas de nombreux camps – construits pour quelques mois, ils restent, en se transformant.

Dans le camp de Nahr al-Bared au Liban, les 6000 réfugiés y vivaient dans des tentes lors de sa création au début des années 1950. Ces tentes ont été ensuite remplacées par des cabanes en parpaing, comme l’explique Michel Agier². Il s’agissait du même processus au camp Maheba en Zambie : d’abord des tentes en plastique du HCR, ensuite des constructions en adobe et en brique. « Ces constructions sont des signes de permanence et pourraient

1 L’intégralité de l’entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt».

2 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 29.

appartenir à n'importe quel village africain »¹.

Dans les analyses précédentes, j'ai tenté de définir le camp de réfugiés en le comparant avec des notions similaires. Je voulais d'abord comprendre les différences entre le *camp* et le *campement*, entre le *camp* et le *bidonville* afin de définir les frontières entre ces termes. Une fois ces limites posées, je souhaiterais me concentrer plus sur cet endroit. S'agit-il réellement d'un lieu comme le définit le *Dictionnaire Historique* ? Est-ce véritablement un « portion déterminée d'espace »² ? Marc Augé dans son livre *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, esquisse une autre vision de ce type d'endroit. Tout comme j'ai essayé de définir le camp à partir de sa relation avec d'autres mots, Marc Augé compare sans cesse des lieux avec des non-lieux pour définir les différences entre ces deux notions. « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. L'hypothèse ici défendue est que la surmodernité est productrice de non-lieux, c'est-à-dire d'espaces qui ne sont pas eux-mêmes des lieux anthropologiques et qui (...) n'intègrent pas les lieux anciens »³.

A quoi ressemble le camp de réfugié d'aujourd'hui ? S'agit-il d'un espace qui ne peut pas se définir comme identitaire, relationnel ou historique ? Pour pouvoir répondre à cette question, je voudrais prendre l'exemple du camp Kacha Garhi au Pakistan. Depuis sa création en 1980, il accueille sans cesse de nouvelles vagues d'Afghans. Cette transition ne s'arrête pas. Le livre *Un monde de camps* le décrit ainsi : « Kacha Garhi, tout comme d'autres camps, semble ainsi être devenu un lieu – un non-lieu ? – voué sans fin à accueillir de nouvelles vagues de migrants, les unes remplaçant les autres ou s'y ajoutant, de réfugiés de l'intérieur ou de l'extérieur. C'est un lieu perpétuellement désaffecté et réaffecté au logement précaire et provisoire de personnes déplacées, au statut indéterminé, jadis réfugiées et désormais fragments de minorités incertaines de leur sort »⁴. Son statut indéterminé est une des caractéristiques dans la définition du non-lieu. Le camp de Grande-Synthe dans lequel j'ai pu travailler en tant que bénévole, était un cas similaire. Nous ne connaissions jamais le nombre de personnes dans le camp, pas forcément leurs nationalités non plus. Malgré le temps passé dans cet espace, les réfugiés le considéraient comme un lieu transitoire, où l'on ne s'arrête pas. Tout comme d'autres occupations provisoires que Marc Augé énumère : les chaînes d'hôtels, les squats, les clubs de vacances, les hôpitaux, les parkings.

Est-ce donc possible de réfléchir l'espace dans l'urgence ? Que pouvons-nous faire et que se passera-t-il avec ces *non lieux* dans le futur ? « Mais si je regarde autour de moi, je pense que c'est une occasion exceptionnelle pour que les nouvelles villes se fassent. Donc à

1 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 67.

2 Rey, Alain [dir.], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016, p. 1269.

3 Augé, Marc, *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 100.

4 Agier, Michel, *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014, p. 51.

mon avis, qu'est-ce qu'on devrait donner aux réfugiés ? Une terre, une aide et «Construisez pour vous-même»¹. » Nous pouvons aussi prendre ici pour exemple le travail de Yona Friedman, notamment son travail de photomontage sur mes photographies. Il explique dans l'entretien l'importance de cette technique rapide avant toute construction.

«Proposition de Yona Friedman sur mes photographies»

Les camps peuvent-ils et devraient-ils donc devenir des chantiers d'expérimentation ? Même sans les différents experts, les déplacés décident parfois d'instaurer leur « chez soi », de bricoler, de trouver du confort là où certaines institutions ne peuvent pas toujours aider. A Calais, certains d'entre eux ont ouvert leurs restaurants, ont donné des cours de leurs langues. Murs, barrières, différentes grilles s'imposaient dans le monde de Calais, d'après de nombreux bénévoles que j'ai pu rencontrer. Mais ce sont les réfugiés eux-mêmes qui transformaient ces espaces : rochers transformés en bancs, de nombreuses passerelles, des espaces publics faits de quelques cartons et planches. Juste avant la destruction du campement de Calais le magazine *Calais mag* écrivait que cette action n'est pas seulement celle de la destruction de quelques planches. « Au-delà de l'image, il est urgent de saisir collectivement la nature exacte de ce que nous détruirions : non tant les pauvres abris de misérables, mais le travail collectif de tous ceux qui se sont solidarisés avec les exilés (...) ; De quel droit détruire des baraques, des écoles, des églises, des théâtres, des restaurants que des mains de tous pays et de toutes couleurs ont construits ensemble ²? » Ce magazine est notamment créé par le collectif PEROU, Pôle d'exploration des ressources urbaines qui est à l'origine de très nombreuses propositions pour lutter contre une mauvaise image du réfugié.

« On s'est surtout demandé comment nous, en tant qu'architectes, pouvons apporter une réponse architecturale pour favoriser leur intégration au sein de la société »³. Mathieu Perrier est un architecte parmi d'autres qui se posent aujourd'hui cette question. Si le propos du design est « d'étudier ces relations et de les modifier pour les améliorer dans le sens de l'habitabilité », alors celui-ci devrait inclure ces questions. Créer dans l'urgence est peut-être aussi réfléchir à des utopies. Nous pouvons notamment prendre l'exemple de l'Atelier Van Lieshout. L'*AVL-ville* est un grand radeau, à la fois mobile et indéfini. Il utilise des éléments de projets de villes mobiles et éphémères (containers, mobile homes etc.). Le concept reprend ainsi cette idée dont Yona Friedman nous a parlé : l'expérimentation de son « chez soi ».

«Atelier van Lieshout - AVL-ville»

1 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Yona Friedman».

2 *Calais mag*, édition spéciale avril 2016, créé par PEROU en collaboration avec agrafmobile.

3 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Jonas Vancanneyt».

Conclusion

En travaillant sur le sujet de ce mémoire, je me suis posée des dizaines, voire des centaines de questions. Je n'ai pas la prétention en écrivant d'avoir répondu ne serait-ce qu'à une de ces questions. Bien au contraire, je suis consciente d'en avoir suscité d'autres. Certaines d'entre elles sont restées sans réponse. Nous pouvons néanmoins conclure une petite partie de ce cheminement. Cette pensée s'est construite petit à petit, en vue de rencontres, de lectures et d'écriture. Tout comme le réfugié, elle voyageait, errait, rencontrait sur son passage des centres d'accueil (références intellectuelles), des zones d'attentes (références artistiques) et traversait des différentes villes (références spatiales). Ce travail a été imaginé dans le cadre du cours *Observatoire des arts et médias* de Master 2 Design, Arts, Médias¹.

Travailler dans et pour un camp de réfugiés exige d'un chercheur (ou d'une chercheuse en devenir) une attitude particulière. Cela peut paraître en opposition à la temporalité, mais il faut surtout *prendre son temps*. Si nous y allons pour une toute première fois, il est important de le faire avec une association locale, dans une seule fin – celle de l'observation. La prise d'images ou de vidéos est au moins considérée comme irrespectueuse. Car il ne faut pas oublier ce que ces personnes avaient subi de nombreuses situations. Je ne parle pas seulement de tous leurs déplacements pour arriver dans un tel camp. Mais également de la manière dont elles sont traitées sur place. Jonas Vancanneyt dans l'entretien fait remarquer une très mauvaise attitude des « bénévoles du dimanche » qui détruisent, au lieu d'aider. Il ne faut pas considérer les réfugiés uniquement comme des victimes. Il est important de les respecter et respecter leurs cultures. Pour vraiment pouvoir comprendre leur relation au camp, il faut gagner leur confiance et cela prend du temps. Aujourd'hui, le travail de Yasmine Eid-Sabbagh qui s'étend sur plus de dix ans, est compréhensible et tout à fait considérable. Après mes recherches qui ont duré presque deux ans, j'ai l'impression d'atteindre seulement une toute petite partie.

Les réfugiés habitent-ils les camps ? Comme nous avons pu le voir, il s'agit d'un sujet très complexe avec de nombreux éléments constitutifs. Un d'entre eux s'impose notamment par ses origines étymologiques. Il s'agit de la notion militaire. Nous la retrouvons dans l'histoire des mots *camp* et *logement*. Des expressions comme « campement des troupes » ou « établir son camp » ont un lien fort avec ces deux notions. Le caractère militaire est également présent de par ses règles, reprises par tous les camps officiels créés depuis les années 50, jusqu'aujourd'hui. Nous faisons face à l'uniformisation, où chaque réfugié fait

¹ Ce travail est à retrouver dans les annexes : « Carte mentale ». Les informations sur la carte ne correspondent pas tout à fait à la version finale de ce mémoire, il s'agissait surtout d'un outil pour mieux analyser sa propre méthode de travail.

partie d'un ensemble. Il n'a pas le droit d'emmener avec lui son passé, sa culture, ses opinions politiques. Une fois dans le camp, il doit incarner le rôle d'une victime, en mettant de côté son histoire individuelle.

Ce lien est aussi visible de par l'architecture du camp de réfugiés. Nous pouvons à peine distinguer la différence entre celui de Grande-Synthe et le camp militaire britannique en Afghanistan. Les mêmes matériaux sont utilisés dans les deux cas, à part une meilleure qualité du logement dans le deuxième. Ce qui frappe en premier lieu est aussi la répétition. Toutes similaires, ces *cabanes* sont toutes disposées et agencées de la même manière. Avec exactement la même distance entre elles et d'autres normes imposées, elles peuvent créer une impression d'une *armée*.

Pourtant, il s'agit ici d'un camp de réfugiés, souvent appelé *camp humanitaire*. Cette expression ne devient-elle pas un oxymore ? En quoi le camp aujourd'hui peut-il être dans la générosité, comme l'indique le mot *humanitaire* ? Nous faisons face ici d'un contraste assez frappant. Les architectes, les organisations, les urbanistes continuent aujourd'hui à créer des camps en prenant le modèle des camps militaires. Sauf que ce type de camp accueille des militaires qui arrivent dans un endroit pour *participer* à une guerre. Quant aux réfugiés, ils arrivent dans un camp pour *fuir* souvent cette même guerre. Comment aujourd'hui pouvons-nous continuer à créer le même type de camp ? L'architecte, le designer, l'urbaniste ne peut pas *ne pas prendre en compte* ce contraste frappant. Pourtant, cet élément n'est même pas remarqué par le Haut-Commissariat pour les réfugiés qui continue à créer des camps sur cette base, en les fournissant des tentes ou des constructions fragiles en bois.

Ils existent néanmoins quelques exceptions. C'est le cas de camps palestiniens au Liban qui ont beaucoup changé depuis leurs créations dans les années 50 du XXe siècle. Ils ont pu évoluer, les différentes personnes ont pu adapter ses espaces à leur guise, sans contrainte de réglementation. Elles ont donc pu créer des espaces en fonction de leurs besoins. Les campements à Calais ont eu la même caractéristique, celle du bricolage. En se débrouillant comme ils pouvaient, les réfugiés ont pris des décisions par eux-mêmes. Consciente de la précarité de leurs logements, je ne trouve pas que nous tenons ici la réponse. Mais cela reste une piste pas inintéressante – là où l'uniformisation règne, l'appropriation du lieu ne peut pas s'effectuer. Ainsi, si habiter est « investir un lieu, le charger de projets, de subjectivité »¹ comme cela a été dit au début de cette réflexion, il semble impossible d'*habiter* la plupart de ces camps.

Et peut-être il est impossible d'habiter ces camps tant que nous parlons du mot *camp* ? Etant donné son étymologie, il renvoie directement vers son caractère militaire. Il serait peut-être intéressant de travailler sur la nomination de ces *non-lieux* ? Car il ne faut

¹ Amsellem, Guy, « Habiter l'inhabitable ? », Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 8.

pas oublier leur caractéristique qui n'est pas directement lié à des termes militaires – celle de la temporalité. Le camp doit servir au réfugié dans son parcours – soit pour partir ailleurs et atteindre les terres encore plus éloignées de son « chez soi », soit pour revenir à son pays d'origines. Mais cette situation très souvent dure dans le temps. Les camps sont créés dans l'urgence, mais ils durent pendant les années, voire les générations. Aujourd'hui, au vue d'une crise migratoire très importante, nous ne pouvons plus nous permettre de construire les camps pour quelques mois seulement. L'histoire nous montre que c'est pourtant à chaque fois le point de départ. Le gouvernement, les organisations, les citoyens – nous créons pour le temporaire, à défaut de manque d'une autre solution. Mais nous avons vu que la plupart de camps créés dans ce but durent dans le temps, se transforment, s'améliorent ou – bien plus souvent – s'empirent quant aux conditions de vie.

Que pouvons-nous faire, en tant que futurs designers, architectes, urbanistes? Un des architectes interviewés dans le cadre de ce mémoire, Thomas Combes se pose également ces questions : « Est-ce que l'architecte est important ? Est-ce qu'il devrait réellement exister dans la société ? Ou est-ce que c'est finalement destructeur de penser l'espace ? ». Il conclut néanmoins que l'architecte devrait être « facilitateur qui a une capacité d'analyser, de soulever des problématiques, donner des clés ». Mathieu Perrier, quant à lui, voit l'importance du positionnement de l'architecte. Pour lui, c'est quelqu'un qui doit sans cesse « faire des choix »¹. Yona Friedman est de même avis. « J'étais très critiqué par des architectes. Parce que j'ai dit :»Planifier un bâtiment, n'importe qui peut le faire².» » Nous devons ainsi apporter une autre valeur, peut-être celle de la bienveillance et de l'indépendance de l'habitant. Car plus il est indépendant, plus il peut adapter son habitat en fonction de ses besoins, et ainsi, plus se sentir chez soi.

1 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Thomas Combes et Mathieu Perrier».

2 L'intégralité de l'entretien dans les annexes : «Entretien avec Yona Friedman».

Bibliographie

- Agier, Michel [dir.], *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014.
- Aicher, Otl, *Le monde comme projet* (1992), traduction : Pierre Malherbet, Paris, B42, 2015.
- Arendt, Hannah, *La crise de la culture* (1961), traduction : Patrick Lévy, Paris, Gallimard, 1989.
- Arendt, Hannah, *L'Impérialisme, Les Origines du totalitarisme* (1951), traduction : Martine Leiris, Paris, Fayard, 1982.
- Augé Marc, *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- Bernardot M., Le Marchand A., SantanaBucio [dir.], *Habitats non ordinaires et espace-temps de la mobilité*, Vulaines-sur-Seine, Croquant, 2014.
- Berque, Augustin, de Biase, Alessia, Bonnin Philippe [dir.], *L'habiter dans sa poésie première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Donner lieu, 2008.
- Bégout, Bruce, *Lieu commun : Le motel américain* (2003), Paris, Allia, 2011.
- Choay, Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil, 2014.
- De Certeau, Michel, *L'invention au quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- Descombes Vincent, *Proust, philosophie du roman*, Paris, Editions de Minuit, 1987.
- Friedman, Yona, *L'architecture de survie* (1978), Paris, L'Éclat, 2016.
- Friedman, Yona, *Utopies réalisables* (1976), Paris, L'Éclat, 2000.
- Gropius, Walter, *Architecture et société*, choix et présentation : L. Richard, traduction: Dominique Petit, Linteau, 1995.
- Hobbes, Thomas, *Du citoyen* (1642), Paris, Flammarion, 2010.
- Lévi-Strauss, Claude, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016.
- Moholy-Nagy, Laszlo, *New Vision : Fundamentals of Bauhaus Design, Painting, Sculpture and Architecture* (1938), Dover Publications, 2005.
- Perec, Georges, *Espèces d'espaces* (1974), Paris, Galilée, 1994.
- Pétonnet, Colette, *Ces gens-là*, Paris, CNRS Editions, 2017.

Radkowski, Georges-Hubert de, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

Rey, Alain [dir], *Dictionnaire historique de la langue française* (1992), Paris, Le Robert, 2016.

Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter?*, Paris, Editions de la Villette, 2010.

Tiberghien, Gilles A., *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Paris, Le Félin, 2014.

Venturini, Gianpiero, *Re-Act, Tools for Urban Re-Activation*, Rezzato, Deleyva Editore, New Generations, 2016.

Wright, Frank Lloyd, *An organic architecture : the architecture of democracy*, MIT Press, 1970.

COLLOQUES

L'appropriation inventive et critique, 22/10/2016 à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette, initié par Gaëtane Lamarche-Vadel en collaboration avec Lavue, Institut Acte, Pacte, Iga.

EXPOSITIONS

Constellation.s, Arc en Rêve, Bordeaux, commissariat : Michel Lussault ; du 2 juin 2016 au 25 septembre 2016.

FILMS

Georges, Sylvain, *Qu'ils reposent en révolte*, 2011, 150 min.

RESSOURCES EN LIGNE

Barnet, Yann, *Bidonvilles et architectes*, mémoire de fin de deuxième cycle, Ecole d'Architecture de Strasbourg, 2002/2003, <http://yann.barnet.free.fr/bidonvilles/bidonvilles.htm> ; consulté le 4/05/2017.

Beland, Florence, « La photographie comme lien social », Agenda Culturel, le 24/02/15 ; http://www.agendaculturel.com/Photographie_La_photographie_comme_lien_social#id3 ; consulté le 13/04/2017.

Berndt, Daniel, « In/distinction », Ibraaz, 6/11/13 ; <http://www.ibraaz.org/essays/75#author244> ; consulté le 13/04/2017

Big Browser, Le Monde, le 28/09/2015 ; <http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2015/09/28/banksy-demenage-dismaland-a-calais-pour-fournir-des-abris-aux-refugies/> ; consulté le 3/03/2017.

Bruit du frigo, dossier de presse du projet *Refuges Periurbains*, http://www.bruitdufrigo.com/assets/files/dossiers_pdf/REFUGES-PERIURBAINS-REVUE-DE-PRESSE_2010-2014.pdf ; consulté le 11/04/2017.

Dictionnaire de français, Larousse : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/migration/51399> ; consulté le 24/03/2017.

Groot, Arthur, « Une mégapole binationale pour déconstruire la frontière américano-mexicaine », Urbanews, le 29/09/2016 ; <https://www.urbanews.fr/2016/09/29/51588-une-megapole-binationale-pour-deconstruire-la-frontiere-americano-mexicaine/> ; consulté le 17/04/2017.

Malone, Barry, Al-Jazeera, <http://www.aljazeera.com/blogs/editors-blog/2015/08/al-jazeera-mediterranean-migrants-150820082226309.html> ; consulté le 24/03/2017.

Mollinié, William, « Calais : parler de jungle est-ce raciste ? », LCI, le 26/09/2016 ; <http://www.lci.fr/societe/calais-parler-de-jungle-est-ce-raciste-1504542.html> ; consulté le 12/04/2017.

Pouchard, Alexandre, « Migrant ou réfugié : quelles différences ? », Le Monde, http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/08/25/migrant-ou-refugie-quelles-differences_4736541_4355770.html ; consulté le 24/03/2017.

Revue Urbanités, le 16/01/2017 ; <http://www.revue-urbanites.fr/ville-bidonville-campement-de-la-relativite-urbaine/> ; consulté le 12/04/2017.

Rueckert, Phineas, Global Citizen, <https://www.globalcitizen.org/en/content/plastic-bottle-houses-sahrawi-refugees-algeria/> ; consulté le 11/05/2017.

Samama, Pascal, « Plutôt qu'un mur, une ligne hyperloop », BFM Business, le 16/04/2017 ; <http://bfmbusiness.bfmtv.com/monde/plutot-qu-un-mur-une-ligne-hyperloop-entre-les-etats-unis-et-le-mexique-1140394.html> ; consulté le 17/04/2017.

UNHCR, <http://www.unhcr.org/fr/4b14f4a62> ; consulté le 24/03/2017.

Wikipédia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Bidonville#cite_note-1 ; consulté le 3/03/2017.

ANNEXES

Entretiens

Entretien avec Yona Friedman

Entretien avec l'architecte effectué le 23/03/2016 dans l'appartement de Yona Friedman à Paris.

Que peut-on faire pour la situation des migrants?

J'en ai parlé récemment avec un journaliste à ce sujet. J'ai essayé de dire que c'est une très grande ère politique de ce qu'on fait aujourd'hui. Les réfugiés, ça construit le pays. Les Etats-Unis : c'est la migration qui les a fait grands. Ça a été vraiment une puissance négligée, avec la migration c'est devenu grand. Et c'est un peu partout pareil.

Je ne rentre pas dans le côté politique, c'est un peu compliqué à gérer. Il y a beaucoup de solutions mais je ne suis pas assez compétent à ce sujet. Mais si je regarde autour de moi, je pense que c'est une occasion exceptionnelle pour que les nouvelles villes se fassent. Donc à mon avis, qu'est-ce qu'on devrait donner aux réfugiés ? Une terre, une aide et « Construisez pour vous-même ». C'est ce qui se passe avec les bidonvilles. J'ai beaucoup travaillé en Amérique du Sud. Donner seulement une petite aide au début, et après ça ils se débrouillent. Surtout que dans notre civilisation, il y a énormément de matières premières, des déchets. Ce qui est un déchet pour une société industrielle riche, c'est une matière première pour celui qui est sans rien. Par exemple, en Inde, en 1970, pour les plaques de métal, les gens cherchaient des boîtes de conserves dans des poubelles. Dans les années 1970, un déchet de bois, ça n'existe pas. Le bois est toujours utilisable. Je vous donne ces exemples. En Amérique du Sud, au Venezuela ou en Brésil, j'ai visité beaucoup de pays. Même au Maroc, à Casablanca, j'ai visité des bidonvilles. Ce n'est pas le gouvernement qui m'a invité là-bas, mais les gens des bidonvilles. Je ne connais pas le Maroc officiel.

J'ai été moi-même réfugié, je connais cette situation. Evidemment, quand on n'est pas des réfugiés appartenant à des grands groupes, c'est relativement facile à gérer. Dans les grands

groupes, c'est inévitable qu'on commence comme une société à part. Aux Etats Unis, au début, ce n'était pas un hasard, il y avait des groupes d'Italiens, d'Irlandais etc. Ce n'est pas par une ségrégation.

Je suis né en Hongrie, donc arrivé ici, je cherchais des gens avec qui je pouvais parler en hongrois. C'est comme ça. Je ne connais pas des solutions d'un point de vue juridique – c'est trop compliqué. Mais comme ça se faisait l'autre fois, on leur propose l'aide. Surtout que les réfugiés maintenant ce ne sont pas des analphabètes, ce sont des gens qui ont des idées techniques, ils savent faire quelque chose. Donc ces réfugiés, ce ne serait pas la même chose que les bidonvilles. Aux Etats-Unis, il y a des bidonvilles avec certaines connaissances techniques. Ca aurait été très important pour l'Europe, et ca aurait été une expérience sociale et architecturale étonnante pour savoir comment les gens feraient un lieu.

J'ai travaillé avec ces problèmes assez souvent. L'important, c'est de ne pas sur-planifier d'avance. J'essayais d'utiliser des systèmes techniques qui sont très faciles à appliquer. Je dois faire en juin à Londres ce petit objet avec six techniques. J'ai déjà fait ces exemples en Italie, c'est très petit, c'est 3-4 mètres carrés. Il n'y a pas une obligation géométrique. On le prépare en 3-4 jours, un objet comme ça. On a un peu plus de préparation nécessaire, parce que c'est un petit objet, donc on ne peut pas produire les anneaux qui réunissent d'autres anneaux. Car faire ces accessoires, c'est un prototype très difficile.

J'imagine que pour avoir des parts de maisons de disons 3-4 cubes de 4m², c'est petit mais vivable. Je connais ça d'autres pays. Et ça, on peut le faire en 3-4 heures, sans préfabrication, juste avec les soudures. Un anneau, ça ne coute rien. Ça veut dire que le tout c'est une somme ridicule, c'est, disons, un cube à peine plus cher qu'un carton. Mais ce n'est pas nécessairement un cube, c'est juste que c'est le plus simple. Dans toutes les réalisations, on a fait toujours comme ça – c'était improvisé. J'ai proposé qu'on le fasse, et chaque mois je peux changer de formes.

Donc je le crois que c'est la réponse. Je donne cet exemple parce que j'ai déjà l'expérience de comment ça marche en réalité. C'est facile, il n'y a pas de problèmes de transport. Le travail est bien, la soudure n'est pas très bien compliquée. Dans les conditions actuelles, c'est une technique possible. Et en plus, ça ne nécessite pas des fondations. Disons que ce sont des containers très simples. C'est ce que j'ai proposé hier à la presse.

Madame Merkel a raison, on doit recevoir ces gens, on doit les aider. C'est une partie de notre société. Et demain, vous pouvez être réfugié. J'ai écrit *Architecture de survie*. Et ces problèmes vraiment y sont. J'ai travaillé en Indonésie, en Inde. On a fait des anneaux en bambou. Ils ont des bons techniciens.

Justement, ce livre, vous l'avez écrit il y a très longtemps. Pourtant, il semble être d'une actualité d'aujourd'hui.

Je l'ai commencé il y a plus de 50 ans. Et plus précisément en 1958. J'ai eu cette expérience – je ne suis toujours que l'architecte des sites avec la meilleure volonté pour les gens. J'ai fait construire d'assez grands logements sociaux. J'ai demandé à des gouvernements, qu'est-ce qu'on peut faire pour faire participer les gens, pour que les gens fassent comme ils veulent. J'ai rencontré beaucoup de difficultés mais dans notre système de finances. Ils ne veulent pas donner de prêts à quelque chose qui est interchangeable. Mais aux Etats-Unis, c'est encore plus absurde. S'il y a plusieurs financiers pour un bâtiment, dans les plans on indique la partie qui revient à qui. Disons tel lieu sera en rouge, tel mur en bleu. Et c'est une fiction juridique mais évidemment ça bloque toute échange. Et à mon avis, ce qui est le plus important dans ce système, c'est que ça soit échangeable avec très peu d'effort.

Les cubes avec les anneaux, c'est 30kg. C'est facile à déménager, sans équipement spécial. Et c'est très important, sans ça il y a un appel à experts, à l'équipement. Donc je prévois que les réfugiés peuvent déménager 30kg, 50kg eux-mêmes. Et 30 kg à 4 personnes, ça va. Je crois que c'est important de leur donner des possibilités de manier des choses eux-mêmes. J'étais très critiqué par des architectes. Parce que j'ai dit : « Planifier un bâtiment, n'importe qui peut le faire. » L'architecte peut apporter des techniques, surement, dans certains cas un côté artistique, pourquoi pas. Mais à la base tout le monde peut le faire. Et j'ai utilisé ça dans un bâtiment à 20 étages, ou chaque appartement est différemment meublé par des gens.

En 1980, le Ministère de l'Education en France m'a confié un lycée. Ca a été construit. Maintenant ça devient un Patrimoine National. La Cité de l'Architecture a invité des survivants de cette opération, car ça a été construit il y a 36 ans. Ils font un film sur ça. Mais l'intéressant – on doit agrandir le lycée. Et la directrice veut que ça soit avec les mêmes systèmes. Aujourd'hui j'ai 93 ans, je ne pourrais plus le faire. Mais il y a une trace de comment ça a été fait. Et c'est tangible, c'est là. La municipalité a refusé les plans. Parce qu'ils ont dit que les chemins sont trop longs. Mais les autres plans, c'était exactement ce qu'on a voulu aussi. On a voulu passer par la chambre d'en face, mais faire une petite, disons, promenade. Il y a trop de coins. Et ce qui s'est passé est que les groupes de jeunes s'approprièrent ces coins-là. Et il n'y avait pas des batailles de groupes. Et ça a marché. Quand la municipalité a refusé, les enseignants et les parents sont allés voir le Ministre, et le Ministre a dit « On le fait ! ». J'ai appris qu'il y a toujours le blocage pour toute sorte de proposition. C'est pour ça que je ne veux pas parler de côté politique, coté juridique. Parce qu'on se fait des ennemies automatiquement. Mais si on parle des possibilités techniques, ça devient plus simple. Je sais que c'est possible partout où il y a un terrain publique.

Et même si c'est un terrain où les gens sont avec les petites tentes etc. on peut aussi commencer à construire là-bas. Si tout l'arrière-plan psychologique change.

Je voudrais vous montrer justement ces endroits. Il n'y a que des tentes. [Je montre mes photos prises à l'ancien camp de la Grande Synthe]

Vous avez une belle collection là ! Tout est possible. Vous pouvez faire des print-out ? Vous me les imprimez et me les envoyez¹.

Je travaille avec des photomontages et des maquettes. Les gens qui travaillent avec un plan technique, c'est une erreur. Le photomontage, ça explique qu'est-ce qu'on peut faire. Je vais vous montrer des choses que j'ai fait pour Caracas. Vous avez des petits escaliers et c'est tout. Et pour ça on peut toujours trouver une petite place.

Le concept de base pour l'architecture est complètement faux – que c'est quelque chose qui est fait pour l'éternité. Quand on parle de l'architecture, les gens pensent : pyramides, temples égyptiennes... C'était des monuments. Mais à l'époque les gens habitaient dans des choses très simples en boue séchée. J'ai vu des villages en Delta du Nil. J'ai visité beaucoup de pays, j'étais au Yemen etc. parce que j'étais envoyé par les Nations Unis un peu partout. C'était quand les gouvernements ont encore cru en Nations Unis et les Nations Unis étaient différents.

Je ne sais pas si vous connaissez Hassan Fathy, c'est un architecte égyptien qui a commencé en Nubie, utilisait les structures paysannes². Il y avait un peu partout des gens comme ça.

A Madras je n'ai rien fait comme un projet habituel en architecture. J'ai commencé par les petites maquettes. Là-bas ils savaient mieux utiliser le bambou comme n'importe quel expert ici. Et grâce à leur technique, ça a été construit³. Pour cette construction j'ai eu le prix des Nations Unis et le prix du Premier Ministre de Japon. Mais pourquoi ? Ça coûtait 2 dollars le mètre carré. C'est pour cela que j'ai eu ce prix. Et c'est pour cela que je vous dis aujourd'hui – tout cela est réalisable. Ce ne sont pas des utopies, ça a été fait ici, ça a été fait là-bas. Et le but est de se libérer de ces techniques anciennes. Pas les jeter, elles sont très bien. Mais il y a des cas où on doit changer des techniques.

Ces techniques peuvent être utilisées pour les réfugiés ? Le temps pour habiter dans un camp de réfugiés en France c'est approximativement deux mois. Mais dans le monde c'est 17 ans.

Pour ma pratique, je sais qu'en Inde, en Indonésie ou en Brésil c'est l'éternité...

Dans les bidonvilles, la ville de Jakarta a construit des trottoirs de 30 cm au-dessus de sol,

1 Les photomontages de Yona Friedman sur mes photos dans les annexes: «Proposition de Yona Friedman sur mes photographies».

2 Hassan Fathy a notamment écrit le livre *Construire avec le peuple*, Paris, Jérôme Martineau, 1970.

3 Yona Friedman parle ici de la construction du Museum of Simple Technology, dont les photos sont à retrouver dans les annexes: «Yona Friedman - Museum of Simple Technology»

comme ça les gens ne pataugeront pas dans la boue. Quelle était la réalité ? En Indonésie, il y a 300-400cm de pluie par an. Les gens ont été révoltés par cette situation. Ils ont dit « Il y a des trottoirs mais les maisons sont inondées ». Parce que le système de trottoirs a fait des bassins et les maisons n'ont pas été surélevées. Avec toutes ces planifications de bienveillance on doit réfléchir, on doit connaître la réalité. Dans l'habitat même, c'est l'expérience, ça y est, ça marche, c'est très bien, ça ne marche pas, on ne l'oublie pas parce que peut-être ça marchera ailleurs.

Et autre chose. Disons qu'on réussit à avoir ce terrain où les gens peuvent – à mon avis une chose très importante – avoir la possibilité d'un jardin potager. Habitat, ce n'est pas seulement habiter, mais aussi manger. Et toujours en Indonésie, lors d'une conférence, j'ai lancé « Habitat, c'est d'abord une question de nourriture. » Et c'est évident. Dans les civilisations riches, les gens ne réalisent pas. Jakarta c'est une énorme ville, où on a construit de bâtiments des 4 étages de logement social. Les gens ont dit « Ce n'est pas possible, quand nous avons habité dans les bidonvilles, on avait produit le manger. On a eu des poulets. » Et en Birmanie, j'ai visité les bidonvilles, ça a été des habitats « de luxe », au rez-de-chaussée il y avait du cochon, et ils ont fait même les plantes médicales. Ça veut dire que la médecine a été arrangée par la communauté. Ce n'est pas négligeable. Chez nous, la médecine, c'est acheter des médicaments à la pharmacie, des produits. Mais les systèmes anciens expérimentaux, ça marche dans beaucoup de domaines. Ce célèbre médecin Jonas Salk a inventé le vaccin contre le polio. Et lui, il était de même avis, c'était un médecin très ouvert, parce que peut-être ce n'est pas toujours la meilleure solution, mais ça peut améliorer. Moi personnellement j'ai utilisé une de ces plantes, et ça m'a évité un cancer. Ce n'est pas moi qui le dit mais mon médecin traitant. Une telle nouvelle communauté peut inventer beaucoup d'améliorations qui peut-être seront utilisables ailleurs. Mais c'est une expérience à faire. Qu'est-ce qu'une société naissante ? Le terrorisme ce n'est pas lié à ça, ce sont souvent des intellectuels qui sont délogés comme ça. Ne jugeons pas sur le papier.

Vous savez, c'est quand même une grande partie de notre société, ça se faisait avant aussi. Et c'est dommage qu'il manque du système commercial pour cela.

Et l'idée de bricolage, où les gens construisent des choses par eux-mêmes, quelle est sa place dans la société ?

Il y a certaines choses, par exemple, notamment aux Etats Unis, les gens commencent à avoir une certaine méfiance avec la nourriture achetée. Ils produisent leurs tomates etc. Mais vous le voyez, dans toutes les sociétés, il y a des bricoleurs. Et ce sont eux qui peuvent lancer toute une branche d'économie. Donc il y a des gens qui sont prêts. Et vous voyez avec ce lycée, ça a été très intéressant, c'est pourquoi je suis pour l'expérimentation. C'est très bien qu'on

peut faire les théories mais je veux aussi savoir ce que ça donne en réalité. Les gens qui ont conçu les plans de ce lycée, m'ont dit quelque chose : « Vous savez, c'était un bon plan. Si vous l'avez fait tout seul, on aurait refusé. Mais c'était un bon plan, parce qu'on l'a fait nous-même. » Et c'est très important. Le simple fait, que c'est sorti de leur réflexion, ça a été très important. Et autre chose, comme le Ministère de l'Education m'a confié ces projets, j'ai donc eu la responsabilité pour le budget. Je n'ai pas été libre de côté technique. Mais il fallait faire pour que ces plans soient changeables, parce que 15 ans après, ce n'est plus la même génération. Ils ont rajouté, ils ont remanié. Et ça marche. Le principe que j'utilise est qu'il y a de l'espace disponible. Et ils ont ajouté une telle ou telle salle, parce qu'il y avait de la place. Je crois que ce sont des choses importantes.

Ce n'est pas une nouvelle approche pour l'architecture, c'est millénaire. Mais on doit le revoir, adapter à l'architecture d'aujourd'hui. Je prétends qu'on construit trop, trop, trop, trop. On construit des immeubles 100 mètres, 200 mètres. Au lieu de dépenser pour ces bâtiments, aider à avoir des meilleurs appartements pour travailler chez eux. Puis quand on doit bouger, le métro est inutilisable. C'est le cas à New York par exemple vers 5h de l'après-midi. Le métro est bloqué. Qu'est-ce que font les gens ? Ils vont dans des bistros ! Donc toute cette concentration, c'est une erreur. C'est de nouveau une logique qu'on nous a enseigné, c'est quelque chose de tangible. Mais côté utilité, c'est pas nécessaire. C'est une difficulté pour le fonctionnement de la ville. C'est incommode pour les gens. Et c'est plein des choses comme ça.

Quand j'étais étudiant, on devait faire des grandes places pour que les gens puissent se rencontrer. Aujourd'hui, ce n'est plus dans la grande place où les gens vont se rencontrer, mais via un téléphone portable, ils prennent un rendez-vous n'importe où. L'hypothèse de la vie urbaine a complètement changé.

Quand Sarkozy a lancé l'idée de Grand Paris, je suis complètement contre, c'est une idée de XIXe siècle, peut-être. A deux heures, on se demande, est-ce que Bruxelles, c'est une banlieue de Paris ou est-ce que c'est Paris en banlieue de Bruxelles ? On a changé d'échelles. Le réseau TGV, c'est un réseau de métro. Il faudrait faire une carte orange pour le TGV, c'est-à-dire un abonnement à prix réduit. Il y a un pays qui a déjà bien commencé ça, c'est la Suisse. Ils considèrent le réseau de chemin de fer comme le métro.

Mais ce n'est pas la même échelle, c'est plus petit.

Oui, mais peut-être par région. Et ensemble, c'est une très grande ville. Avec certaines améliorations techniques du réseau TGV, on peut aller partout en Europe en quelques heures. Il n'y a aucune raison que Berlin soit plus loin que 4 heures. De nouveau, c'est la réalité. Mais

comme pour le métro, il y a les tarifs réduits, on peut faire un métro continental.

Et vous voyez, on a posé un problème de départ. C'est un ensemble. On doit changer notre procès.

Les gens disent être satisfaits de leur habitat actuel, souvent parce qu'ils n'ont pas conscience d'autres alternatives.

Quand j'ai commencé à travailler sur la ville spatiale, j'ai utilisé l'argument - ce n'est pas par hasard, c'est parce que ça plaisait – en disant « Vous pouvez construire sans démolir ». Les gens sont conservateurs. Dans nos habitudes, quand on va dans des pays avec des coutumes complètement différents, on a du mal. Il y a 30 ans, si on allait dans une culture et on nous dit « Asseyez-vous », on disait « Mais il n'y a pas de chaise. » C'était inimaginable. Au Japon, en Chine, en Inde, ça a été normal. J'ai mangé dans un bidonville en Inde, il y avait une nappe, et la nourriture sur la nappe, et on mangeait comme ça. A une conférence aux Etats-Unis à l'époque, j'ai entendu « C'est terrible ce qui se passe en Inde. On doit leur apporter les cuillères et les souliers, parce qu'ils marchent pieds-nus. J'ai été très irrité par ça et j'ai dit que les Indiens se lavent avant manger, ils lavent leurs pieds.

C'est vraiment de l'ethnocentrisme.

Et cet ethnocentrisme, ça rassure les gens. Parce que je sais comment se comportera une personne inconnue qui marche dans la rue. Toutes ces cultures ont des bons et des mauvais côté. Ça passe toujours par l'expérience qui montre qu'est-ce qu'on doit éliminer de notre système et quoi garder. Donc pas simplement de marcher sur une idée comme ça mais c'est important de passer par une expérience.

Ce lycée, le gouvernement m'a confié, parce qu'il y avait une petite révolte des enseignants. Alors le gouvernement leur a laissé.

Parce que ça vient « de bas » ? C'est ascendant ?

Toujours il y a des mécontentements. On doit écouter ces mécontentements parce que ce n'est pas destructif en général.

C'est ce que vous avez dit dans les Utopies réalisables. Chaque utopie vient d'une insatisfaction

ou d'un mécontentement.

C'est aussi un fait expérimental. Vous en avez des milliers d'exemples. Et tout ça, ça a marché. Je suis très content qu'il y a des gens qui lisent ces livres. Je dis dans ce livre mon expérience, mais c'est seulement mon expérience. C'est dogmatisation. J'étais encore étudiant quand j'ai réalisé par observation de simples choses, le bauhaus, une cuisine idéale. Sauf que la ménagère m'en a voulu. Elle voulait un autre arrangement. Même si l'idée de Bauhaus a été valable, elle était très loin de la réalité.

On a parlé de la nourriture. Pendant la deuxième guerre mondiale, ça manquait de la nourriture. Il n'y avait pas de viande, il y avait du pain. Les gens achetaient des cochons, les installaient dans leurs salles de bain, les nourrissaient avec du pain, pour ensuite avoir de la viande. Dans les bidonvilles ou dans les quartiers populaires classiques vous avez des poulets de partout. Comme en Algérie, avec ces nouveaux projets, où vous mettez des animaux ? C'est hors la réalité.

Il faut toujours partir de l'expérience de l'habitant pour construire avec lui.

Exactement. C'est évident dans tous les domaines. Mais les gens ne réalisent pas. Par exemple, dans la médecine, les gens n'arrivent pas à expliquer la diagnose ; alors le médecin agit. Vous avez mal à quelle occasion ? Quand vous vous levez, quand vous mangez, quand vous êtes fatigué ? L'été, l'hiver ? Il y a mille éléments pour une diagnose. Et le médecin ne demande mieux que de coopérer.

On a tous des habitudes, on est tous conservateurs.

Le principe de village urbain pourrait être appliqué par exemple à Paris ?

Ca existe à Paris.

Vous voulez dire dans les quartiers ?

Je descends, il y a des gens même maintenant qui me disent « Bonjour ». Ça existe, vous le voyez. C'est dans ce petit demi-arrondissement. Dans le commerce, c'est toujours la même clientèle. On dit souvent « C'est dans le marché que les gens parlent ». Non, ce n'est pas dans le marché que les gens parlent, mais ils se connaissent déjà. Il y a des gens qui vous parlent dans la rue. Tout ça c'est des réalités. Evidemment, quand je vais plus loin, peut-être que je connais quelqu'un mais c'est peu probable. Dans 500mètres de diamètre, je connais des

horaires de beaucoup de gens. Dans une maison comme ça, on se connaît tous.

Ce principe de rester local peut exister malgré le global ?

On peut être dans le local et on peut être dans le global. Vous avez cette possibilité. Dans les *Utopies réalisables*, j'ai posé l'hypothèse que la communication totale est impossible. Et maintenant les gens me disent « Comment vous l'avez su ? ». Parce qu'avec Internet, vous pouvez contacter tout le monde. Non, vous ne pouvez pas. Et c'est ce que j'appelle dans ce livre le « groupe critique ». Le Musée d'Histoire Naturelle de Zurich m'a demandé un sort d'explication avec la bande dessinée. Parce que c'est vrai pour tous les animaux, pas que pour les hommes. Juste les grandeurs sont pas les mêmes. Et je pourrais dire que le village urbain c'est le droit de la nature. Et ça varie, la grandeur, le village urbain, c'est d'un côté vous êtes enfermé chez vous et en même temps vous échangez avec quelqu'un au téléphone. Mais c'est un nombre limité, vous ne pouvez pas parler avec un million de personnes. C'est impossible. C'est cérébralement impossible.

Et toutes les choses dont nous avons parlé ce sont des lois de la nature, par exemple l'importance de la nourriture.

Dans ce cas, la création d'un groupe au sein de camp de réfugiés étant donné qu'ils restent seulement deux mois sur place, est possible ?

C'est possible mais le temps est nécessaire. Je crois que j'ai appris, moins avec les bidonvilles, mais avec la deuxième guerre mondiale, où les conditions étaient différentes. On n'avait pas de nourritures, on a été persécutés, on a été groupés n'importe comment. J'ai été détenu en 1944 par le Gestapo. J'ai survécu parce que la Hongrie a été libérée deux mois après. La ville a été prise en janvier 1945. Il y avait le problème de la nourriture, et ça a été étonnant, comment les gens ont été généreux entre eux. C'était un groupe de victimes, et il y avait la générosité, mais il y avait une chose spéciale qui explique ça. On a été emprisonné mais on a entendu l'artillerie des alliés qui arrivent. Donc d'un côté les Allemands ont eu peur, et nous avons eu de l'espoir. Et c'est vraiment ça qui s'est passé, les allemands n'ont pas voulu rester avec les prisonniers. J'ai appris dans cette situation, de nouveau par la réalité.

C'est dans la pauvreté que nous sommes le plus solidaires ?

Oui, sûrement plus que les non-pauvres. Les non-pauvres peuvent être solidaires dans les zones de politiques.

Il y a quelqu'un qui a beaucoup été impliqué dans l'action politique qui a dit « Pauvreté est la richesse des nations. » Evidemment, on peut le tourner. Mais cette pensée incite à défendre notre survie. Si je dis ça pour les animaux, on verra que ce sont les mêmes règles. On ne trouvera pas de groupes de chiens au-delà des 50. Il y a une solidarité entre les bêtes ; Et la non-agression intérieure. Ça varie avec chaque espèce. Mais en réalité, ça caractérise le type de singes que nous sommes.

J'ai bien dépassé l'architecture, c'est très général.

Je trouve qu'il faut justement dépasser nos disciplines. Dans le design, il faut notamment se questionner sur la sociologie, l'habitat...

C'est ce que je fais aussi. Je dois aussi connaître quelque chose de biologie, de sociologie, de l'histoire. Sûrement. Et je crois qu'un très grand nombre de gens sont d'accord. Physicien qui est juste physicien, c'est minable. Quelqu'un de grand comme Einstein, ils ont cherché aussi dans d'autres domaines. Ça fait surface lentement. D'ici 100 ans les gens vont enfin résoudre les problèmes d'aujourd'hui. Mais il y aura bien d'autres problèmes.

Entretien avec Thomas Combes et Mathieu Perrier

Entretien avec les architectes effectué le 28/04/2017 dans les locaux de Les Grands Voisins à Paris.

Pouvez-vous expliquer en quoi consistaient vos projets de fin d'étude d'architecture ?

Matthieu : Il s'agit du projet *Chronogènese*, c'est un travail d'un an qu'on a réalisé à Toulouse. On avait un site donné par notre atelier d'architecture. Il n'y avait pas de programme défini, il fallait soulever des problématiques au sein du site qui se trouvait en périphérie de Toulouse et apporter une solution à la fois anthropologique et architecturale, au niveau urbain et à petite échelle.

Avez-vous eu une préparation anthropologique en amont ?

Matthieu : On a eu des cours en licence, et puis pendant cet atelier on pouvait sortir du cadre de la création du logement, du bureau etc. On nous a poussé à être curieux, à se poser des questions et on encourageait à lire les livres, écrire des poèmes, des textes pour synthétiser notre travail. On pouvait utiliser des photographies, des tableaux d'art, des références architecturales. Avec Monmar, on s'est retrouvé tous les deux à s'interroger sur une famille de gens du voyage qui était installée illicitement sur un terrain au niveau d'un lotissement. Ça nous avait marqué, parce que nous sommes tous les deux étrangers et ce mode de vie, assez marginal, et cette communauté nous a toujours fasciné. On s'est donc rapproché d'eux pour comprendre pourquoi ils sont là, pourquoi à cet endroit de Toulouse, pourquoi ils vivaient dans des caravanes.

Il s'agissait d'une seule famille ?

Matthieu : Oui, c'était une seule famille. Mais au sein de cette famille, il y a le patriarche, le père, la mère, plusieurs enfants, en général assez nombreux. Et puis la fille, le fils ramènent sa compagne, son compagnon et ça s'agrandit comme ça. Puis il y a les oncles, les tantes, les cousins...

On a donc commencé à s'interroger sur comment ils vivaient, comment ils s'approprièrent l'espace et pourquoi ils étaient rejetés par la société sédentaire. On a donc fait plusieurs enquêtes auprès des riverains. Plusieurs d'entre eux avaient porté une plainte pour qu'ils

bougent. Il y a toujours cette image, cette caricature qu'on a des gens de voyage, les voleurs de poules, qui salissent tout. Leur mode de vie qui n'était pas le même leur dérangeait.

Thomas : La plus grande différence est qu'ils soient pas ancrés dans le territoire. Pour les sédentaires, quand tu es ancré dans un territoire, tu en prends soin parce que c'est le tien. Et vu que les gens du voyage ne sont pas ancrés sur le territoire, ils sont considérés comme ceux qui vont tout saccager.

Cette famille vivait donc plusieurs mois dans le même espace ?

On a su bien après que les gens du voyage ont un circuit économique sur l'année. Ils ont un point d'attache où ils sont enregistrés civilement. Et tout au long de l'année, ils savent d'avance où ils vont bouger.

Ils connaissent les terrains qui sont soit désinfectés soit des zones d'accueil, des zones de grands parkings, de stationnement qui sont dédiés aux gens de voyage. Les communes sont obligées d'avoir ça. Sauf qu'il n'y a pas assez de place et les maires refusent de les construire car ils ne veulent pas que les gens du voyage viennent chez eux. Il n'y a plus de place, ils sont rejetés, ils vont dans des espaces où il y a l'eau, l'électricité, où ils peuvent rester entre eux, où ils seraient en sécurité. Il faut savoir que ces gens sont tous plombier, masson. Ils ont des métiers où ils peuvent bouger. Ils vont trouver un travail en fonction de là où ils bougent. Ils travailleront pas dans des entreprises fixes comme la poste.

Thomas : Ils vont démarcher les gens, vont leur dire « Je sais faire ça, si vous avez besoin de nettoyer vos gouttières ou s'il y a un problème d'électricité chez vous, faites appel à moi ». C'est complètement informel. Ils sortent du clivage. Ce qui est intéressant, c'est qu'ils proposent un service qui est souvent pas accepté par la population. Mais il y a des gens qui utilisent ces services, et qui sont contents car c'est moins cher et ce sont des gens qualifiés.

Matthieu : Oui, ils sont qualifiés et ils se connaissent manuellement. Mais ils ont un niveau d'éducation très faible en général. Ils arrêtent l'école très tôt. Les filles tombent enceintes très rapidement, par manque d'éducation, de protection ; des fois entre frères et sœurs, cousins, cousines. C'est un grand problème chez eux qu'on essaie de sensibiliser pour que ces communautés évoluent intellectuellement, qu'elles s'émancipent et qu'elles sortent de cette extrême pauvreté. Ils se disent « C'est comme ça, je suis gitan, je serai gitan toute ma vie, je peux pas abandonner tout ça, je dois rester auprès de mon père, ma mère et j'éleverai mes enfants comme ça. » Quand on est arrivé, ils nous ont remarqué de loin. Ils se demandaient si on était des journalistes. Ils n'ont pas l'habitude de voir les gens débarquer comme ça, leur posant des questions. Ils nous ont demandé s'ils allaient passer à la télé.

Sans le savoir, il y avait déjà une organisation au sein du campement, de par la position des caravanes. Ils créent un espace avec un seul point d'entrée. Le patriarche est celui qui reste à l'entrée et il te repère de loin. Il sait que tu es entré chez lui. Ils disposent les caravanes en façon que les mamans qui font la cuisine au centre peuvent toujours jeter un œil sur les enfants. Ils peuvent se raccorder facilement. Ils ont toujours une caravane qui est dédiée à la machine à laver et à la cuisine. Et ils habitent entre 5 et 10 personnes par caravane. Il faut savoir aussi qu'une caravane c'est un investissement, ils l'achètent pour plusieurs milliers d'euros et ils vont en prendre soin pour que ça soit pas dévalué, pour qu'ils puissent la revendre, pour acheter la nouvelle quand la famille s'agrandit. Tout ça rentre en jeu.

Donc on s'est surtout demandé comment nous, en tant qu'architectes, pouvons apporter une réponse architecturale pour favoriser leur intégration au sein de la société. On ne remet pas en cause leur mode de vie, mais on veut qu'il soit compris par les autres et qu'il participe aussi à la dynamique de la société ; et répondre aux problèmes qui sont liés à l'éducation, au rejet social à ce mode de vie qui est plus ou moins précaire.

Avez-vous voulu créer donc le lien avec la population sédentaire ?

Oui, c'était le plus compliqué. Ce qui était difficile, c'était de s'approcher d'eux au début parce qu'ils étaient très méfiants. Ils ont une notion du temps qui est complètement différentes. Ils peuvent te dire « demain », mais pour eux « demain », c'est dans une semaine, dans un mois. Cette approche nous perturbait et on avait des difficultés d'échanger avec eux ; ils restaient très flous parce qu'ils avaient peur que ça se retourne contre eux. Donc on s'est rapidement dit – il faut qu'on ait un intermédiaire, quelqu'un qui travaille avec eux. Il y a des associations qui les aident à répondre à leurs problèmes, à récolter leurs courriers, à leurs conseiller quand ils sont malades. Et il y a aussi des bus mobiles, qui viennent 2 à 3 fois par semaine s'installer dans le camp et ils donnent le cours aux enfants. Ils se sont dit, si les enfants ne vont pas à l'école, nous, on va aller vers eux. On a fait toute une enquête pour remonter la hiérarchie qui peut nous aider.

Ils sont en majorité les évangélistes. C'est quelque chose de très fort chez eux donc on a commencé à solliciter des prêtres qui ont de l'influence au sein de la communauté. On a commencé à tisser des liens.

On a donc fait un livre qui a recensé toute notre analyse : un travail photographique et d'interview. On a créé un protocole, avec nos questionnements, nos réflexions, la description des visites, nos premières analyses, l'occupation de l'espace. Ils sont très, très forts pour pirater le raccordement.

Thomas : Ce qui est intéressant, c'est que ce sont les problématiques que les migrants

retrouvent aussi : comment avoir l'accès à l'eau, comment avoir l'accès à l'électricité, comment s'intégrer à la population. Sauf qu'ici c'est la population qui est en France depuis au moins 800 ans.

Matthieu : Oui, ils sont tous français depuis plusieurs générations au moins.

Et justement, au niveau de communication, ils parlent quelle langue ?

Thomas : Ils parlent tous français, avec un sort d'argot qui leur est propre. Tu ne comprends pas toujours ce qu'ils disent. Ils ont des expressions propres à eux. C'est aussi dû au fait que c'est une population introvertie et rejetée.

Matthieu : Après avoir tout analysé, on a créé une carte de zones d'accueil dans les périphéries, où ils peuvent se garer, que chaque commune est obligée d'avoir. Et même ces zones d'accueil, ils les veulent pas, parce que très souvent elles sont trop rigides, ou ils sont délabrés, où il y a de la préférence et ce sont toujours les mêmes qui reviennent.

Thomas : Oui, et très souvent ils sont mis très loin de villes, ils peuvent pas bosser et ils se retrouvent dans des situations encore plus difficiles. Donc ils les pratiquent pas si souvent que ça.

Matthieu : C'est une bonne idée, mais qui a été mal exploitée.

Thomas : Il y a eu ce côté obligatoire qui a fait que les municipalités se sont dit « Ok, c'est obligatoire, donc je vais les mettre très loin comme ça ils vont pas nous déranger ».

Matthieu : C'est à défaut, comme Thomas a dit. Mais ils aimeraient aussi être dans un endroit tranquille où ils ne seraient pas persécutés, jugés. Mais les zones soit ne sont pas adaptées, souvent insalubres, soit trop éloignées, soit il y a un manque de place. Donc il y a plusieurs facteurs qui rentrent en jeu.

Mais est-ce que finalement ils veulent être intégrés ?

Matthieu : C'est une vraie question. Il y en a qui te disent oui, d'autres non. Ils sont très fatals sur leur sort. Pour eux, ils sont condamnés, persécutés depuis la seconde guerre mondiale.

Ils se victimisent ?

Matthieu : Non, pas vraiment. Mais si on entre avec eux dans ce sujet, ils vont te dire

« Ecoute, on veut s'ouvrir, c'est les sédentaires qui veulent pas ». Mais en même temps ils vont pas faire l'effort pour s'acclimater. Ils vivent dans leur environnement, ils jouent aussi sur ce côté qu'ils font peur. Mais il y a ceux aussi qui veulent s'émanciper. Il y en a qui l'ont fait, qui se sont sédentarisés. Et il y a des familles qui se sédentarisent, ils réalisent que c'est un mode de vie qui leur convient pas et ils reprennent la caravane. Donc ça dépend des cas. En général, ce sont des gens qui vivent dans une extrême pauvreté et qui arrivent pas à s'en sortir.

Il s'agit donc d'un choix par manque d'autres choix ou bien c'est un choix par tradition ?

Thomas : Je pense que c'est la deuxième option. Pour eux ce mode est très important, ils ne veulent pas le perdre. C'est leur identité, c'est leur histoire. Ils se considèrent comme différents. Ils se considèrent comme Français, mais pas sédentaires donc à part de la population française.

Matthieu : Ca change dans la nouvelle génération ; certains jeunes veulent partir, mais c'est un cercle familial très puissant et le patriarce fait toujours la pression pour qu'ils restent là. Des fois il y a des conflits entre les familles, ça arrive souvent.

Thomas : Oui, c'est un peu comme des mini-clans. Il y a des guerres entre eux. C'est un système un peu féodal qui est vraiment ancien. Après, la vraie question est est-ce qu'il faut qu'ils continuent à vivre comme ça ? Est-ce que c'est bien pour eux ? Est-ce que c'est à nous de dire ce qui est bien pour eux ?

Matthieu : Si on leur apporte de l'aide, ça veut dire qu'on considère qu'ils ont un problème.

Dans ce cas, cela hiérarchiserait le système ; cela voudrait dire que le système sédentaire est meilleur que leur.

Matthieu : Oui, et on a beaucoup misé sur l'éducation. Pour que ces gens là soient conscients, pour qu'ils puissent s'émanciper financièrement et socialement. Tout ça sans remettre leur mode de vie. S'ils restent entre eux, s'ils se ferment, ils seront toujours dans un environnement de rejet. Donc on a essayé de les intégrer à travers l'éducation.

Thomas : à travers le plus-value aussi. Ce site là, il y a une fiche industrielle, c'est un endroit de graphes à Toulouse qui est super réputé. Il y a donc beaucoup de gens qui y vont, mais ils s'y rencontrent pas avec les gitans. Alors comment peut-on créer un lien entre deux catégories de personnes complètement différentes et qui vont sur le même lieu pour les qualités identiques ? Ils y sont pas embetés par la police, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, ça appartient à personne. Ces lieux là qui sont des non-lieux, ils deviennent les lieux qualifiés par

des gens qui l'utilisent. Et de manière informelle, ce n'est pas réfléchi à l'avance et figé.

Matthieu : Exactement. L'idée du projet était de trouver des lieux infectés autour de Toulouse qui sont proches des aides à l'accueil. C'est pour leur proposer une zone, où ils ont déjà de l'eau, de l'électricité, du surface, où ils sont protégés, isolés et à la fois proches de riverains et proposer des ateliers modulables de la mairie, selon la demande, selon les besoins, selon les activités de la mairie. Et les gens du voyage pourraient également participer dans ces activités. Et donc à travers une activité il y a une interaction qui se crée, les gens se sentent intégrés, et en échange on découvre la culture de chacun et il y a donc une meilleure cohabitation. Comment l'institution et l'architecture peuvent fédérer deux communautés de deux modes de vie totalement différents.

On a travaillé dans plusieurs sites, on a fait une projection du cinéma, une école de danse, on a organisé un match de foot, on a bu une bière tous ensemble. L'idée était donc d'appliquer ce qu'on disait. A chaque fois on mettait les mêmes habits, les gens savaient que c'était nous de loin. On déjeunait avec eux et à la fin on avait vraiment une belle interaction avec eux.

Qu'est-ce qui rend un non-lieu un lieu ?

Thomas : La pratique de l'espace. Il y a des Anglais qui ont réhabilité une ancienne station-service. Il l'avaient couvert de rideaux. Le jour c'était ouvert et la nuit, ils remettaient les rideaux et ça devenait une salle de concert, un cinéma. Qu'est-ce qui définit le lieu ? Qu'est-ce qui fait que tu te sens chez toi ? Ce sont souvent des choses très simples. Pour les Touaregs, un seul trait au sol définit déjà l'espace. On a tous été loin de chez soi, on a tous fait des camping ou autre et souvent, un petit rien ça détermine le confort.

Matthieu : On a justement comparé les Touaregs et les gens du voyage. Par exemple on a trouvé un schéma pour les Touaregs. Ce sont les agriculteurs, donc ils se déplacent selon les saisons. Et les gens du voyage ont un point d'attache (c'est souvent là où ils sont nés, où ils ont les grand-parents), et au long de l'année ils vont se déplacer selon les saisons. Et des fois il y a des fuites pour différentes raisons : famille, mariage, pèlerinage, enterrement. A partir d'un rien ils vont créer un lieu de culte. C'est à la personne de définir le lieu. On y revient à la pratique, c'est la pratique qui définit le lieu. Ça nous a vraiment parlé, on s'est dit qu'on peut prendre un lieu banal et partir de là.

On a trouvé plusieurs références. Notamment à Rome, en Italie, c'est une ancienne boucherie qui a été transformée en zone de refuge ; il y a plus de 250 nationalités. Dans ce lieu, il y a des artistes qui viennent travailler, et les réfugiés participent aussi. Ça nous a rassuré dans notre démarche. Ça se fait aussi au centquatre, chacun vient avec son instrument de musique, il y a une interaction. Et c'est dans une ancienne usine de pompes funèbres qui a été

réhabilité.

Un Architecte Sans Frontières nous a contacté, on a créé un workshop avec des étudiants. Et tout à la fin on a créé des planches et on a présenté notre travail devant eux pour leur remercier des informations qu'ils nous avaient fourni. C'était très important pour nous. Et c'était une fierté pour eux, ils se sont sentis importants. On a créé donc un lieu où il y a des espaces où les graphes peuvent s'exprimer. Les ateliers d'école, de bibliothèque, de débat pour les assos, une salle de danse mobile pour les écoles, des galeries pour des expositions, les bureaux pour la gestion. Les gens du voyage seraient installés près de bornes électriques. Il y aurait une projection du cinéma.

Aujourd'hui, que se passe-t-il avec le projet ?

Matthieu : On essaie de le faire vivre, il y a des appels pour l'exposition. On a relancé des mairies, mais malheureusement ce n'a pas vraiment décollé. Mais c'est important, le projet n'est jamais oublié.

Le fait que vous n'avez pas pu aller plus loin, ce blocage vient de la mairie ?

Thomas : C'est difficile aujourd'hui de passer de la théorie à la pratique.

Matthieu : J'ai du partir à Paris, ça aussi. Au niveau de la mairie, ça reste un sujet très tabou, les gens du voyage. Même si on leur a expliqué notre démarche et montré que c'était possible, c'est très difficile. Ensuite, par rapport aux gens de voyage aussi, ils sont déjà partis, ils n'y étaient plus. Même si on travaille un an avec eux, ils nous connaissent, ils connaissent nos visages, mais on ne fait pas partie d'eux. Et il faut l'accepter, c'est comme ça. On a trouvé beaucoup de bonnes idées, mais il faut aussi avoir un pouvoir politique derrière.

Thomas : Et l'autre grand problème en France, c'est l'administratif qui bloque beaucoup de démarches, parce que tout est normé, calculé. Et des projets comme ça, c'est pas possible. Ça demande des réglementations sanitaires. Mais la réglementation n'est faite que pour les sédentaires, que pour les gens qui vivent de telle manière. Dès que tu sors du cadre, tu sors de l'administratif, donc tu sors de la solution légale. Pour proposer des projets comme ça, c'est à nous, citoyens, de sortir du cadre légal et de ne pas attendre les pouvoirs publics. Et montrer comment on peut proposer des projets informels sans moyens, sans budget, juste avec la force de persuasion...

... et la volonté, et le temps.

Thomas : Exactement. Et on revient à la question : Est-ce que nous pouvons penser l'espace pour les autres ? Cette proposition est intéressante parce que c'est pas Matthieu qui a dessiné le projet. C'est un espace, mais à définir. Ce n'est pas quelque chose de fini. Notre professeur nous disait toujours « Il faut être précis et indéterminé ». Je pense que c'est vrai dans tout projet et surtout dans ces cas-là. Il ne faut pas déterminer les choses. Il ne faut pas dire « Ça va se passer comme ça ». Peut-être ça sera vrai pendant 10 ans, 20 ans... Mais il faut toujours se demander quelle peut être l'évolution du lieu, comment les gens peuvent se l'approprier et en faire leur lieu, peu importe le temps, que ça soit un mois, 10 ans, 20 ans, 50 ans. Mais qu'après leur passage ça devient un lieu de quelqu'un d'autre. Et je pense que c'est le cas pour les camps de réfugiés aussi.

Concernant ton projet, Thomas, de quoi s'agit-t-il ?

J'avais vraiment envie de travailler sur ma ville d'origines, où je suis né, où mon père travaille, où j'habitais pendant 16 ans. Je suis parti du postulat : « Pourquoi ma ville vote beaucoup Front National ? ». Sachant qu'il y a une population d'immigrés depuis des années 60. Donc beaucoup d'Espagnols, Portugais, ensuite Magrebins. Et on revient au même sujet : ces gens ont été parqués dans des cités éloignées des villes. On les éloignait pour pouvoir leur dire « Vous ne faites pas partie de nous, vous êtes là parce que vous venez travailler et qu'on a besoin de vous. Mais vous ne faites pas partie de nous ».

Un peu comme la société d'une deuxième catégorie.

Exactement. « Vous êtes vraiment une seconde zone, moins importante que la « vraie » population française ». Donc tant qu'il y a eu du travail, ça s'est très bien passé, il y a eu des mélanges, des gens s'aimaient entre eux parce qu'ils travaillaient dans les mêmes conditions, qu'ils soient français, algériens, marocains, espagnols. Ils faisaient tous le sale boulot. Il y avait une vraie cohésion de toute la population. Il y avait aussi des conflits, mais peu. C'était l'industrie du cuir qui était implanté dans la ville. Et quand il n'y a plus eu de boulot dans les années 90., tout le monde s'est retrouvé au chômage. Et là, le clivage a commencé. « C'est à cause d'eux, parce qu'ils sont venus nous piquer notre boulot. Leur culture n'est pas la notre. Pourquoi ils ne deviennent pas Français ? Pourquoi ils prient un dieu qui n'est pas le nôtre, pourquoi ils ne mangent pas la nourriture qui est la notre ? ».

Je suis donc parti de ça et j'ai analysé les lieux où ils avaient travaillé. Il y a une nostalgie de

deux cotés (parce qu'on peut parler de deux cotés) – il y a des graulhetois de « souche » (comme ils aiment s'appeler) et des graulhetois immigrés.

Alors c'est le manque de travail qui les a réellement séparés ?

Oui, exactement. C'est une ville où il y a beaucoup de chômage, plus de 20% de chômage, et dans les cités il y en a jusqu'à 30%. Et c'est une ville qui a une très mauvaise réputation, considérée comme une ville-ghetto. Et moi-même j'avais cette vision-là. Et avoir fait ce travail m'a permis d'avoir étudié les chiffres. D'une – il n'y avait pas tant de violence que ça ; de l'autre – la seule violence qu'il y avait, c'est la violence de dépit, où ça brûle des poubelles. Et je l'ai considéré comme un cri – « On est là, aidez nous ! ». Il y a une énorme misère, ils vivent dans des cités qui ont été construites pour du temporaire et qui sont restées finalement sur une durée indéterminée. C'est pas du tout de qualité.

Donc les deux côtés sont nostalgiques de ces bâtiments et du temps où il y avait du travail et où il y avait une énergie collective. Et ces bâtiments sont devenus des fantômes d'un passé glorieux. Ils sont devenus des friches, des endroits abandonnés, où il n'y se passe rien.

Et aujourd'hui cela ne coûte presque rien, il y a des gens de l'extérieur qui les achètent de plus en plus : des artistes qui ont besoin de l'espace, des plasticiens, une brasserie. Ce n'est pas une initiative publique, c'est privé. Ça vient des gens qui voient un potentiel. Ce n'est pas une vision d'un ensemble. C'est une petite vision de chacun. Et il faut peut-être arrêter d'attendre les initiatives publiques. Bien sûr qu'il faut que ça soit rentable, mais c'est aussi un projet social. Quand tu réhabilites un lieu comme ça, tu réhabilites aussi des gens qui avaient travaillé dedans. Une fois je suis rentré dans une de ces usines et il y avait marqué sur le mur 1789, 1989 (la fermeture de l'usine) égale rien. Donc depuis la révolution française rien n'a bougé pour eux. Qu'ils sont toujours dans la même situation. C'est toujours les mêmes qui prennent. Il y a donc eu cette rancœur envers les patrons. Car ils sont partis, parce qu'ils ont pu produire ailleurs pour moins cher. Ils ont donc localisé toutes les entreprises.

Il y a 300 sites comme ça, ce qui est énorme pour une ville de 4 mille habitants. Donc ça va de 1600 m² à 20000 m², il y a tout type de taille, mais une homogénéité architecturale. Car il s'agit des mêmes besoins. Le cuir, quand on reçoit la peau, il faut la traiter, donc la laver pour enlever la partie organique, la chair etc. Pour cela, on a besoin d'être proche de la rivière, de préférence avec un pH neutre. Ensuite, il faut la tanner, avec les procédés naturels ou chimiques. Toutes ces usines ont la même typologie, malgré les tailles, malgré les époques. Les galetas, les greniers avec des clairvoies où le vent peut passer pour faire sécher les peaux etc.

Une certaine partie de ces bâtiments appartient à la mairie, mais elle ne sait pas quoi en

faire, elle n'a pas besoin d'écoles etc. On n'a pas besoin de projets publics là-bas. Donc qu'est-ce qu'on en fait ? C'est ça ma question.

Les entreprises privées qui ont besoin de l'espace et qui vont construire dans des zones industrielles en périphérie des villes, proches de routes qui va leur coûter le même prix que de réhabiliter une usine. Et là, vous êtes en centre-ville, vous avez une qualité d'espace incroyable ; vous réhabilitez un lieu, vous réhabilitez des gens, vous réhabilitez une ville. Et grâce à ça, il y a une image positive qui se crée. Et ce n'est pas quelque chose qui se monnaie. C'est quelque chose de positif d'un point de vue professionnel. Si ton entreprise est bien vue dès le départ, que c'est une entreprise qui a créé de l'emploi, cette entreprise va être soutenue par la population. Ce sont des lieux qui ont des histoires, où les gens ont travaillé, et ils aiment ces lieux. Les voir en friches, ça les rend tristes. Ils ont envie de les voir revivre, par des interventions comme celle de Matthieu, par des investissements privés, par les réfugiés.

Si c'est une ville qui vote un parti de l'extrême droite, en quoi cela peut-elle aider de voir les réfugiés dans ces lieux ?

Tu sais pourquoi les gens votent FN ? Parce qu'ils ne les cotoient plus. Ils ne vont pas dans les mêmes cafés, dans les mêmes magasins. Il y a un seul projet qui est très intéressant. Il y a une rivière qui sépare la ville, la cité d'un côté. On a créé une passerelle et au bout de cette passerelle on a créé une médiathèque. Cette fois-ci c'est une initiative publique. Mais grâce à ce projet, les gens commencent à se rencontrer. L'école aussi devrait être un lieu où on t'apprend à vivre ensemble, mais ce n'est pas le cas, il y a déjà le clivage qui se crée.

En quoi la réhabilitation de ces endroits de manière privée peut-elle aider à créer le lien ?

De manière privée, c'est par le fait de créer de l'emploi. Cela va créer un nouveau dynamisme avec des gens qui sont vraiment compétents, qualifiés. Car avant c'était la capitale mondiale du cuir. Cette ville produisait 75% de la production française du cuir. C'était un savoir-faire reconnu dans le monde entier. Ce ne sera peut-être pas forcément par rapport au cuir que l'emploi va se créer. Mais c'est le travail qui va allier les gens. Le fait de se rencontrer, d'être « obligé » de travailler ensemble, on se rend compte que les gens ne sont pas si différents de toi.

Les artistes qui vivent et travaillent dans ces anciennes usines organisent des festivals tous les ans, des événements. Ça commence à changer, les gens commencent à se rencontrer.

Car finalement, dans vos deux cas, ce qui est le plus difficile est le changement de la mentalité ?

Exactement. C'est un processus à long terme. Notre culture française s'est toujours nourri des gens qui sont arrivés, de différentes cultures. On est au carrefour de l'Europe.

Dans vos deux projets, ce qui ressort aussi est votre positionnement en tant qu'architectes.

C'est très intéressant aussi, on en a beaucoup parlé pendant l'atelier. Est-ce que l'architecte est important ? Est-ce qu'il devrait réellement exister dans la société ? Est-ce que c'est finalement destructeur de penser l'espace ? Dans l'histoire, les architectes ont fait des choses remarquables, ils ont fait des églises, des châteaux, des fortifications. Mais la ville n'a jamais été pensée. C'est très récent. Est-ce qu'aujourd'hui le fait de penser la ville c'est quelque chose de positif ?

Matthieu : Il y a des différentes manières de penser l'architecture. En tant qu'architecte, on se positionne, on fait des choix entre ce qui est noble ou pas, si notre motivation c'est l'argent ou autre chose. Il y en a qui ont des gros egos, il y en a qui ont une vision plus sensible. C'est quelque chose qu'on essaie d'avoir, qui répond à une problématique, qui va contribuer à la société, à un mode de vie.

Thomas : L'architecte est juste un facilitateur qui a une capacité d'analyser, de soulever des problématiques, donner des clés.

Matthieu : Je pense que l'anthropologie a une très grande place dans l'architecture. Dépendant des cas, ce n'est peut-être pas toujours facile de les mettre en place. Ça dépend de l'homme, de son parcours mais aussi du client. C'est le client qui va investir de l'argent, donc il faut qu'il soit d'accord. Souvent ce qu'il veut, c'est la rentabilité avant tout.

Thomas : Et très souvent, la rentabilité – c'est ce que tue l'architecture aujourd'hui.

Et vous arrivez à faire bouger les lignes dans ce cadre-là ?

Thomas : Je pense qu'en tant qu'employé on peut dire à nos patrons qu'on n'est pas d'accord. C'est pour ça que je suis parti de mon ancien travail, car je n'étais pas d'accord avec eux. Mais ton statut d'employé t'oblige à respecter la ligne directrice de ton patron. Tu n'as pas vraiment ton mot à dire. Mais aujourd'hui je peux encore vivre avec un minimum, je ne cherche pas à gagner de l'argent, je suis libre dans mes choix.

Les lignes sont en train de bouger. Les gens commencent à penser autrement. On se rend compte que l'éthique devient une valeur, aussi monétaire. Cela peut apporter de plus-value.

Les clients aussi commencent à réfléchir sur comment ils consomment. Dans 10 ans, ça va devenir complètement *has been* de construire comme on construit aujourd'hui.

On manque d'humain dans la société. La société devient des normes. On s'en rend compte tous les jours dans l'architecture, il y a plein de réglementations à suivre. Par exemple celle d'handicap. C'est très bien qu'on construit pour handicapés. Mais construire 100% de bâtiments de cette manière là – pourquoi ? Il n'y a qu'un seul pourcent de la population qui est handicapée. Donc on est un peu cloisonnés.

Je pense que parfois en tant que citoyen il faut sortir de légalité. Quand la légalité t'opresse, il faut sortir de ce cadre.

Il y a une grande différence entre l'éthique et le légal.

Oui. Il y a encore quelques années en France, les magasins jetaient la nourriture dans les poubelles, et mettaient de la javel dessus. C'était quelque chose d'illégal de ne pas le faire. Il faut sortir de cette légalité. Il faut sortir de ce pouvoir politique et publique.

Comme pour les élections qui arrivent. Même si c'est une personne d'un parti extreme qui gagne. Ca ne changera pas mon quotidien. Même si on va essayer de me mettre des barrières, je trouverai toujours un chemin de travers pour trouver une solution. Et ça va peut-être être positif parce que la société va se réveiller.

Entretien avec Jonas Vancanneyt

Entretien avec l'ancien membre de l'association Médecins Sans Frontières dans le camp de Grande-Synthe, effectué le 18/04/2017 en anglais, traduit par mes soins.

Comment êtes-vous arrivé au camp?

J'ai eu de l'expérience dans l'assistance sociale. Pendant l'été 2015, j'ai vu des publications sur les médias sociaux concernant la crise des réfugiés en France et la gravité de la situation. Dans ma ville natale en Belgique, Kortrijk (Courtrai), il y avait des gens qui ont commencé à réunir des affaires et à aller dans les camps de réfugiés en France. La première idée était d'aller à Calais. Mais juste avant quelqu'un nous a contacté et a dit que, à Dunkerque, c'était bien pire, alors nous avons décidé d'aller là-bas, mais l'association ne nous a pas laissés entrer dans le camp. Ils ne voulaient pas des «touristes» là-bas. Nous sommes donc allés juste dans leur entrepôt.

Quelques jours plus tard, je suis allé à Calais avec le même groupe, j'ai rencontré beaucoup de gens intéressants, des bénévoles qui étaient déjà là pendant 2-3 mois. Ils m'ont parlé des endroits dans lesquels je ne devais pas aller à cause de certaines tensions. Il y avait toutes ces différentes cultures et communautés qui vivent ensemble dans un si petit espace dans des conditions très inhumaines... d'où les tensions. Nous étions donc là avec un très grand groupe de personnes de différentes villes de Belgique. A cette époque, il y avait 4 à 5 000 personnes là-bas et à la fin 8 000 ou plus encore. Quand j'ai lu cet événement sur les réseaux sociaux, il semblait vraiment bien organisé. Très peu de temps après on a su que ce n'était pas le cas... Quand nous sommes arrivés, nous avons commencé à trier les affaires, ce qui nous a fait perdre beaucoup de temps. Les choses auraient dû être classées avant. Nous étions 120 personnes, beaucoup trop à mon avis. Rien n'a été coordonné. L'organisateur regardait simplement les gens, il n'y avait pas de plan à suivre. Nous voulions aider, mais nous avons perdu beaucoup de temps précieux. Nous sommes partis pour trouver un meilleur endroit dans la jungle. Il y avait même des familles avec des enfants... Ne prenez pas vos enfants dans cette merde. Je comprends que vous voulez leur apprendre la morale et les valeurs, mais ne les emmenez pas à l'un des pires camps de réfugiés au monde. Parce que ce n'est pas comme si quelqu'un le contrôlait, comme une grande ONG dans d'autres parties du monde. C'est juste un chaos pur et la police est là pour empêcher le chaos de se propager à l'extérieur du camp.

Nous sommes donc partis dans un autre endroit. Nous avons eu beaucoup de choses à l'intérieur de la camionnette. Quand nous avons vu de grands conteneurs, nous avons décidé

de les suivre. Et tout d'un coup, il y a eu une grande masse de personnes. Des centaines de personnes nous entouraient, c'était fou. Tout le monde tapait sur notre voiture, nous ne pouvions même pas s'avancer. Avant que l'on s'en rende compte, tout d'un coup, il y a eu 8 à 10 personnes à l'intérieur de la voiture, ils ont simplement forcé les portes. Tout ce que nous avions à l'intérieur (les affaires pour les enfants), tout a été vidé en moins d'une minute. C'était tellement fou. Nous avons même dû nous battre pour nos affaires, les gens voulaient aussi les prendre. Je savais tout de suite quand j'ai vu cette masse de personnes que c'était l'endroit dont les bénévoles m'ont averti. Le centre du camp. C'était un chaos pur pendant une minute, puis tout était fini.

Un des réfugiés est venu me voir: «Que faites-vous? Es-tu fou? Tu veux mourir? Tu ne sais pas ce que ces personnes sont capables de faire. Certaines personnes ici sont dangereuses, elles ont des couteaux, des machettes, elles détruisent les fenêtres de voitures, elles peuvent même vous poignarder. » C'est alors que j'ai compris que j'avais beaucoup de chance. On a fait confiance à l'organisateur auquel on n'aurait jamais dû faire confiance. C'était la première fois de ma vie que j'étais vraiment effrayé et que je craignais pour ma vie.

L'organisateur a été le premier à partir. Très rapide. Jusqu'où sa responsabilité allait... Ensuite, il a écrit sur les médias sociaux à quel point cette mission était une réussite. Il n'a rien mentionné sur le chaos total et le danger dans lequel il nous a mis. Je l'ai commenté en disant qu'il est important de mentionner à quel point ça peut devenir dangereux si ce n'est pas bien organisé et préparé. C'est ce genre de vérité que les gens doivent savoir. Parce qu'il y avait des gens qui venaient là-bas avec leurs petits enfants de 11 ans... Les gens voulaient même venir avec un groupe de scouts ! Je comprends que vous ayez un bon cœur et que vous vouliez les aider. Mais non seulement c'est dangereux, mais c'est aussi du pur tourisme. Parce que la plupart des gens sont là pour se montrer. 99% des personnes que j'ai rencontrées au cours de ces 2 ans ne sont venues qu'une seule fois.

J'ai décidé de rester à Calais pendant un moment. Et c'est là que j'ai également vu la chose la plus dégoûtante de ma vie qui démontre bien la maladie de notre société. Un jour, une Ferrari arrive directement de l'autoroute, se gare à l'entrée près de la police pour être bien en sécurité. Un homme bien habillé, en costume, sort de la voiture. Puis, il sort son go-pro avec un bâton de selfie et il commence à marcher dans le camp en enregistrant tout... J'ai vu tellement de fois les gens en train de prendre des selfies à Calais et à Dunkerque. Pas même pour une bonne cause, mais juste pour dire «Regarde, je suis dans un camp de réfugiés!»

C'est pourquoi, lorsque je suis arrivé à Dunkerque, j'ai proposé certaines choses pendant la réunion avec MSF et d'autres organisations. Je leur ai dit que d'après mon expérience les gens devraient être enregistrés à l'entrée du camp, être vérifiés par la police. On ne devrait pas laisser tout le monde ici. Si c'est juste pour le tourisme, alors tu fais plus de mal que du bien. Il y a déjà tellement de chaos ici, nous devrions être des gens qui apportent de l'ordre dans

ce chaos, et pas ajouter encore plus de chaos.

Quelques jours plus tard, on m'a demandé de rejoindre MSF.

Tout ce que j'ai vu ... Je sais que l'humanité est capable de mauvaises choses, pendant les guerres etc. mais je ne m'attendais pas à voir tout ça pendant cette crise. Vous pensez que la plupart des gens qui viennent ici sont là pour aider, mais la majorité d'entre eux sont juste là pour eux-mêmes, pour écrire des trucs sur facebook et publier des images. Nous devons être là pour eux, pas pour nous.

En quoi consistait votre travail à Dunkerque ?

Je suis arrivé à la fin du mois de novembre 2015. J'avais vraiment besoin d'être là-bas. Les besoins de ces personnes étaient beaucoup plus importants que les miens. Ils n'avaient rien. Ils vivaient dans la merde, la boue, avec des rats. J'avais juste l'intention de venir pour une journée, mais je suis resté pour de bon !

Quand tu es juste un bénévole, ton travail reste très restreint. Tu n'as pas du tout l'impression de contribuer à l'avenir de ces personnes. Tu proposes des solutions à court terme. Et même ça aussi était difficile, parce que la mentalité de certaines personnes était horrible.

Lorsque j'ai commencé à travailler pour MSF, tout est devenu plus logique. J'avais l'impression de vraiment créer une différence. Il y avait des objectifs à remplir, tous les jours. Il fallait faire des rapports sur tout, grâce à ça tu remarques beaucoup plus de choses. Les gens savent que vous êtes là pour les aider. Nous devons nous occuper des personnes les plus vulnérables, des femmes enceintes, des bébés, des familles. Nous avons tous travaillé ensemble avec les collègues et les patrons. Mais avec les bénévoles, il y avait tellement de pression, tout le monde voulait devenir un leader. Les réunions avec eux n'étaient pas constructives du tout, elles duraient des heures, sans conclusions. Je n'y allais même plus.

Quand j'étais encore bénévole, j'ai essayé un peu de faire la cuisine, s'occuper de l'organisation, de l'hygiène. Et de veiller qu'il y ait toujours de la nourriture pour les réfugiés. Une fois que nous avons commencé à cuisiner, certaines personnes ont eu l'idée de «mangeons d'abord en premier et une fois que nous avons fini de manger, nous allons commencer à servir les réfugiés». Non - d'abord, nous servons les autres, et ensuite nous mangeons. Mais cette situation montre la mentalité de certains bénévoles. Ils ont d'abord pensé à eux-mêmes. Vous voulez juste des vacances spéciales avec beaucoup d'aventures et de dangers... Parce que, à mon avis, les bénévoles aggravent souvent les choses.

Et c'était aussi le moment où nous avons commencé à nous rendre compte que ces soi-disant gentils réfugiés dans la cuisine étaient surtout un groupe de passeurs à qui nous avons

donné encore plus de pouvoir parce qu'ils étaient avec nous en cuisine. Parfois, il y avait des combats, mais nous ne comprenions pas tout. Mais ils ont toujours eu une bonne explication derrière. Puis tu commences à voir certaines choses. Une personne demande une bouteille d'eau et ils lui disent de dégager. Mais deux minutes plus tard, quelqu'un d'autre la demande, ils la donnent.

La cuisine était également le centre de distribution des vêtements. Quelqu'un m'a expliqué: ils disent qu'ils n'ont rien, puis quand quelqu'un d'autre demande, ils ont tout. Si vous payez, vous obtenez tout, si vous ne le faites pas, ils vous menaceront, ils seront violents avec vous. » Après ce moment, tous les morceaux de puzzle ont commencé à s'emboîter. J'ai commencé à tout voir différemment. C'est pourquoi c'était bien de travailler avec MSF. Il y avait une structure, certaines règles à suivre. Chacun a respecté les décisions et nous avons travaillé ensemble avec un objectif commun.

Combien de temps êtes-vous resté dans le camp?

Presque trois mois. Si vous êtes trop longtemps dans un certain endroit et que vous ne revenez pas suffisamment dans le monde réel, vous risquez de voir qu'un seul point de vue et ne plus avoir de la distance. Vous êtes tellement concentré sur vos affaires, vous voyez tout le drame de tous les jours, vous êtes émotionnellement faible à cause de cela et vous ne regardez plus clairement les choses. Vous commencez à avoir une opinion avant même d'entendre quelqu'un jusqu'au bout. Vous vivez à l'intérieur du camp, vous voyez les problèmes quotidiens que les gens traversent, vous vous sentez frustré par la façon dont la police vous traite, le manque d'action de la part de politiciens... alors vous êtes énervé et frustré. Vous voulez faire de bonnes choses, mais vous semblez oublier la réalité en dehors du camp. Vous ne voyez qu'un morceau de la réalité. Et une fois que vous atteignez ce point, vous devenez le camp. Il vaut mieux ne pas rester trop longtemps. C'est une bonne expérience, mais si vous sombrez, ce que j'ai beaucoup observé, alors il est trop tard. J'ai vu tant de gens ivres, même pendant la journée, même le matin, des bénévoles avec la vodka à 7 heures du matin... Mais vous rendez les choses encore pires. Vous montrez aux gens ce qu'ils savent déjà, vous aggravez les choses: ils n'ont pas besoin d'un rappel sur leur situation horrible. J'ai vu tellement de gens devenir le camp. MSF m'a recommandé de chercher un appartement en dehors du camp au bout d'un moment. Laisser tout pendant la nuit afin de continuer à faire un bon travail, suivre mes objectifs. Sinon, on commence à faire confiance à des mauvaises personnes, on est émotionnellement faible et les gens en profitent.

Quel genre de personne ?

Les passeurs par exemple. Personne ne m'a expliqué au début que le camp était plein de passeurs. Il y avait 1 passeurs par 10 réfugiés. Il y avait deux grands groupes et un groupe plus petit. L'un des plus grands s'est associé avec le petit groupe et ils se battaient avec l'autre grand groupe. Très souvent, il y avait des coups de feu, surtout pendant la nuit. Mais les choses devenaient de plus en plus violentes. Très souvent, quand je marchais entre les tentes, je découvrais quelqu'un qui était vraiment blessé. Tu ne poses pas de questions, tu sais que les histoires qu'ils te disent sont des mensonges. Par exemple, « nous avons été attaqués par la police ». Mais les gens ne savent pas que ce sont les passeurs dans de nombreux cas qui les frappent. Parce qu'il y a des gens qui n'ont pas payé pour traverser, ils le font par eux-mêmes. Le passeurs ne gagne plus d'argent dans ce cas donc ça crée des tensions. Parce que c'est toujours entre 1500 euros et 10000-15000. Et plus vous payez, plus vite vous traversez. Si vous venez de payer 2000 euros, vous allez être coincé dans le camp pendant six mois, voire un an ou plus. Et ils vous disent tout le temps, «Peut-être demain, inshallah». Cela arrive si fréquemment. Oui, nous sommes conscients qu'il y a une brutalité policière, mais si vous voyez quelqu'un qui a été touché et que vous voulez emmener au poste médical et que vous voyez à quel point il est terrifié, «Non, je me sens bien... «... tu sais juste qu'il y a beaucoup plus que juste l'histoire qu'il raconte.

Plusieurs fois on nous a dit de ne pas aller travailler dans le camp parce que c'était trop dangereux. Mais une fois c'était vraiment très dangereux. Nous avons des leçons de premiers secours avec des pompiers de Grande-Synthe quand, tout à coup, toutes les sirènes du bâtiment se sont allumées. On nous a dit qu'il s'y passait quelque chose de grave. Il y avait des coups de feu dans mon secteur où je travaille normalement. La mafia albanaise est revenue. Ils étaient partis depuis un ou deux ans. Ils ont découvert que cela augmentait à nouveau, alors ils ont vu beaucoup d'opportunités. Nous parlons de 20 à 25 millions d'euros, beaucoup d'argent. Donc, ils sont revenus pour récupérer « leur » camp. La mafia albanaise est connue pour être l'un des groupes les plus effrayants et les plus dangereux.

Heureusement, j'ai eu les cours et j'étais à l'extérieur du camp, sinon j'aurais pu attrapé une balle. C'était assez fou apparemment. Mais les coups de feu étaient quelque chose de très normal, nous nous sommes habitués quand nous vivions dans le camp la nuit. Nous entendions des bruits. Nous pensions souvent « Juste un autre gaz qui a explosé » parce que cela se produisait aussi. Mais c'était très souvent des coups de fusil.

Avec MSF, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il est finalement intéressant pour les politiciens français d'avoir des passeurs. Parce qu'ils réduisent leurs problèmes. C'est un monde fou dans lequel nous vivons, donc c'est logique, c'est très logique.

Heureusement, j'avais la formation et j'étais à l'extérieur du camp, sinon j'aurais pu attraper

une balle. Apparemment, c'était assez fou. Mais cela se produit assez souvent. Nous nous sommes habitués quand nous vivions à l'intérieur du camp, on entendait les coups de feu pendant la nuit. Nous pensions souvent « Ah, c'est juste un autre gaz qui a explosé » parce que cela arrivait aussi. Mais les coups de feu étaient aussi présents.

Et concernant ces petits camps que nous avons vu avec Carlos qui se trouvent tout autour ? Pourquoi certains réfugiés décident de rester là-bas, dans les lieux illégaux avec des conditions bien pires ?

Parce que ce sont des minorités, par exemple les gens d'Erythrée. Ils préfèrent de rester loin de grands camps, ils se sentent plus en sécurité entre eux. Calais était principalement contrôlé par les Afghans. Ils possédaient en fait la plupart des magasins et restaurants là-bas. Donc, selon ton origine ethnique, tu devais payer plus ou moins d'argent pour un tel produit ou un tel repas. Les Kurdes ont donc du payer quatre ou cinq fois un prix normal.

Donc les Afghans tenaient un monopole ?

Oui, le camp de Calais les appartenait. Et en fait c'est la raison pour laquelle le nouveau camp de Grande-Synthe a fini en flammes. Après la destruction de Calais, de nombreux Afghans sont arrivés à Dunkerque. Ils ont commencé à devenir un très grand groupe. Les tensions ont augmenté au cours des trois derniers mois. Avant le feu, il y a eu cette bataille pendant la journée entre les Afghans et les Kurdes pour le contrôle du camp. Les Afghans ont gagné, les Kurdes sont partis - tous les passeurs, toute la mafia, ils sont tous partis. Les passeurs, la mafia - c'est la même chose pour moi. Ils ont décidé de revenir pendant la nuit. Et leur façon de «gagner» la guerre était celle de mettre le camp entier en flammes. Il y a cette vidéo où vous pouvez voir des Kurdes disant à la caméra «Nous avons gagné, nous avons gagné». Personne n'a gagné, le camp est détruit; Vous avez perdu votre business, vous avez perdu votre argent. Parce que tous leurs «clients» sont partis. Alors tout le monde a perdu.

Qu'est-ce qui s'est passé avant cet incident? J'ai vu les images au mois de mars de cette année et cela a déjà été assez détruit. Pourquoi? C'est la faute de qui?

Du gouvernement français. Ils n'ont pas fait ce qu'ils étaient censés faire. Ils ont mis une organisation en charge, appelée A.F.E.J.I. Vous penseriez, avec l'expérience qu'ils avaient, qu'ils dirigeraient correctement le camp. Mais ils ne l'ont pas fait. Ils ont de l'expérience dans un milieu social, ils s'occupent de personnes pauvres, de personnes dans des situations difficiles. Mais tous les employés du camp ne savaient vraiment pas ce qui s'y passait. Ils n'avaient

vraiment aucune expérience précédente avec les réfugiés.

La destruction lente du camp était donc due à la manque de connaissance de la part d'A.F.E.J.I. et à la manque de finances?

Non, ils avaient des finances. Ils avaient un budget de 1,6 million d'euros. Tout le monde se demande ce qui s'est passé avec cet argent. Ils ont employé beaucoup de gens, et beaucoup d'entre eux n'ont rien fait. Cet argent n'a pas servi pour fournir ni de la nourriture, ni des vêtements, ni des couvertures.

Ni pour améliorer les conditions de vie? J'ai vu ces abris dont les murs ont été complètement détruits.

Les gens ont décidé de détruire leurs maisons ou les maisons d'autres pour le bois. Parce qu'il manquait du bois pour se réchauffer alors pendant la nuit il faisait très froid. Ils ont donc décidé de détruire certains de ces abris, certains des espaces communs simplement pour obtenir du bois. Et c'est pourquoi il y avait de plus en plus de violence. Les gens devaient faire face à un autre grand problème pour eux, non seulement par rapport au fait de traverser, s'occuper de leurs enfants, rester loin de la mafia et des passeurs. Mais ils devaient également veiller à ne pas mourir à cause du froid ou des maladies.

Alors les abris n'étaient pas chauffés ?

A la base ils étaient chauffés parce que MSF a acheté des appareils de chauffage à l'huile, d'une très bonne qualité. MSF a placé des millions et des millions dans le camp. Nous avons un budget pour cela, pour le fournir. Deux fois par semaine ou trois fois par semaine, ils pourraient venir le remplir. Mais c'était juste pour les trois premiers mois, parce que nous avons fait le calcul : ce serait bientôt le printemps, nous n'aurions pas besoin de beaucoup de chauffage. Alors le budget était juste prévu pour quelques mois.

De toute façon le camp a été construit comme camp de transit.

Pour un an?

Encore moins. L'idée de base était juste de satisfaire leurs besoins fondamentaux ; il fallait agir rapidement. C'était une solution à court terme. La solution à long terme dépendait

du gouvernement. Mais ces personnes ont besoin de l'aide maintenant, alors nous allons leurs aider maintenant ou dès que possible. Ce n'était jamais le but de maintenir le camp pendant un an ou plus. Mais c'est exactement ce qui s'est passé. Et les gens y vivaient depuis plus d'un an. Évidemment, le camp n'était pas destiné à cela. Parce qu'avec du bois, après un certain temps, il y a des champignons. De nombreuses personnes n'ont pas assez aéré leurs intérieurs. Avec MSF, nous allions là-bas, nous faisons nos tournées quotidiennes et nous disions aux gens d'ouvrir leurs portes à la journée pour que l'air puisse circuler. Mettez vos affaires dehors afin qu'elles ne soient pas infectées. Ne placez pas de silicone dans les fenêtres pour que l'air frais puisse toujours circuler. C'est important d'avoir ces petits trous où l'air passe, même la nuit. Sinon, vous risquez d'avoir une intoxication.

Mais une fois que MSF s'est retiré, personne n'a effectué ces tâches. Ni avec le chauffage, ni avec l'air frais. Après notre départ, beaucoup de gens ont eu ces intoxications, certaines personnes sont presque mortes là-bas. Pourtant, nous l'avons bien dit à l'A.F.E.J.I.

Nous leur avons également parlé des différences culturelles. Par exemple, «Ne mettez pas les Afghans entre les deux autres cultures», «Ne placez pas dix Afghans dans un bloc entier de Kurdes. Mettez-les ensemble afin qu'ils soient en sécurité ». La même chose pour les Iraniens, rassemblez-les à l'avant, de sorte que, si quelque chose arrive, ils peuvent s'enfuir. Parce que ces gens sont capables de choses folles, ils ont une haine, c'est quelque chose que nous n'avons pas dans la culture européenne. Nous n'avons pas ce type de haine comme ils l'ont. C'est très difficile pour beaucoup de gens de comprendre qu'ils sont capables de se «manger» les uns les autres parce qu'ils se détestent autant. C'est si profond. Les gens ne semblent pas le comprendre. L'A.F.E.J.I. ne s'en souciait pas. Les choses se sont intensifiées rapidement. Le camp est devenu beaucoup plus dangereux, beaucoup d'incidents se sont produits.

Et il y a une autre chose. Quand certains réfugiés ont pu passer en Angleterre, les passeurs ont pris les clés des abris. Pour qu'ils mettent encore plus de pression sur les gens. Au début de la création du camp, c'était un endroit où nous avons mis les personnes les plus vulnérables. Nous avons construit le camp, on savait qui y était logé.

Ces quelques jours du déménagement entre l'ancien et le nouveau camp ont été les plus fous de ma vie. Nous avons eu des réunions à 6 heures du matin et nous terminions vers 1 heure du matin pendant quelques jours à la suite. Et par le dessus de tout ça, il fallait faire face aux gens qui te criaient dessus...

Qui te criait dessus ?

Les réfugiés. Tout le monde voulait un abri. Le déménagement devait se faire durant trois

jours. Mais beaucoup de bénévoles n'ont pas respecté l'ensemble du plan que nous avons établi. Tout le monde était censé aller avec les bus, nous voulions amener un tiers des gens le premier jour, la deuxième partie le deuxième jour et le reste le troisième jour. Mais quatre cinquième des gens, voire plus, sont arrivés le premier jour. Nous n'étions pas prêts pour cela. Parce que de nombreux bénévoles ont pris leurs voitures et les ont amenées ici. Il n'y avait pas assez d'abris... Personne n'a respecté le plan, même si nous avons rencontré toutes les organisations, tous les bénévoles avant... Mais ils ne nous ont pas écoutés.

À la fin, nous avons réussi. À la fin du premier jour, chaque réfugié avait un abri, chaque personne avait un toit au-dessus de sa tête. Mais c'était fou, car tout le monde devait attendre en ligne. On avait des tentes avec à l'intérieur des tables et des choses. On a du avoir 6 ou 7 personnes à l'extérieur de la tente pour empêcher les gens d'entrer et 3 à 4 personnes à l'intérieur de la tente pour que les réfugiés ne passent pas à l'intérieur. C'était fou. Les gens hurlaient, crachaient, frappaient... Tout le monde a dépassé ses limites. Certaines femmes de notre équipe ne pouvaient plus tenir parce que certaines personnes étaient si grossières, si irrespectueuses... Et malgré ces conditions, nous devons rester calme, nous ne pouvions pas tout lâcher. C'était notre travail, si nous lâchons, tout s'effondre. Nous devons rester respectueux.

On a construit tout le camp. On a du se battre avec le gouvernement. Chaque fois que la police a décidé de bloquer l'entrée dans l'ancien camp pour empêcher qu'une aide vienne de l'extérieur (nourriture, couvertures, etc.), nous avons appelé nos patrons, ils ont appelé Paris, puis ils ont appelé les ministères, et quelques minutes plus tard les portes étaient ouvertes à nouveau. C'était grâce à MSF.

Comment se sont passées les relations avec d'autres bénévoles ?

Ils n'aimaient pas notre façon de travailler. Pour eux, on a fait trop peu de choses. Puis nous avons eu ce lieu de stockage avec beaucoup de bois pour construire plus d'abris et des affaires médicales. Tout était ouvert jusqu'à ce que des incidents se produisent. Beaucoup de nos affaires ont disparu. Nous avons donc décidé de mettre une clôture autour de cela et seuls les membres de MSF pouvaient entrer. Mais cela a suscité une mauvaise ambiance entre d'autres bénévoles et nous. C'était juste la question de la confiance et du respect, respectons-nous les uns les autres. Mais ils ne l'ont pas fait.

Maintenant, depuis que l'A.F.E.J.I. a pris le relais, les gens se sont rendus compte d'un bon travail fait par MSF. Ils travaillent dans de nombreux pays et avec de différents partis politiques, c'est une organisation neutre, ils ne font pas la différence entre le noir ou le blanc. Les bons et les méchants peuvent demander un soin médical. La seule politique que MSF

demande est : pas d'arme à l'intérieur. Et c'est respecté par tout le monde. Mes patrons m'ont dit que les deux seules organisations que nous avons fui étaient ISIS et Boko Haram. Parce qu'ils disent littéralement «Si vous ne partez pas, nous allons couper toutes vos têtes». Mais toutes les autres organisations respectent nos règles.

Entretien avec Saif

Entretien avec Saif, réfugié afghan, effectué le 22/04/2017 en polonais, traduit par mes soins.

Pourquoi avez-vous décidé de quitter l'Afghanistan?

Comme la plupart des réfugiés, je suis parti au moment où les Talibans ont pris du pouvoir. Surtout à cause du fait que j'avais fait mes études en URSS et les Talibans le savaient, j'ai reçu 40 coups de fouet. A cette époque il suffisait d'un rien pour se faire pendre, même juste avoir un ordinateur chez soi. Quand ils sont venus chez nous, ils ont frappé mon frère et moi-même. Ils ont vu que nous avions un ordinateur, donc nous avons tout de suite commencé à parler en pashto. Nous leur avons demandé d'attendre parce que notre ordinateur était musulman... Quand on a allumé notre ordinateur, il y a tout de suite eu des chants de Coran. Donc ils sont repartis cette fois-ci. Mais quelqu'un leur a dit que j'ai étudié à Moscou. J'ai été arrêté, j'étais en prison. Et cela même malgré le fait que nous avions une entreprise avec mon frère d'architecture et de construction et nous avons travaillé pour le bâtiment du ministère de l'Intérieur. Nous n'avons même pas été payé pour cela. C'était très dangereux, j'aurais pu mourir, mais mon frère a payé 40 000 dollars en pot de vin pour me faire libérer. J'ai immédiatement trouvé un passeur pour m'aider de quitter l'Afghanistan.

Je suis allé de Kaboul à Mazar-e-Sharif, puis en Ouzbékistan, puis par la Russie en Europe. Dans la nuit nous marchions 25 km, à travers les bois. On essayait plusieurs fois de traverser la frontière, mais on arrivait pas, il fallait donc repartir et essayer ailleurs. On a enfin réussi. Je suis arrivé en Suède. Le voyage a duré sept mois, mais on a réussi grâce à l'argent que mon frère a payé aux passeurs. Ils ont obtenu 16.000 dollars américains, mais pas tout de suite. Au milieu du parcours une partie a été transférée. Puis quand je suis arrivé en Suède, on a appelé mon frère et ils ont obtenu le reste.

Au cours de ce voyage, il y avait des femmes et des enfants. Pour des gens comme moi, ce n'était pas autant difficile que pour eux. Les enfants ont souvent été étouffés car ils ne devaient pas faire du bruit... C'était avant la grande vague de réfugiés, c'était beaucoup plus dangereux, et ça se passait principalement par la Russie, la Pologne, la République tchèque, en Hongrie. La partie est de l'Europe est la plus dure pour les réfugiés. Peu importe qui tu es, quand on te trouve, on t'arrête, et tu vas pour trois mois en prison. Ensemble avec les criminels. Tout simplement parce que tu ne disposes pas de papier d'identité? Personne n'a ces documents. Et même quand tu décides à demander l'asile, les conditions sont vraiment catastrophiques. Heureusement, il y a de plus en plus de bénévoles qui aident ces personnes là-bas. Mais même malgré le fait que je savais parler russe, je ne voulais plus jamais

demander l'asile dans ces zones. Ainsi, le pays qui me semblait le plus tolérant, était la Suède.

Qu'est-il arrivé quand tu es arrivé en Suède ?

Quand nous sommes arrivés en Suède (en 2002), ils m'ont laissé dans une des rues à Stockholm et m'ont montré où aller. Je ne connaissais rien. Il se trouve que c'était un centre pour les réfugiés. On m'a dit, cependant, que je dois d'abord aller au bureau de l'immigration et m'inscrire là-bas. On m'a donné une carte avec toutes les directions et tickets de bus, et j'y suis allé. J'ai demandé l'asile. Ensuite, je suis retourné au centre. Là-bas, il y avait des gens du monde entier. Une expérience très intéressante ! J'ai pu rencontrer des gens de la Mongolie, l'Ukraine, le Bélarusse, l'Ouzbékistan, la Libye, l'Iran... de partout. Je partageais ma chambre avec deux gars de la Mongolie et un gars de l'Ukraine.

Il y avait, alors, les problèmes liés à cette diversité culturelle?

Il n'y avait pas de problème majeur. Etant donné que je parlais russe, c'était facile de s'entendre, être de bonne humeur. On était serré. Mais on a eu 3 repas par jour. Avant mon arrivée les gens qui n'avaient pas de papiers d'identité étaient enfermés dans des centres de détention. Mais à mon arrivée, ça n'existait plus.

Le centre dans lequel je me trouvais était temporaire. Ensuite, on nous séparait et envoyait dans les zones peu peuplées de la Suède. On m'a même proposé un appartement avec deux chambres à Kiruna. Mais je ne suis pas allé là-bas, j'ai entendu qu'il y faisait très froid. J'ai rencontré un ami qui avait étudié avec moi en Russie, et il vit à Stockholm. Il m'a aidé, m'a donné sa chambre. L'État suédois était heureux parce que je me suis débrouillé tout seul, et quelqu'un d'autre qui avait plus besoin d'aide que moi pourrait bénéficier de cet appartement.

Ensuite j'ai du beaucoup travailler. Même si j'avais un diplôme universitaire, je ne pouvais pas travailler dans ma profession en raison de manque de connaissance de la langue. Je travaillais où je pouvais, et le soir j'avais les cours de suédois. Cela me fait mal de voir les réfugiés qui pensent que tout leur appartient quand ils viennent ici. J'ai dû apprendre tout seul, je suis allé à l'école ici, je voulais avoir toutes les chances de mon côté. Même si je n'ai pas terminé l'école de la langue, j'ai fait beaucoup de cours techniques. Plus tard, j'ai pu ouvrir ma propre entreprise.

Comment cela se passait dans le camp, avez-vous eu par exemple des cours sur la Suède ?

Oui, nous avons eu des cours intensifs sur la culture, comment se comporter etc. Petit guide pour les étrangers. Je trouve que c'était nécessaire et très important. Apparemment maintenant il n'y est plus. Je suis tombé sur l'un des meilleurs centres apparemment, où il y avait beaucoup de possibilités. Par exemple, on nous posait la question sur la religion, puis chacun avait la nourriture en fonction. Tout le monde recevait 500 couronnes. On nous a demandé si nous avions de l'argent, j'ai dit que j'en avais 50 dollars, et je n'ai pas pu obtenir les couronnes. On se moquait de moi parce que j'étais trop honnête. Les autres avaient sur eux des milliers de dollars américains et disaient d'avoir rien.

Il y avait aussi trois cabines téléphoniques, on pouvait appeler nos familles.

Quel était votre lien avec les Suédois ? Comment vous vous êtes senti ?

Quand je vivais au centre, je ne rencontrais pas beaucoup de Suédois, à part les employés. C'était rare de voir le racisme. Il me semble que la plupart des gens sont tolérants. Mais parfois, je le voyais. Par exemple, une entreprise recherchait quelqu'un pour travailler. Quand je l'ai appelé, apparemment l'annonce était déjà prise. Puis, un ami suédois l'appela et on lui disait d'envoyer son CV.

Aujourd'hui, les conditions dans les camps ne sont pas les mêmes qu'ils étaient. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de migrants en Suède. La Pologne compte près de 40 millions de personnes, et elle a eu peur d'accepter 7000. La Suède compte 7.000.000 d'habitants et a accueilli 40.000 juste des Afghans.

Si les politiciens voulaient vraiment mettre fin à cette guerre, ils auraient pu le faire. Ces groupes de terroristes pour moi sont dirigés par des grandes puissances mondiales. Aider un réfugié en Turquie ou en Jordanie coûte beaucoup moins cher qu'ici en Suède. Si seulement c'était possible de payer directement les populations qui en ont le plus besoin, ça aurait évité toute la crise. Mais ce n'est jamais le cas. Peut-être 2 pour cent arrivent dans les mains de cette population, mais le reste disparaît... C'est malheureux.

Proposition de Yona Friedman sur mes photographies

Il s'agit de quelques photomontages créés par Yona Friedman sur mes photographies prises dans l'ancien camp de Grande-Synthe au mois de février 2016. Une de ces images figure dans la page de couverture de ce mémoire.

Contenu de son mail du 30/04/2016 :

« Chère Malija

Merci pour les photos, je vous envoie ici quelques montages. Il s'agit d'ossatures qui peuvent être transformées en abri par de matériaux de fortune et bricole par les réfugiés eux-mêmes. J'ai travaillé avec les bidonvilles en Inde, en Amérique Latine, en Indonésie, et je connais les possibilités. Moi-même j'étais réfugié en 1945.

Des prototypes de ces abris, de 4 m2 ont été remis année passée pour 150 euros la pièce. C'est une possibilité assez facile à atteindre.

Hier j'ai parlé de cette possibilité a la Radio Italienne, et une des photos doit paraître a la Corriere de Sera. J'ai l'impression que cette proposition peut être un incitateur d'action.

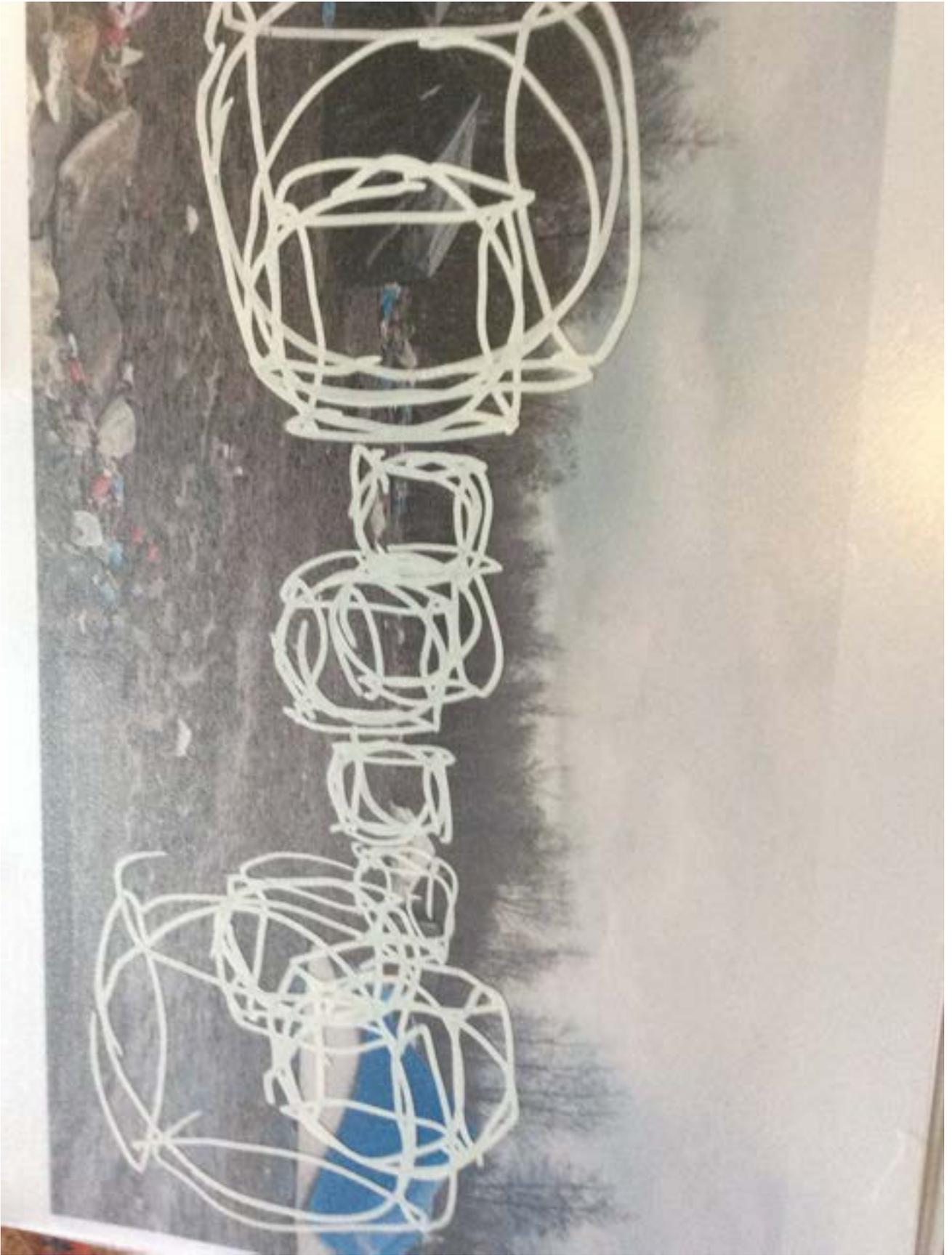
Il est important de voir les terrains des refugies pas comme de camps mais comme de graines de nouvelles villes qui se formeront avec le temps. Beaucoup des grandes villes d'aujourd'hui ont débuté comme colonies de refugies...

Je ne sais pas si mes propositions seront jamais réalisées, mais je suis ravi que beaucoup de gens qui me contactent pensent qu'il s'agit d'une voie possible.

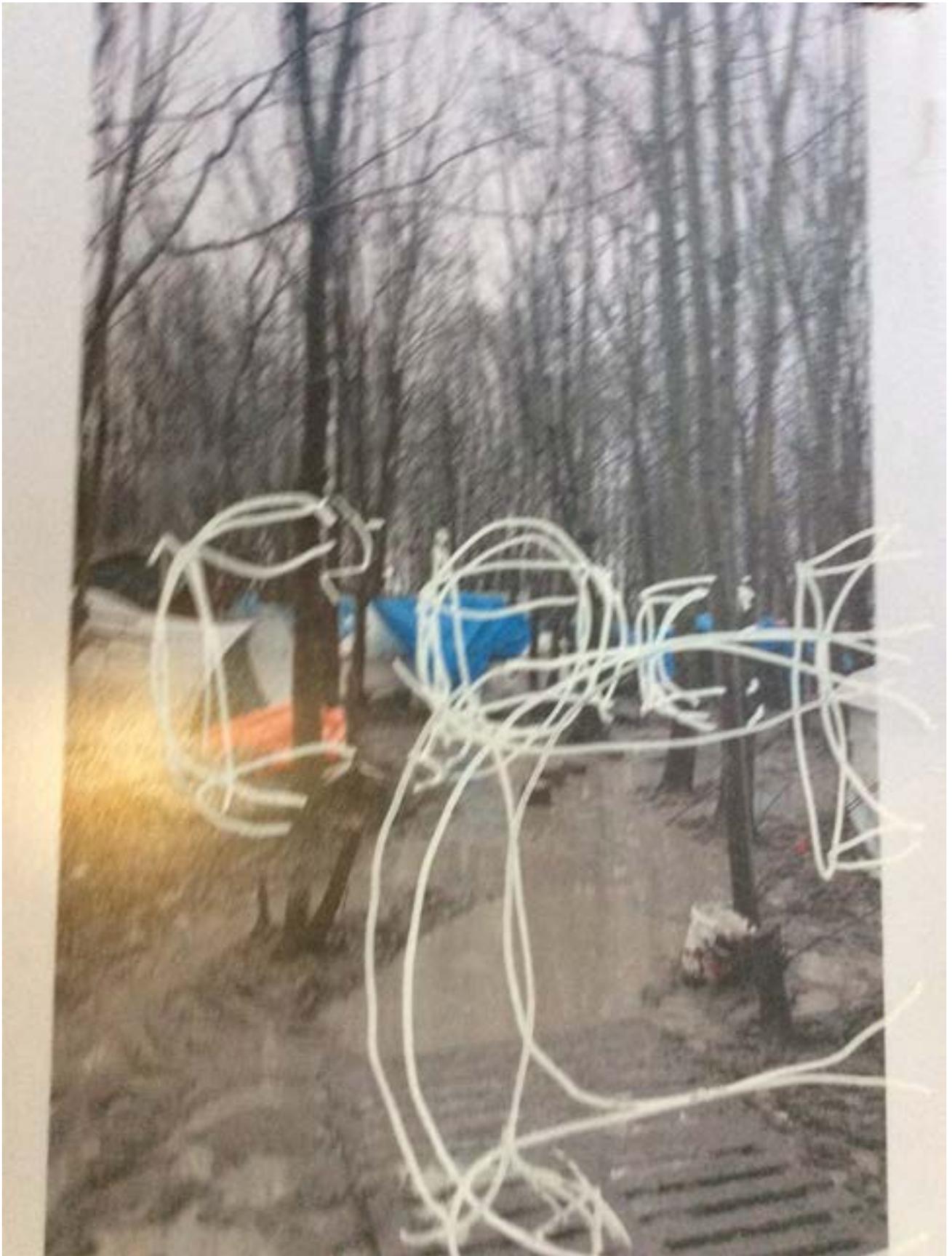
Merci pour votre collaboration, et je vous tiendrai au courant si j'ai de nouvelles dans ce sujet.

Cordialement à vous

Yona Friedman »







Proposition pour Forum des politiques de l'habitat privé

Cette proposition consistait à montrer l'état de notre réflexion autour de l'habitat privé, en lien avec le mémoire. Il s'agit d'une création de trois maquettes qui refléteraient les trois espaces différents que les réfugiés peuvent rencontrer. Le 22 mars 2017 cette proposition a été montrée lors du Forum des politiques de l'habitat privé. Son objectif était d'expliquer que les deux premières maquettes ne permettaient pas d'y *habiter* alors que la troisième était une des solutions possibles.

Aujourd'hui, mon point de vue sur ces questions a beaucoup évolué. Après les différents éléments que nous pouvions voir dans ce mémoire, je ne considère plus la troisième maquette comme une solution pour l'habitat. En effet, il fallait d'abord se questionner sur ce que c'est *habiter* avant de créer des propositions.

Ce travail m'a néanmoins permis d'évoluer et de comprendre certaines problématiques. Il me semble ainsi important de l'inclure dans le cadre de ce mémoire comme un des pas de côté qui ont nourri ma réflexion.

Première maquette



Deuxième maquette



Troisième maquette



Carte mentale

Il s'agit d'un travail effectué pour le cours *Observatoire des arts et médias* au deuxième semestre 2016/2017 à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. J'ai décidé de revenir à la source de mes questions pour construire cette recherche comme une carte de déplacements, des migrations, des va-et-vient. Le migrant est toujours en mouvement, même restant dans un camp de réfugié. Il tente, sans cesse, de passer des frontières, de jouer sur les lignes dangereuses de la loi, de s'aventurer dans des endroits inconnus pour trouver la destination de son voyage.

Mon travail consiste en quelques sortes à rendre hommage à ces personnes en mouvement. Pour pouvoir bien construire mon mémoire, je dois tout d'abord comprendre la source et l'essentiel de cette recherche. J'ai donc décidé de repenser mon mémoire en reprenant des codes des trajectoires que ces personnes ont vécus.

Tout d'abord, je me suis concentrée sur le langage utilisé par les migrants dans leurs discours. Certains mots-clés se répétaient sans cesse :

exil identité contrôle passeur danger cap passer chercher traverser arrêt mur passage

Ensuite, j'ai analysé des cartes de flux migratoires : quels sont les éléments constitutifs? Comment sont-elles construites ? Je voudrais donc dans ce travail reprendre les références cartographiques des routes migratoires, mais tout en gardant l'individualisme. Les cartes des flux migratoires parlent d'une masse des gens, ce qui n'est pas d'une grande aide pour constituer une véritable analyse ni pour construire des camps de réfugiés par la suite. Seulement en comprenant les chemins de chacun et les besoins individuels, il est possible de créer un vrai ensemble, à l'instar des *Utopies réalisables* de Yona Friedman.

Etant donné que ma réflexion va dans deux directions différentes, j'imagine que je suis les chemins de deux migrants vers un camp. Mes chemins reprennent le titre du mémoire : le premier est « le camp », le deuxième « habiter », pour enfin pouvoir se retrouver dans « habiter le camp ». Chacun d'entre eux rencontre sur son passage des centres d'accueil (références intellectuelles), des zones d'attentes (références artistiques) et traverse des différentes villes (références spatiales). Chacun d'entre eux fait face au danger, retrouve des barrières de sécurité et des murs (fausses pistes ou pistes non-développées). Et enfin, chacun d'entre eux suit son chemin, sa route, passe les différents caps et points de passage (notions importantes et développées).

La troisième partie est l'analyse de ce qui constitue un camp de réfugiés d'aujourd'hui, avec les notions d'uniformisations et d'anonymat apportées par les premières parties. Les carrés sont censés représenter ces notions ainsi que celles de contrôle et de répétition. Il s'agit ici aussi de montrer l'aspect « militaire » de cette partie et de ce à quoi fait aujourd'hui penser un camp de réfugiés. C'est seulement en analysant les deux « migrations » en même temps et la troisième piste, qu'il est possible de chercher des solutions, des futurs « chemins » pour arriver à une des « destinations » possibles.

La dernière partie explore justement ces opportunités. Loin d'être satisfaisante, les idées prennent ici de différentes formes pour ne pas exclure de possibilités qui se présenteront. Le migrant ou bien le réfugié étant dans un camp n'a pas encore fini son chemin, n'est pas encore arrivé à sa destination.

Lettre-poème de Wajma Asma

Elle a été traduite par mon père de la langue dari en polonais, puis par mes soins en français.

« J'ai écrit ce poème sur mon pays qui a été détruit par les «cannibales».

«Le cri du réfugié»

Je suis réfugié loin de mon pays - j'ai envie de pleurer.

Dans le feu de la guerre, un Afghan se brule - j'ai envie de pleurer.

A Kaboul, le sang coule de toutes les côtes, il en crée un fleuve.

Ce Kaboul, plein de sang – j'ai envie de pleurer.

Les larmes de mères et sœurs se sont transformées en sang

Je vois cela et j'ai envie de pleurer.

Les enfants pleurent, crient, meurent de froid et de famine.

Leurs larmes se sont transformées en glaçons.

Je vois cela et j'ai envie de pleurer.

Les personnes qui gouvernent ce pays n'ont pas de générosité.

Ils boivent du sang, comme si c'était de l'eau.

Ils portent des masques des humains mais ils sont pires que des animaux.

Je vois cela et j'ai envie de pleurer.

Pour le pouvoir, ils détruisent des maisons, des villages, des villes.

Beaucoup de femmes sont devenues veuves.

Beaucoup de sœurs ont perdu leurs frères.

Ces visages jaunes de tous les orphelins...

Je vois cela et j'ai envie de pleurer.

La tristesse envahit chacun dans ce pays. »

Schéma de Georges Perec dans *Espèces d'espace*

nettoyer vérifier **essayer changer** aménager signer **attendre imaginer** inventer investir décider ployer plier courber gagner équiper dénuder fendre tourner retourner battre marmonner **foncer** pétrir axer **protéger** bâcher **gâcher arracher** trancher brancher **cacher** déclencher actionner installer **bricoler** encoller **casser** lacer **passer** tasser entasser repasser polir consolider enfoncer cheviller accrocher ranger scier fixer punaiser marquer noter calculer **grimper** métrer maîtriser **voir** arpenter peser de tout son poids enduire poncer peindre frotter gratter connecter grimper **trébucher** enjamber égarer retrouver farfouiller peigner la girafe brosser mastiquer dégarnir **camoufler** mastiquer ajuster **aller et venir** lustrer **laisser** sécher admirer s'étonner **s'énerver s'impatienter** surseoir **apprécier** additionner intercaler sceller clouer visser boulonner coudre s'accroupir se jucher se morfondre centrer accéder laver lessiver évaluer compter sourire soutenir soustraire multiplier coquer le marmot esquisser acheter acquérir **recevoir** ramener déballer défaire border encadrer sertir **observer** considérer **rêver** fixer creuser essayer les plâtres **camper** approfondir hausser **se procurer** s'asseoir s'adosser s'arc-bouter rincer déboucher compléter classer balayer **soupirer** siffler en travaillant humecter s'enticher arracher afficher coller jurer **insister** tracer poncer brosser peindre **creuser** brancher allumer amorcer souder se courber déclouer aiguïser **viser** musarder diminuer soutenir agiter avant de s'en servir affûter s'extasier fignoler bâcler râcler dépoussiérer manoeuvrer pulvériser équilibrer vérifier humecter tamponner vider concasser esquisser expliquer **hausser les épaules** emmancher diviser **marcher de long en large** faire tendre minuter juxtaposer rapprocher assortir blanchir laquer reboucher isoler jauger épingler ranger badigeonner accrocher **recommencer** intercaler étaler laver **chercher** entrer souffler s'installer habiter vivre

Revenir : "Sentiment du « chez soi »"

Normes : l'habitat privé en France et le camp de réfugiés

Normes de l'habitat privé en France:

éclairage naturel

Obligation d'un éclairage naturel suffisant

air libre

Obligation d'un ouvrant donnant à l'air libre

Au moins **9 m²** de surface habitable

Au moins **20 m³** de volume habitable

matériaux

Les matériaux ne doivent présenter pas de risques pour la santé

Normes UNHCR pour la planification des camps de réfugiés

30 m² Espace disponible par personne

Espace de l'abri par personne **3,5 m²**

Nombre de personnes par point d'eau **200 à 250**

Maximum **20** personnes par latrine

2 m Distance entre deux abris

Revenir : "Standardisation"

Images

Images *Refugees Welcome*¹



Image 1: Image prise lors d'une manifestation de solidarité à Bruxelles le 27/09/2015; trouvée sur <http://deredactie.be/cm/vrtnieuws.english/News/1.2453719> ; consulté le 7/11/2016.



Image 2: Image prise lors d'une manifestation à Londres le 19/03/2016; trouvée sur <http://www.dailymail.co.uk/news/article-3500268/Protesters-clash-police-thousands-streets-London-Refugees-Welcome-march-course-celebrity-luv-vies-force.html> ; consulté le 10/11/2016.



Image 3: Image prise par l'agence AP lors d'un protest à Dresden en Allemagne le 29/08/2015; trouvée sur <http://www.independent.co.uk/life-style/gadgets-and-tech/news/refugee-pegida-fl-chtlinge-willkommen-refugees-welcome-extremists-ads-a6991766.html> ; consulté le 7/11/2016.



Image 4: Image prise lors d'un match de football en Allemagne; trouvée sur <http://www.voicesofyouth.org/en/posts/refugees-welcome---a-story-about-fear-and-love> ; consulté le 11/11/2016.



Image 5: Image prise par Sam Boal pour The Journal lors d'une manifestation à Dublin; trouvée sur <https://enewsp.com/2015/09/12/across-europe-tens-of-thousands-rally-to-welcome-refugees/> ; consulté le 7/11/2016.

Revenir à "Introduction"

1 Traduit par mes soins de l'anglais: Réfugiés bienvenus

Images Refugees *Not Welcome*¹



Image 6: Image prise par Jerry Lampen le 17/01/2016; trouvé sur: <https://now.mmedia.me/lb/en/commentaryanalysis/566507-the-impact-of-the-istanbul-attack-on-syrian-refugees> ; consulté le 23/04/2016.



Image 7: Image prise lors d'une manifestation in England in december 2015; trouvée sur: <http://abcnews.go.com/International/anti-immigrant-protests-grow-thousands-refugees-flood-europe/story?id=35888428> ; consulté le 7/11/2016.



Image 8: Image prise par Lee Thomas lors d'une manifestation anti-migrants en août 2016; trouvé sur: <http://www.express.co.uk/news/world/701859/Refugees-NOT-welcome-as-66-of-Germans-turn-on-Merkel-over-migrants> ; consulté le 12/11/2016.



Image 9: Image prise lors d'un match en Allemagne en février 2016; trouvée sur: <https://euroislam.pl/niemcy-i-uchodzcy-kronika-rozwianych-zludzen/> ; consulté le 7/11/2016.



Image 10: Image prise par l'agence Reuters lors d'une manifestation anti-immigration à Cologne, Allemagne, trouvée sur <http://www.businessinsider.fr/uk/anti-immigration-groups-protest-cologne-over-new-year-assaults-2016-1/> ; consultée le 7/11/2016.

Revenir à "Introduction"

¹ Traduit par mes soins de l'anglais: Réfugiés non bienvenus

Tateh Lehbib - Maisons en bouteilles en plastic



Image 11: Image prise par l'agence Reuters lors d'une manifestation anti-immigration à Cologne, Allemagne, trouvée sur <http://www.businessinsider.fr/uk/anti-immigration-groups-protest-cologne-over-new-year-assaults-2016-1/> ; consultée le 11/05/2017.



Image 12: Image prise par MEE/Eugenio G. Delgado à Tindouf, Algérie; trouvée sur <http://www.middleeasteye.net/in-depth/features/devils-garden-plastic-houses-protect-sahrawi-refugees-algerian-sun-922503347> ; consultée le 11/05/2017.

Revenir : "Sentiment du « chez soi »"

Camp de Grande-Synthe et camp militaire britannique en Afghanistan



Image 13: Image prise par Aimée Thirion pour Libération au camp de Grande-Synthe, trouvée sur http://www.liberation.fr/france/2016/03/07/a-grande-synthe-un-camp-aux-normes-pour-les-migrants_1438093 ; consultée le 11/05/2016.



Image 14: Base militaire britannique de Camp Bastion, Afghanistan, 2011; image trouvée dans le livre de Meadows, Fiona [dir.], *Habiter le campement*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 231.

Revenir : "Signification du logement"

Touaregs et gens du voyage



Image 15: Image prise à Khemah Kaum, trouvée sur <http://delta-ilmu.blogspot.fr/2011/02/rumah-di-zon-panas.html> ; consulté le 21/03/2017.



Image 16: Caravane des gens du voyage, image prise aux alentours du bassin d'Arcachon; trouvé sur <http://www.camping-audenge.com/location-caravane-4-personnes-18m2.html> ; consulté le 12/12/2016.

Revenir : "Habitat mobile"

Bruit du frigo - Refuges Periurbains



Image 16: Refuge Periurbain #1: Nuage; projet imaginé par Bruit du Frigo - Refuges Periurbains; <http://www.bruitdufrigo.com/index.php?id=171> ; consulté le 29/04/2017.

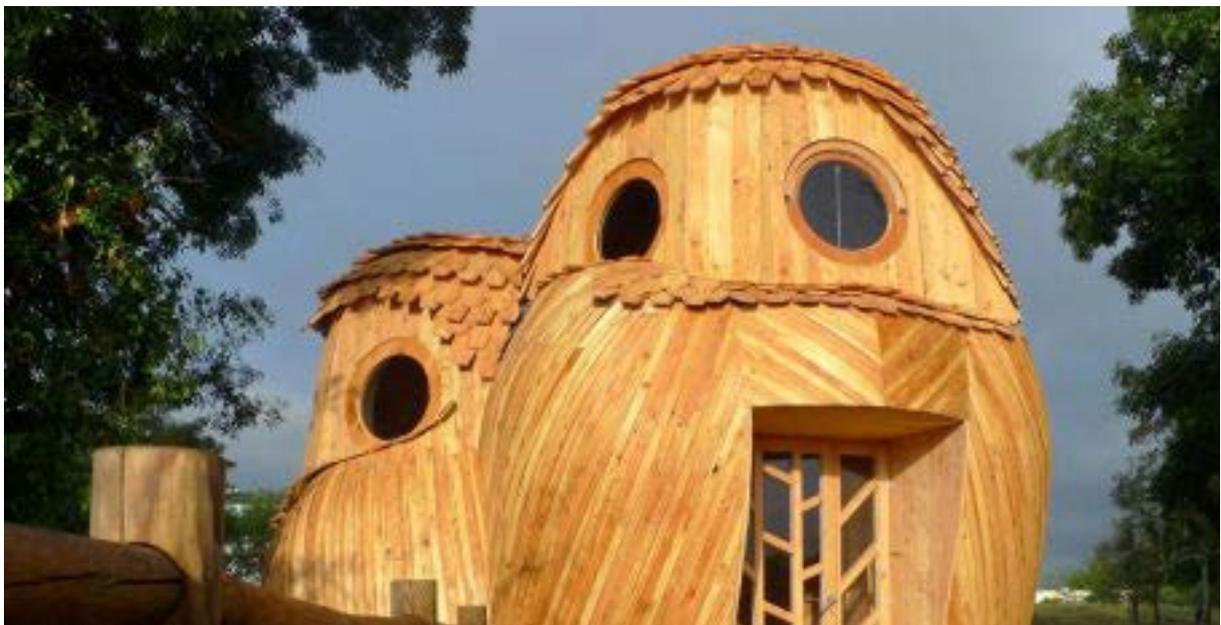


Image 17: Refuge Periurbain #3: Les Guetteurs; projet imaginé par Bruit du Frigo - Refuges Periurbains; <http://www.bruitdufrigo.com/index.php?id=174> ; consulté le 29/04/2017.

Revenir : "Abri et refuge : notion de sécurité"

Précarité du campement: ancien camp de Grande-Synthe



Image 18: Ancien camp de Grande-Synthe, visité au mois de mars 2016. Image prise par moi-même.



Image 19: Ancien camp de Grande-Synthe, visité au mois de mars 2016. Image prise par moi-même.

Revenir : "Camp et campement"

Banksy - Dismaland à Calais



Image 20: Image trouvée sur Dailymail, appartenant à Verifeye Media ; <http://www.dailymail.co.uk/news/article-3276082/It-s-Euro-Dismaland-Theme-park-created-Banksy-dismantled-used-create-shelters-migrants-Jungle-Calais.html> ; consulté le 12/04/2017.



Image 21: Image trouvée sur Dezeen; <https://www.dezeen.com/2015/12/18/banksy-steve-jobs-mural-jungle-refugee-camp-dismaland-calais-france/> ; consulté le 12/04/2017.

Revenir : "Camp et bidonville"

M.A.D.E. - Otra Nation



Image 22: Image trouvée sur OTRA NATION, <http://www.otranation.com/> ; consulté le 20/05/2017.



Image 23: Image appartenant à OTRA NATION, collectif M.A.D.E., trouvée sur : http://www.huffingtonpost.fr/2017/04/06/pas-sur-que-tous-ces-projets-pour-construire-le-mur-avec-le-mexi_a_22028686/ ; consulté le 6/03/2017.

Revenir : "L'étranger et les frontières"

Fernando Romero - Border City



Image 24: Image de Fernando Romero, trouvée sur <https://www.urbanews.fr/2016/09/29/51588-une-megapole-binationale-pour-deconstruire-la-frontiere-americano-mexicaine/> ; consulté le 11/04/2017.



Image 25: Image de Fernando Romero, trouvée sur <https://www.urbanews.fr/2016/09/29/51588-une-megapole-binationale-pour-deconstruire-la-frontiere-americano-mexicaine/> ; consulté le 11/04/2017.

Revenir : "L'étranger et les frontières"

Répétition dans les camps



Image 26: Image prise par A. Duclos pour UNHCR; <http://www.unhcr.org/news/latest/2013/7/51d2a40e9/unhcr-closes-camp-south-tunisia-moves-services-urban-areas.html> ; consulté le 29/04/2017.



Image 27: Image prise par Denise Charlet pour AFP; <http://www.europe1.fr/societe/les-premiers-migrants-arrivent-au-nouveau-camp-de-grande-synthe-2686099>; consulté le 29/04/2017.

Revenir : "Standardisation"

Huang Yong Ping - Empires



Image 28: Image prise par Didier Plovy pour la Rmn-GP; <http://www.grandpalais.fr/fr/article/monumenta-2016-empires-linstallation-de-huang-yong-ping-devoilee> ; consulté le 22/05/2017.



Image 29: Image prise par Jean Loisy; <http://www.almanart.org/empires-huang-yong-ping-monumenta-2016.html> ; consulté le 22/05/2017.

Revenir : "Architecture sans âme"

Andrea Branzi - No-Stop City

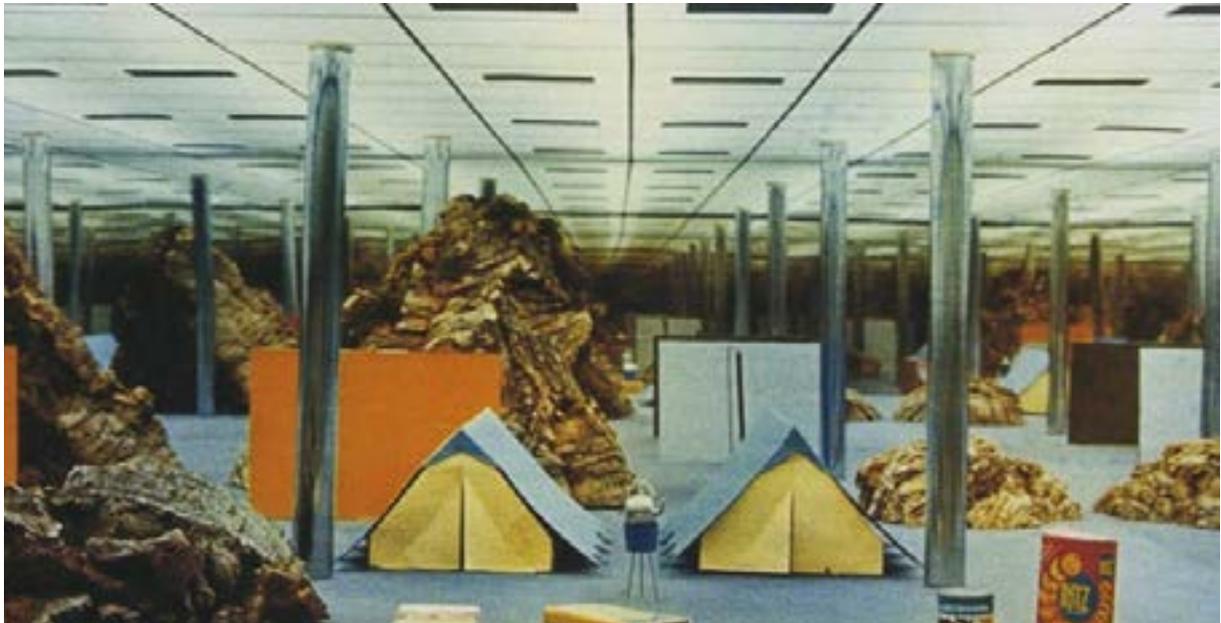


Image 30: Image trouvée sur le site <https://architizer.com/blog/archizoom-retrospective/> ; consulté le 28/04/2017.

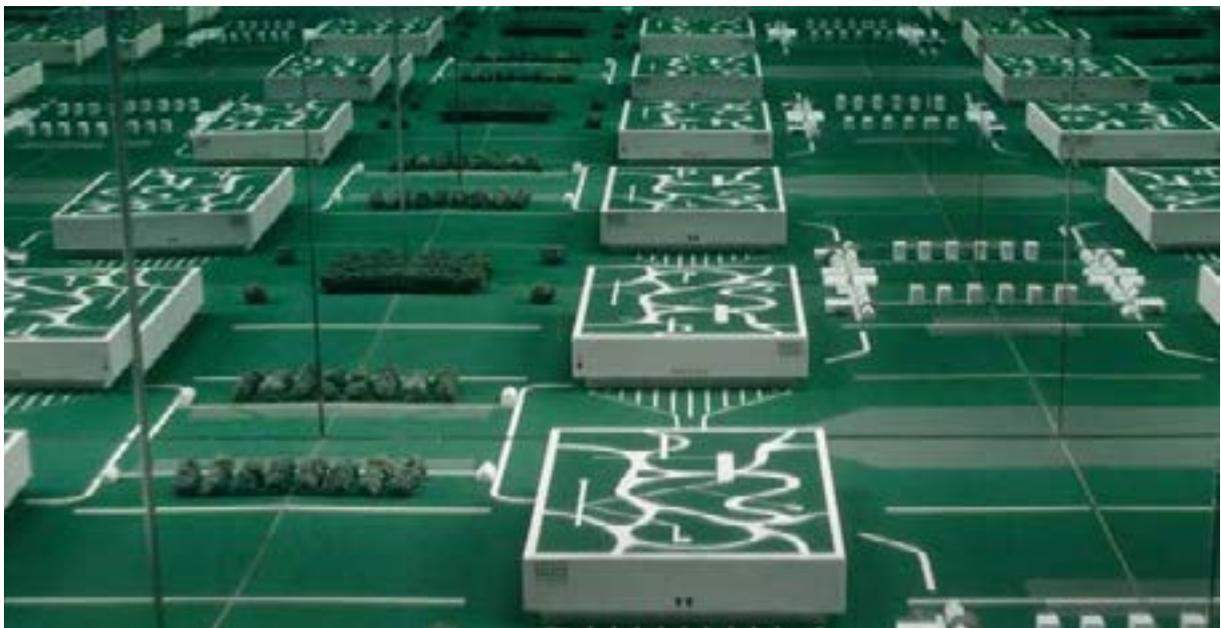


Image 31: Image prise par Philippe Magnon pour FRAC Centre, <http://www.frac-centre.fr/collection-art-architecture/archizoom-associati/no-stop-city-64.html?authID=11&ensembleID=42> ; consulté le 28/04/2017.

Revenir : "Architecture sans âme"

Atelier van Lieshout - AVL-ville



Image 32: Atelier van Lieshout; image trouvée sur <http://strabic.fr/Atelier-Van-Lieshout-Manuel> ; consulté le 22/03/2017.



Image 33: Atelier van Lieshout; image trouvée sur <http://strabic.fr/Atelier-Van-Lieshout-Manuel> ; consulté le 22/03/2017.

Revenir : "Architecture dans l'urgence"

Yona Friedman - Museum of Simple Technology



Image 34: Image trouvée sur le site personnel de Yona Friedman; http://www.yonafriedman.nl/?page_id=514 ; consulté le 21/05/2017.

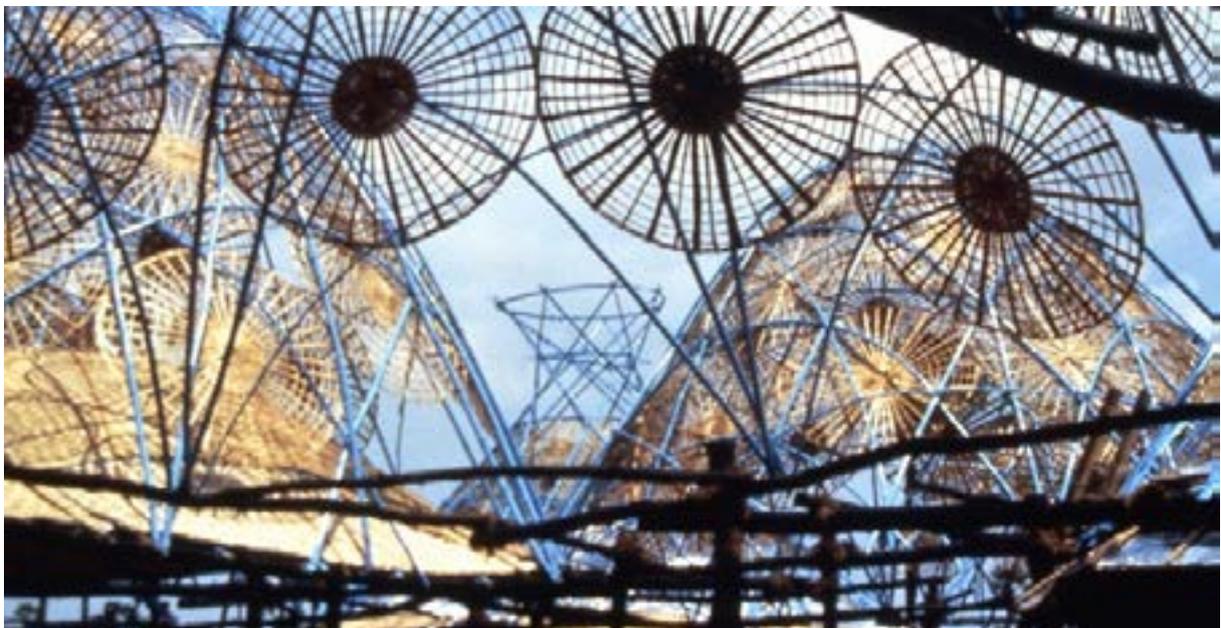


Image 35: Image trouvée sur le site personnel de Yona Friedman; http://www.yonafriedman.nl/?page_id=514 ; consulté le 21/05/2017.

Revenir : "Entretien avec Yona Friedman"